

La route

Lauréates et lauréats du
trente-septième Concours littéraire
Critère 2012-2013

Remerciements

Le Concours littéraire Critère n'aurait pu être réalisé cette année sans la participation de ses partenaires :

Le ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie

L'Association générale étudiante du Cégep Garneau

L'Association des parents du Cégep Garneau

La Fondation du Cégep Garneau

Coopsco F.-X.-Garneau

Le Réseau intercollégial des activités socioculturelles du Québec

Le journal Voir

Leméac Éditeur

Caisse Desjardins du Plateau Montcalm



Concours littéraire Critère

Organisé par le Cégep Garneau, avec le soutien financier des collèges participants et de ses partenaires.

Direction et organisation

Cégep Garneau

Philippe Mottet
Directeur du concours

Claude Albert
Professeur (Cégep Garneau)

Jocelyn Gilbert
Professeur (Cégep Garneau)

Jean-François Bouffard
Régisseur à la Direction des affaires étudiantes et communautaires

Membres du jury

Emmanuel Bouchard
Professeur (Cégep de Sainte-Foy) et écrivain

Philippe Mottet
Professeur (Cégep Garneau)

Camille Deslauriers
Professeur (UQAR) et écrivain

Secrétariat et administration

Concours littéraire Critère
1660, boulevard de l'Entente
Québec (Québec) G1S 4S3
Téléphone: (418) 688-8310, poste 3747
critere@cegepgameau.ca

Edition du Cégep Garneau

Mise en page

Jocelyn Gilbert

Révision linguistique

Philippe Mottet
Jocelyn Gilbert

Présentation des lauréats

Philippe Mottet

© Concours Critère

ISSN 2291-1251 (Imprimé)

ISSN 2291-1359 (En ligne)

Sommaire

<i>Remerciements</i>	4
<i>Crédits</i>	5
<i>Préface</i>	9
<i>Écrivain invité</i>	17
Textes des lauréats	
<i>La chair humaine</i>	
Astghik Aprahamian	21
<i>Arnaud le déterministe et son maître</i>	
Anis Azzoug	41
<i>Il apprend</i>	
David Gauthier	61
<i>Same same</i>	
Emmanuelle Gauthier	73
<i>Le bruit des raisins mûrs qui éclatent</i>	
Alice Guéricolas-Gagné	93
<i>Le goût de l'eau</i>	
Cassandre Henry	103
<i>La route des éclairs</i>	
Audray Langevin	115
<i>Demain ou dans une heure</i>	
Élisabeth Tremblay	133
<i>Présentation des lauréats</i>	151
<i>Répartition des prix</i>	187

Préface

Reprendre la route

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées;
Mon paletot aussi devenait idéal:
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal;
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Ma bohème, Rimbaud

Si la Sphinge de Thèbes a défini l'homme comme l'être qui a successivement quatre jambes, puis deux, puis trois, peut-être a-t-elle oublié de dire l'essentiel, à savoir ce que l'homme fait de ses pattes. Car depuis que l'animal humain s'est redressé, devenant bipède (il y a entre sept et neuf millions d'années), il erre sur la surface de la planète. Sa verticalité lui a d'abord été utile pour mieux suivre du regard les troupeaux qu'il convoitait, sans doute, mais la découverte de l'horizon lointain a bien dû le fasciner au point de l'attirer plus loin, toujours plus loin, au point qu'aujourd'hui la marche apparaît comme consubstantielle à l'être humain. Qui sait même si nous ne devons pas à ce désir d'aller voir ailleurs la principale étape de notre évolution morphologique ?

La route constitue l'un des thèmes et des moteurs narratifs les plus féconds que la littérature mondiale ait inventés. *L'Odyssée* d'Homère, la plus célèbre des histoires occidentales, relate la longue et difficile errance d'Ulysse sur « les routes liquides ». Bien qu'il soit en quête de son Ithaque natale, Ulysse n'est peut-être pas si fâché d'explorer les limites du monde connu, qui grouillent de bêtes inquiétantes et de déesses à l'éblouissante beauté. En tout cas, le lecteur d'aujourd'hui, comme l'auditeur de jadis, voudrait bien

que ses aventures n'aient pas de fin. Toute l'Antiquité était friande de ces retours de Troie, de ces *nostoi*, beau mot qui a par la suite donné notre *nostalgie*, la « maladie du retour » (qu'on rapprochera de l'anglais « homesickness »). Car Ulysse, s'il est le plus célèbre, ne fut pas le seul vainqueur à rentrer difficilement du front. On ne fut pas en reste du côté des perdants : dans son illustre *Énéide*, Virgile raconte comment Énée, un Troyen, ayant fui le massacre de sa ville, vint fonder Rome. Homère, Virgile, même combat : c'est à croire que, quand ils ne sont pas à errer de par le monde, les êtres humains restent au foyer pour se raconter des voyages réels ou imaginaires.

De ces premiers grands poèmes épiques ont découlé tant d'œuvres, tant de romans d'aventures, qu'on ne peut imaginer la littérature occidentale sans eux. À l'origine même des littératures nationales européennes (la française, l'allemande, l'anglaise, l'italienne et l'espagnole, notamment), on trouve des récits de chevalerie. Le premier romancier français digne de ce nom, Chrétien de Troyes (fin du XIIe siècle), et le premier romancier allemand, Wolfram von Eschenbach (début du XIIIe siècle), mettent par écrit les récits oraux constituant le cycle du roi Arthur, fait de vastes chevauchées à travers vallées et forêts qui promettent à leurs héros l'aventure, la renommée et, qui sait ? le Saint-Graal. Aller « à l'aventure », au Moyen-Âge, c'est proprement aller à la rencontre de ce qui doit advenir. Le plus grand roman de l'histoire, comme l'affirment nombre d'écrivains d'hier et d'aujourd'hui, *L'ingénieur Hidalgo Don Quichotte de la Mancha*, envoie sur la route un vieil homme qui se dit chevalier servant, protecteur de la veuve et de l'orphelin et pourfendeur du mal.

Les sciences et techniques se développant à l'époque classique, le thème de la route subit des variations nouvelles, qui se multiplieront à l'ère moderne. Le genre de la science-fiction pointe le bout

de son nez dans l'*Histoire comique des États et Empires de la Lune* (1655), voyage spatial imaginé par Cyrano de Bergerac (le vrai, pas celui d'Edmond Rostand). Les aventures extraterrestres connaîtront un succès immense au XXe siècle, notamment avec les *Chroniques martiennes* (1950) de Ray Bradbury. Avant lui, un grand auteur avait déjà imaginé un projectile aux allures de fusée : il s'agit de Jules Verne, dans *De la Terre à la Lune* (1865) et *Autour de la Lune* (1870). Verne explora aussi les océans (*Vingt mille lieues sous les mers*, 1870), les airs (*Cinq semaines en ballon*, 1863) et la Terre (*Voyage au centre de la terre*, 1864). La route prend ainsi des dimensions cosmiques et l'aventure des proportions presque infinies, puisque l'exploration de l'univers, toujours en expansion, ne connaîtra jamais de fin.

D'autre part, le roman d'apprentissage naît quelque part au XVIIIe siècle, entre les *Voyages de Gulliver* (1721) de Jonathan Swift, le conte philosophique de Voltaire *Candide* (1759) et *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1795) de Goethe. Dans ces œuvres marquantes, la route constitue à la fois l'arrière-plan des mésaventures que connaissent les héros, le lien qui unifie toutes les histoires mises bout à bout et le moteur même de la narration, la route y étant une espèce de « raison suffisante », comme dirait le Pangloss de *Candide*. Elle est le principe premier et n'a pas à être justifiée; au contraire, c'est elle qui est la mère de l'invention romanesque. Et s'il y a éducation, c'est que les personnages apprennent doublement : à la fois à connaître le monde et à se connaître soi-même. Les voyages forment la jeunesse, dit-on. Le roman d'éducation connaîtra au XXe siècle une ferveur qui ne s'est jamais démentie, notamment en Allemagne, avec des auteurs tels que Thomas Mann et Hermann Hesse, au point de transformer la route en passage obligé dans la connaissance de soi, dans les lettres modernes.

Le récit de voyage représente un autre versant de notre thème. Il se développe singulièrement au XIXe siècle, parallèlement à la vogue d'orientalisme qui séduit aussi la peinture. Songeons seulement à *La mort de Sardanapale* (1827) ou aux *Femmes d'Alger dans leur appartement* (1834) de Delacroix, à *L'odalisque à l'esclave* (1842) ou au *Bain turc* (1862) d'Ingres. En littérature, c'est l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand, *Salaambô* de Flaubert (1862) ou les voyages en Orient de Lamartine, Nerval, Du Camp et du même Flaubert. Ce sont encore les poèmes que Baudelaire dédie à sa muse mulâtresse, Jeanne Duval, qui sont autant d'invitations au voyage, et ceux qu'inspira la bohème aux deux comparses qui furent un temps Verlaine et Rimbaud. Le XXe siècle a aussi eu de grands écrivains voyageurs, attirés par l'Orient comme Alexandra David-Néel et Nicolas Bouvier (*L'usage du monde*).

Le cinéma a grandement bénéficié de ces incursions littéraires dans l'univers de la route, au point qu'une portion importante de la cinématographie américaine entre dans la catégorie des roadmovies. Certains sont célèbres : *Easy Rider* (1969), *Paris-Texas* (1984), *Thelma and Louise* (1991), ce dernier offrant un trop rare exemple d'héroïnes de la route. Plus récemment, on a pu assister à d'heureuses tentatives de renouveler le genre, avec les *Carnets de voyage* de Che Guevara (*Diarios de motocicleta*, 2004), *Little Miss Sunshine* (2006), *Into the wild* (2007) de Sean Penn et *La route* (2006), d'après le roman post-apocalyptique de Cormac McCarthy. Le Québec n'est pas en reste avec des longs-métrages tels que *J.A. Martin photographe* (1977), *Québec-Montréal* (2002), *Deux frogs dans l'ouest* (2010) et *Route 132* (2010).

Tout un pan de la littérature québécoise peut d'ailleurs se rattacher au vaste courant des romans de la route. Si besoin était, ces œuvres attestent de l'appartenance de la littérature et de l'imaginaire québécoise à la vaste réalité du Nouveau Monde. On peut évoquer des

romans comme *Pleure pas, Germaine* (1965), *Les faux fuyants* (1982) de Monique LaRue, *Carnets de naufrage* (2000) et *Chercher le vent* (2001) de Guillaume Vigneault, ou encore, dans la francophonie canadienne, *Pélagie-la-Charrette* (1979) d'Antonine Maillet et *De quoi t'ennuies-tu, Évelyne ?* (1982) de Gabrielle Roy. Le modèle du genre serait certainement *Volkswagen blues* (1984) de Jacques Poulin, qui propose une longue balade motorisée de la Gaspésie à la Californie, retraçant de la sorte l'itinéraire habituel de l'illustre franco-américain Jack Kerouac, auteur du célèbre *On the road* (1957), l'archétype du routard qui a autorisé toute une génération d'Américains, dans les années 1960, à défier les normes de la société bien-pensante en adoptant un mode de vie nomade.

Car la route, c'est aussi l'univers enchanteur des Gitans et des bohèmes de toute sorte, célébré par le cinéaste Tony Gatlif, un univers propre à inquiéter les sédentaires et tous ceux qui rêvent d'un monde où chaque chose et chaque être est à sa place et n'en bouge pas. À l'instar des Juifs, mais pour d'autres motifs, les Gitans ont toujours éveillé de la méfiance, comme en témoigne le sort qui leur est encore et toujours réservé dans les pays européens.

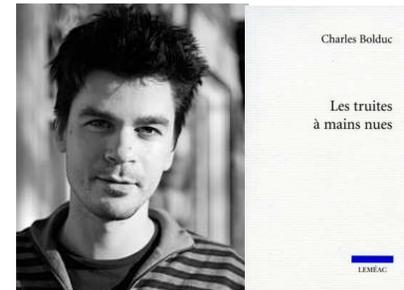
Vagabonds, sans-abri, exilés et pèlerins de Compostelle en quête d'extase spirituelle, matérielle ou simplement d'une existence meilleure : la route est encombrée d'êtres sortant de l'ordinaire. Mais la route, c'est encore et peut-être surtout un produit de l'imagination qui fait défiler personnages et événements sur la feuille de papier ou l'écran de l'ordinateur. Si « les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent pour partir », comme l'affirmait Baudelaire, il est tout aussi exact qu'on écrit d'abord pour écrire, comme l'ont fait quantité de jeunes cégépiens et cégépiennes dans le cadre de ce concours.

Philippe Mottet

Écrivain invité

Né à Québec en 1981, Charles Bolduc s'est taillé une place déjà enviable dans le paysage de la littérature québécoise avec deux recueils de nouvelles fort remarquables, parus chez Leméac : *Les perches sont cuites* (2006) et *Les truites à mains nues* (2012). Ce dernier a remporté en 2013 le prix Adrienne-Choquette, qui récompense annuellement le meilleur recueil de nouvelles publié au Canada français. Voici ce qu'en dit le critique Paul-André Proulx :

« Le recueil de nouvelles se penche sur des banalités riches d'enseignement pour une conscience perspicace. Charles Bolduc les présente comme des instantanés de nos vies apparemment insignifiantes. Mais derrière les apparences se dissimule une course au bonheur. Une quête du passage vers notre Inde personnel. À l'instar de Kafka, l'auteur en arrive au même constat : il est impossible de dompter l'existence, car elle échappe au harnachement comme une truite que nous voudrions saisir à mains nues¹. »



¹<http://www.litterature-quebecoise.com/oeuvres/lestruitessamainsnues.html>

Il ne restera plus grand-chose de nous*

Charles Bolduc

Nous nous serrons la main, nous prononçons nos noms comme des mots de passe et piétons encore une minute devant la voiture, une Toyota Yaris 2004 de couleur bleu zéphyr métallisé, en attendant que le dernier covoitureur fasse son apparition sur les lieux du rendez-vous.

Chacun y va alors de sa stratégie pour éviter de se retrouver à l'avant, aux côtés du chauffeur, et d'être ainsi contraint d'entretenir la conversation cinq heures d'affilée. Le pari est risqué. Franchement, mieux vaut s'assoupir à l'arrière et s'absorber dans la morne contemplation du paysage, feindre l'hébétude, que d'ergoter infatigablement à propos de sa formation scolaire, des caprices de son animal de compagnie ou du régime de pension de retraite de la fonction publique fédérale.

Poliment mais avec fermeté, nous nous bousculons devant le coffre pour ranger nos bagages, nous les y enfournons sans ménagement et nous rabattons vers l'une des deux portières convoitées. Le dernier rendu devra endosser le rôle ingrat et divertir les troupes en générant des décibels jusqu'à l'écoeurement. Nous lui en saurons gré à l'arrivée.

Il est dix-huit heures vingt-cinq, le moteur gronde, nous sortons des griffes de la ville pour nous élancer vers des espaces vierges peuplés de conifères à perte de vue avec, çà et là, des bouquets de feuillus échevelés qui brandissent leur crinière au-dessus de la cime des pins.

* Charles Bolduc, *Les truites à mains nues*, Montréal, Leméac, 2012, 144 p.

Sur la route, nous procédons à quelques essais, pour la bonne foi. Nous lançons des questions qui tombent à plat, des blagues suivies de rires cassés, des formules pleines de malaise qui vont s'écraser contre les vitres. Les mots se heurtent à ce vernis recouvrant les êtres, un glacis que les pointes du langage ne parviennent pas à percer, et tout ça se fait sans conviction, sans volonté de construire quoi que ce soit, sans espoir de pont, juste pour jeter des phrases dans l'air au milieu de nous, pour ne pas laisser l'inconfort s'insinuer lentement dans nos poitrines et nous lécher les parois de sa petite langue rugueuse, le véhicule à cent trente-cinq kilomètres à l'heure sur l'autoroute, avec cette impression curieusement satisfaisante d'aller nulle part mais d'y aller à toute vitesse.

À tour de rôle, chacun enchaîne quelques mots sur sa vie, son travail, ses passe-temps. Nous parlons du prix de l'essence, du prix des logements, du dernier modèle de iPhone et du mariage d'une cousine. Moi, pendant ces échanges, je les observe : leur physiologie, leur visage, leurs vêtements. J'en profite pour estimer mentalement leur âge, leur niveau d'études, leur culture générale, leur environnement familial immédiat et passé, leur degré de sensualité. Tous ces paramètres accumulés forment une sorte d'équation ouverte dont le résultat se perd dans l'atmosphère.

À côté de moi, à l'arrière, est assise une fille à la voix portante qui a un baccalauréat en traduction, un tatouage à la naissance du cou et de la monnaie pour le café. Elle est vêtue d'un de ces jeans délavés aux coutures trop apparentes et, dans la vie, a décidé de ne pas s'en laisser imposer. Elle joue la dure, assume un côté garçon manqué, insulte au lit ses amants et affiche comme un trophée une courte cicatrice boursouflée sous l'œil droit. On sent qu'elle ne dédaigne pas un bon conflit. Sa cuisse, à quelques centimètres de la mienne, me frôle lorsqu'elle s'anime. J'essaie de ne pas y faire attention, mais cette promiscuité m'occupe considérablement.

Dans le siège du passager se trouve une jeune femme myope et un peu fade, analyste dans un ministère. Après l'avoir écoutée cinq minutes sur ce sujet, nous constatons tous qu'elle manque d'imagination et que son monologue tourne à vide. Au bout d'un moment, nous avons du mal à retenir nos bâillements et aimerions bien qu'elle se taise, mais, la machine une fois lancée, il devient difficile de l'arrêter. Le marmonnement monotone qui lui tient lieu de conversation enfle alors parfois comme un moteur de tondeuse qui s'emballe en rencontrant des talles plus coriaces, et nous avons envie de la brasser un bon coup pour que ça lui passe.

Puis il y a le conducteur, un professionnel de trente-huit ou trente-neuf ans, t-shirt rouge et verres fumés, qui retourne après une semaine de travail voir sa femme et sa fille. Il fait la route chaque week-end et nous offrira au terme du trajet de voyager avec lui sur une base régulière, ce à quoi nous acquiescerons, sans la moindre intention d'y donner suite. Il est affecté d'un psoriasis aigu qui l'afflige de grandes plaques rosâtres sur les bras. Alors que le soleil se couche et que le ciel derrière les silos se fait pastel citrouille, il plisse les yeux et dit : « Regardez. Regardez comme c'est beau à l'horizon. »

Vers la mi-chemin, nous nous rendons à la raison et abandonnons l'idée d'établir une discussion suivie. Nous avons beau tordre le torchon de l'existence pendant de longues périodes pour en tirer quelques gouttes, ça n'étanche pas vraiment la soif. Le conducteur allume la radio, pousse un soupir et se retranche en lui-même, les yeux rivés sur la route. Tout compte fait, certaines capitulations se savourent comme des victoires.

Les heures traînent leur museau contre le tableau de bord. Coincés dans notre bolide, en route d'une agglomération à l'autre pendant cette part de destin commun confiée au bitume, nous nous laissons plaquer contre nos sièges par un silence aux aguets. Nos âmes atrophiées se replient vers les recoins de l'habitacle, cherchant un peu

d'air par la fente des fenêtres, et les mots s'effritent comme du pollen sans parvenir à la parole.

Au bout de trois cents kilomètres, la bouche pleine de sable, l'analyste gigote sur son siège, s'éclaircit la voix et demande au conducteur :

— On pourrait s'arrêter à la prochaine sortie pour faire pipi ?

La voiture fonce dans l'obscurité maintenant tombée et ça rappelle la scène d'ouverture de ce film de David Lynch, avec la ligne jaune qui défile interminablement sous la lumière des phares et les té-nèbres qui siphonnent tout le reste autour. La traductrice s'arrache des petites peaux autour des ongles. Encore un peu de nuit passe au fil des pointillés. Il ne restera plus grand-chose de nous lorsque nous arriverons à destination.

La chair humaine

Astghik Aprahamian*

*Une fois de plus, nos valises cabossées s'empilaient
sur le trottoir ; on avait du chemin devant nous.*

Jack Kerouac

QUELQUE PART

Si elle pouvait mourir en paix, elle le ferait. Mais elle est trop loin de la route qu'il aurait fallu prendre, elle a fait trop de dégâts, trop de mauvaises choses, de mauvais choix, trop de paroles insipides avaient coulé de sa bouche, des paroles fausses d'une fille sous l'effet de drogues qu'elle n'aurait pas dû consommer, il y en a eu tellement dans l'inutilité de ses quarante-cinq ans de vie qu'elle ne s'en souvient plus, même les cris qu'elle a jadis poussés étaient faux, des cris de plus de vingt ans, des cris d'une nuit moite et collante de 57, des cris étouffés par les bayous, des cris qui retentissent dans sa tête, dans son sommeil, qui la réveillent en sueur, les cheveux trempés, le corps qui grelotte de peur, d'épouvante, et maintenant ça empire, ça devient insoutenable, même les médicaments n'aident plus, espèce de chiens que sont ces médecins, ils ne savent jamais prescrire les bonnes choses, rien n'est assez puissant, ces médicaments qui l'emplissent la rendent blême et rachitique et elle ressemble davantage à elle, à l'Autre, à

*Collège Jean-de-Brébeuf

celle qui la suit partout, dans l'éternité des miroirs, des flaques d'eau, des vitrines, à celle qui hurle de toute la force de son petit corps d'enfant de dix-sept ans, ce même corps qu'elle, Marguerite Ange Roy, la coupable, la misérable Margot, a laissé traîner dans les eaux marécageuses, dans la boue, ce même corps qui a subi tous les chocs et tous les coups qu'elle, la misérable Margot, aurait dû subir, ce même corps empreint pour l'éternité de bleus, d'immenses bleus profonds et sombres qui ne se soignent pas, ces bleus et ce corps qui ne se décomposent pas dans la noirceur de la mort, ces bleus et ce corps qu'elle, la misérable Margot, est forcée d'hériter parce qu'elle était une lâche, une chienne qui ne pensait qu'à elle, qu'à sa propre peau, et maintenant elle crèvera avec l'odeur épouvantable de la chair humaine qu'elle a laissée pourrir sur le bord de la route.

MONTRÉAL, 1982

Vous avez toujours voulu être une artiste ?

Non.

Alors, pourquoi l'êtes-vous devenue ?

Les circonstances ont joué en ma faveur. C'est tout.

Aviez-vous vécu un événement particulièrement inspirant ?

(Elle regarda au loin, par-delà la vitrine.)

Il n'y a pas eu grand-chose, à part un voyage sur la route quand j'avais vingt ans avec Dean.

Le poète, Dean Lacroix ?

Oui, lui. Mais à part ça... pas grand-chose.

(Un temps.)

Quelle est la raison de votre visite à Montréal ?

Ma protégée a présenté sa première exposition hier. Elle a vingt ans seulement, mais elle a un immense talent auquel je crois très profondément.

Votre français est impeccable pour une Américaine.

(Elle sourit.)

Mes parents étaient francophones.

Vos parents s'étaient installés aux États-Unis ?

Oui, à Lowell, au Massachusetts.

Vous parliez français chez vous ?

Jusqu'à la mort de ma mère, quand j'avais dix-sept ans. Mon beau-père ne parlait pas français.

Et votre père ?

Il est mort en Europe, durant la guerre.

Je crois que c'est une facette de votre vie qui est surprenante.

Je ne l'ai jamais vraiment révélée aux médias.

Concernant votre travail... Qu'est-ce qui vous a motivée à peindre tous ces graffitis sur les murs de New York, dans le temps où Basquiat et Haring n'avaient pas encore exploité cet art ?

Parce que j'aime ça, dessiner sur des murs.

... C'est tout ?

Elle haussa les épaules et sourit. C'était une femme assez élégante de quarante-cinq ans, mais son visage semblait plus vieux, tellement ses traits étaient las et étirés. Elle portait une robe noire sans décolleté, sans accessoire. Elle avait une paire de lunettes de soleil posée sur son nez. Elle était pâle, voire blafarde, et la couleur noire de sa chevelure la pâlisait davantage encore.

Pourquoi avoir accepté de donner cette entrevue ? Vous avez vécu en retrait pendant la majeure partie de votre vie.

Parce que vous êtes beau. (Elle rit.) Si j'avais vu un journaliste barbu, vieux et laid à travers la porte vitrée, je ne serais pas entrée. Mais vous, vous êtes jeune. Vous avez quel âge ?

Vingt-six. (Un temps.) Pourquoi ne créez-vous plus rien ?

Pardon ?

Pourquoi avoir cessé de créer, de «dessiner» sur les murs, depuis dix ans ?

(Un sourire. Elle porte son verre d'eau à ses lèvres. Elle en boit une gorgée. Elle repose le verre sur la table.)

Et vous, pourquoi faites-vous ce que vous faites ?

(Silence.)

Pourquoi écrivez-vous ? Ça sert à quoi, à la fin ?

(Elle sourit.)

Voulez-vous faire un petit voyage avec moi ? Ça serait très utile pour votre article.

Il était sidéré, il la regarda et ne comprit plus rien. Il sentit une main effleurer la sienne. Sa voix tremblait.

Où voulez-vous aller ?

Une visite de rien du tout au Massachusetts.

Deux heures plus tard, après une longue conversation téléphonique avec l'éditeur en chef du journal, ils étaient en route. Il ne s'était jamais senti aussi excité par la perspective d'un voyage avec une femme qui avait presque l'âge de sa mère.

LOUISIANE, 1957

Dean était censé les attendre juste derrière la vieille maison pourrie, à une heure précisément, lorsque Roger serait en train de ronfler dans son fauteuil après un coup de bourbon de trop. Mais quand elles arrivèrent derrière la maison en descendant par la fenêtre de leur chambre, Dean n'était nulle part, elles ne le voyaient pas, ni lui ni son auto, une Hudson Hornet 1952 usée qu'il avait achetée pour quelques sous à un vieil ivrogne qui voulait juste écluser quelques bouteilles de Tennessee Whiskey de plus avant de se noyer dans les bayous. Dans ce temps-là, elle n'était pas encore une lâche, elle n'avait pas encore choisi ce chemin, mais ça s'en venait, très lentement ; c'est cette nuit-là qu'elle l'avait choisi, ce chemin maudit jonché de merde. Lou était avec elle et elle était belle et son corps était moins parsemé de cicatrices. Elles n'avaient pas eu droit à une visite de Roger ce soir-là, il y avait eu sa sœur Rose qui était venue lui porter un peu de riz et une bouteille de bourbon à moitié vide qu'il avait englouti cinq minutes après son départ. Il s'était endormi dans le vieux fauteuil puant de sueur, d'alcool et de tabac qui avait apparemment appartenu à son grand-père, comme la vieille maison d'ailleurs, une maison en bois, un peu surélevée pour ne pas s'enfoncer dans les marécages, une maison qui craquait et grognait à chaque pas. Devant la maison, il y avait le bayou ; Dean était censé se trouver derrière la maison, mais il n'y était pas. Et maintenant ? La voix de Lou se faisait ténue. Elle avait peur, ce n'était qu'une gamine de dix-sept ans après tout, elle avait le droit d'avoir peur de la nuit et de bien d'autres choses dont elle n'osait pas parler.... Mais Dean n'était pas là. Il avait promis d'y être, mais il n'y était pas. Viens, on va marcher un peu, dit Margot. Elle prit Lou par la main, c'était une petite main d'enfant, moite et glaciale. Il sera là bientôt. Elles marchèrent doucement dans la nuit. Le bayou grinçait de bruits d'oiseaux et d'alligators qui pouvaient les déchirer s'ils avaient faim.

Et puis, le bruit de la Hudson.

Et puis, le bruit de pas qui approchaient.

Des pas qui approchaient par-derrière.

Des pas qui venaient de la maison.

Des pas lourds d'un homme ivre qui venaient de la maison.

Des pas lourds d'un homme ivre qui criait.

Lou et Margot se regardèrent, puis partirent à courir. Avec leurs jupes et la boue sous leurs pieds c'était difficile, mais il le fallait, il fallait courir jusqu'à la Hudson, jusqu'à Dean, jusqu'à la liberté qui les attendait, là, dans cette nuit folle et moite et collante de juin 57, dans cette nuit de Louisiane ; elles ne remarquaient plus la boue qui collait à leurs mollets, qui tachait leurs jupes blanches et leurs bas de dentelle, seules choses qu'elles gardaient de leur mère, cette femme imposante et sculpturale qui était morte dans les pires souffrances, elles n'y pensaient plus maintenant en tout cas, avec Roger qui hurlait leurs noms derrière elles, encore quelques mètres et elles atteindraient l'auto.

Margot comprit après quelques secondes qu'elle courait toute seule. Elle regarda en arrière et vit Lou par terre dans la boue. Elle criait, elle pleurait de peur, elle essayait de se relever mais ses mains et ses bras et ses jambes tremblaient violemment, elle retombait dans la boue, réclamait Margot, voulait l'avoir à ses côtés pour se relever, mais Margot était déjà trop loin pour la sauver lorsque Roger arriva par derrière et saisit Lou par les jambes et la traîna en arrière alors qu'elle se déchirait, se tordait dans la boue, tendait les bras vers Margot, criait son nom, hurlait son nom, s'époumonait

pour que Margot l'entende, mais il était déjà trop tard, Dean venait de prendre Margot par la taille et l'entraînait vers l'auto, disant qu'ils reviendraient pour Lou mais que maintenant c'était trop tard, il la jeta sur la banquette arrière et sauta derrière le volant, démarra et ils partirent dans la nuit, loin des bayous, loin de la boue, loin de Lou qui criait toujours en pleurant, le visage rouge, le visage boueux, les cheveux boueux, sa jupe et ses bas de dentelle tachés pour toujours par la boue de cette nuit tandis que Roger continuait à la traîner jusqu'à la maison.

LA ROUTE, 1958

C'était difficile de faire l'amour avec quelqu'un qu'elle n'aimait pas. Elle n'aimait pas Dean, mais elle sentait qu'elle n'avait pas le choix : il la prenait sur la banquette arrière de son auto sous le soleil cuisant du Texas, du Nouveau-Mexique, de l'Arizona. Elle n'avait fait l'amour, le vrai, qu'une seule fois dans sa vie et c'était quand elle avait dix-sept ans avec un garçon qui s'appelait Gabriel. Elle vivait toujours à Lowell dans ce temps-là et il était maigrichon et d'un blond délavé. Ils avaient fait l'amour sur le toit du garage de la famille Roy. La mère de Margot décéda une semaine plus tard et Roger les emmena, elle et sa sœur Lou, vivre chez lui, en Louisiane.

La respiration de Dean se faisait difficile et elle sentait sa sueur sur sa poitrine, son ventre, ses cuisses, elle voulait se laver le plus vite possible, sortir de l'auto et courir loin d'ici, loin de Dean et de cette auto qui puait la sueur et la cigarette et les effluves humains. Quand il eut fini, elle resta allongée sur la banquette alors qu'il enfilait son caleçon et sortait pour fumer.

La voix de Margot était faible, fatiguée, dégoûtée.

On est loin de la Louisiane.

Et puis ?

On doit aller chercher Lou.

Dean éclata de rire. Il ne dit rien de plus, s'assit en avant et n'attendit même pas qu'elle ait remis ses vêtements pour faire démarrer la voiture.

C'est trop loin maintenant, la Louisiane.

Mais...

C'est trop loin. On est presque rendus en Californie.

Tu m'avais promis !

Je ne t'ai rien promis du tout, Mag.

C'est pas Mag, c'est Margot.

Je dis ce que je veux. Sors de l'auto si tu veux t'obstiner. Vas-y, sors ! Vas-y !

Dean, non !

Il s'arrêta brusquement sur le bord de l'autoroute, descendit, alla ouvrir sa portière et essaya de la tirer hors de la voiture. Elle se cramponnait au siège, nue et encore trempée et il criait, il hurlait comme Roger hurlait la dernière nuit, la tirait comme Roger tirait Lou dans la boue pour la ramener à la maison, pour la violer. Et comme Lou, elle pleurait, pleurait pour sa vie, pleurait parce qu'il n'y avait pas d'issue.

Je suis désolée Dean... Non, s'il te plaît, laisse-moi, je vais être bonne je te le promets, laisse-moi je vais être gentille !

Il la lâcha et se rassit derrière le volant.

Ils ne s'adressèrent pas la parole pendant deux jours. Dans les *diners*, c'était un silence affreux, brisé par la voix rude des serveuses graisseuses qui mâchaient de la gomme comme des

vaches et portaient trop de maquillage mal appliqué. Les hamburgers goûtaient la merde et les frites étaient à peine comestibles. Elle survivait grâce aux tartes aux pommes et à la crème glacée, mais il arriva un jour où elle en eut assez de tout ce sucre et arrêta de manger tout court. Ils venaient à ce moment d'atteindre Los Angeles où le soleil rougeoyait à son coucher et où le smog rend tout beau et parfait, prouvant encore une fois la théorie selon laquelle la beauté réside dans tout ce qui est mauvais. Le smog allait tous les tuer à la fin, mais pourtant il produisait un effet tellement saisissant qu'elle en était abasourdie. Tout ce qui est beau lui semblait nuisible, mauvais, comme l'amour, comme trop de bouffe délicieuse, comme trop de solitude.

Ils montèrent sur le toit d'un immeuble d'où leur parvenait le son des cordes d'une guitare qu'on gratte et le bruit des voitures et la rumeur des passants. Elle n'avait pas vu beaucoup de monde à part Dean durant ces quelques semaines. Elle pensait à Lou mais Lou n'était pas physiquement avec elle, alors ça ne servait à rien. Et puis penser à elle faisait encore très mal. Elle pensait à sa mère mais sa mère était morte depuis longtemps, morte avec Gabriel, morte avec Lowell et ses ruelles et son ciel grisâtre et ses rivières qui charriaient une odeur de mouillé avec elles, morte avec son père, écrasé quelque part en Europe, elle se souvint de sa moustache, c'était une belle moustache noire qu'il portait fièrement, est-ce qu'il la portait toujours dans la mort ? Elle observait la route au loin, la route qu'ils devraient prendre demain pour se rendre quelque part, elle ne savait pas où, ni vers qui, ni vers quoi, elle serait peut-être morte demain elle aussi, morte de sa belle mort ou tuée par sa volonté. Elle devenait de plus en plus maigre et ressemblait de plus en plus à Lou. Pour la première fois en cinq ans, elle voulut prier, pour Lou et pour elle. Mais la présence de Dean la dérangeait, il était là, debout, fumant nonchalamment une cigarette. Il était beau mais elle ne l'aimait pas parce qu'il lui faisait trop mal et qu'il était trop brutal avec elle sur la banquette arrière de la voiture.

Pour la première fois en deux jours, il la regarda.

Tu es très belle.

Va chier.

Margot...

Va chier.

Je t'aime.

Elle le regarda, horrifiée. C'était épouvantable. Elle fit volte-face et courut vers la porte et en bas des escaliers et dans les rues de Los Angeles. Elle le sentait derrière elle qui la suivait et qui criait son nom et elle respirait difficilement parce qu'elle n'en avait plus la force. Elle sentit sa main qui attrapait la sienne et elle voulut s'en dégager mais il l'avait à lui tout seul et elle voulut pleurer et l'implorer de la laisser mais il l'enlaçait et la serrait contre lui.

Dans l'auto il n'essaya plus de la forcer. Ils roulèrent doucement à travers la nuit. Le vent chaud frôlait le bras qu'elle laissait flotter par la fenêtre et elle se sentait comme un ruban dans l'air. Il fumait encore et toujours et regardait dans le rétroviseur de temps en temps. En revenant vers l'auto à Los Angeles ils avaient rencontré un homme dans la cinquantaine qui regardait le ciel. Il disait que c'était pour savoir quel immeuble était le plus haut à Los Angeles pour pouvoir mourir à coup sûr en tombant. Margot lui demanda pourquoi il voulait mourir. Il lui parla de la guerre et de sa femme qui s'était tuée et lui qui voulait la rejoindre. Elle n'essaya pas de l'en dissuader.

Elle se demandait où Dean l'emmenait et c'est en pensant à cela qu'elle s'endormit. À son réveil, le paysage avait changé, les rues étaient extrêmement en hauteur, les bâtiments étaient beaux, le ciel d'un bleu si pur qu'elle croyait encore rêver.

Bienvenue à San Francisco.

Pourquoi ici ?

J'ai des amis ici. Tu vas les adorer.

C'étaient des amis étranges. Elle n'avait jamais vu des gens pareils. Il y avait Jean, une poupée avec des cheveux blonds bouclés, Teresa avec ses lunettes rondes, Henry avec son regard vague et perdu, Mack qui était grand avec un gros visage, Eddie qui était noir et dansait comme un fou, Baptiste qui avait un sourire trop grand pour ce monde et Ann-Simone qui ressemblait davantage à un garçon, et Dean avait dit vrai car elle les avait adorés. La première nuit ils sont tous sortis dans les bars et pour la première fois elle était ivre morte, elle riait à tout, surtout en voyant la brume dans le regard d'Henry qui, alors qu'elle riait, l'embrassa sur la bouche, ils l'initièrent à quelque chose qui s'appelait le be-bop et il y avait un musicien noir qui jouait du saxophone qu'elle trouvait beau mais Dean l'empêcha de lui parler.

T'es trop soûle, Mag. Viens, je vais te montrer où on va dormir.

Comment ça on, ensemble ?

Oui oui tu vas adorer ça, l'appartement est un peu petit mais parfait pour nous deux.

Mais comment ça pour nous deux ? Je ne veux pas dormir avec toi ce soir.

Et elle sortit du bar et rejoignit Mack qui fumait quelque chose qui n'était pas du tabac, dehors avec Teresa, et ils lui en offrirent et elle en prit et elle en prit trop parce qu'elle trouvait ça beau et parfait et elle finit par vomir au coin de la rue avec Mack qui tenait ses cheveux loin de son visage et qui ensuite l'enlaça et se mit à l'embrasser, et l'emmena quand même quelque part et le matin elle se réveilla dans un lit avec lui nu à côté d'elle.

Quand elle sortit de la chambre il y avait Baptiste et Eddie assis à la table de cuisine qui buvaient du café. Eddie fumait une cigarette et ses grands yeux brillaient et la regardaient, il paraissait très amusé.

Parle-nous de toi, petit canard.

Petit canard ?

T'es un p'tit canard parce que t'as l'air trop innocente, ma belle.

(Baptiste rit.)

D'où tu viens ?

De Lowell.

Je connais quelqu'un qui vient de Lowell. C'est un mec très bien. Un bon écrivain. Qu'est-ce que tu fais de ta vie ?

(Elle haussa les épaules.)

Je vais et je viens.

As-tu étudié ?

Non.

Tu travailles ?

Non, mais j'aimerais.

On va te trouver quelque chose à faire, bientôt.

Elle aimait San Francisco, mais elle ne pourrait jamais l'aimer à fond parce qu'elle y entendait la voix de Lou crier les soirs où elle n'était pas soûle. Le jour, elle travaillait chez un artiste et l'aidait à mélanger ses couleurs et à garder le studio propre, ça ne payait pas beaucoup mais c'était assez pour s'acheter de l'alcool et autres nécessités. Elle ne voyait pas beaucoup l'artiste et lui parlait peu, mais elle aimait les couleurs de ses toiles et la façon qu'il avait de

jeter la peinture sur la toile, parfois il écrasait ses cigarettes là-dessus, une fois il lui a demandé de marcher sur la toile, c'était un peintre bizarre mais elle l'aimait bien. Mais San Francisco était trop ensoleillé pour elle et elle s'ennuyait facilement lorsqu'elle n'était pas ivre ou en train de coucher avec Mack ou Dean, qui lui achetait de l'alcool si elle couchait avec lui.

Et puis Mack épousa Jean, la petite poupée de porcelaine.

Et puis elle en eut assez.

Elle le dit à Dean, elle voulait partir d'ici, elle voulait s'en aller, loin, très loin, le plus loin possible, elle voulait aller à New York, elle voulait retourner en Louisiane, elle voulait retrouver Lou, c'était de sa faute, c'était sa faute si elle se trouvait toujours avec Roger, mais Dean lui dit que non, que c'est la faute aux circonstances, qu'elle n'avait rien à voir là-dedans, mais elle n'en pouvait plus.

Elle avait dormi avec Dean cette nuit-là. Après l'amour ils burent un coup et Dean s'endormit tout de suite. Elle prit un sac à dos et l'emplit avec un carnet, des crayons, des chemises, une jupe et un pantalon et elle quitta Dean, qui était couché nu sur le lit défait avec la sueur qui perlait sur son front et qui pensait qu'il avait une femme qui l'aimait à côté sans savoir ô combien il avait tort.

san fran est trop petit
la route m'attend
bonne chance
aime-moi
margot
xo

La nuit de San Francisco, au moins, se faisait plus fraîche que le jour. Elle se rendit au petit bar d'à côté et dit au revoir au saxophoniste. Elle fit ses adieux aux rues qui ressemblaient à des montagnes et, avec pour seul témoin le ciel vide et noir, elle quitta la ville et la voix de Lou ne criait plus dans sa tête. Elle se rendit compte à quel point elle était plus calme et légère sur l'asphalte avec le doux vent qui jouait dans ses cheveux, avec ses jambes qui marchaient machinalement : peut-être était-elle une gitane au fond, sans vraie maison, sans patrie, sans rien. Elle se souvenait de Teresa la gitane qui chantait qu'elle n'avait pas de pays et pas de chez-soi et qu'elle n'avait que l'amour pour la combler, pour combler le manque de quelque chose, et peut-être était-elle comme elle, comme une gitane.

LOWELL, 1982

Ils étaient en route pour Lowell, presque arrivés. Le temps était brumeux sous une bruine intermittente. Margot se réveilla et regarda à travers la brume les arbres qui bordaient la route.

Que voulez-vous faire à Lowell ?

Rendre visite à ma sœur.

Enfin ils aboutirent à une ville grisâtre parsemée d'anciennes maisons d'ouvriers noircies et d'usines, usines où avait jadis travaillé le père de Margot pendant que sa mère cuisinait et faisait le ménage du foyer familial sur Moody Street, une maison en bois de deux étages avec un garage attenant, une des rares maisons à en avoir un. Ils entrèrent à Pawtucketville où Margot et Lou étaient allées à l'école Sainte-Jeanne-d'Arc qui se trouvait sur Dracut Street, non loin d'où elles habitaient. Margot se souvenait que Pawtucketville avait appartenu aux Amérindiens autrefois et comment oncle Antoine, le frère de sa mère, racontait qu'ils avaient

du sang amérindien remontant à six générations, bien avant que la famille ne s'installe à Lowell, et comment elle et Lou gambadaient dans les rues en croyant que ces rues leur appartenaient, et comment elle et Lou s'aventuraient jusqu'à la rivière Merrimack qui n'était pas loin de chez elles non plus, où elles se cachaient derrière les buissons et épiaient les gros gars du secondaire qui y venaient pour fumer et faire d'autres choses qu'elles ne comprirent que bien plus tard.

Elle se trouve où, votre sœur ?

Roulez tout droit, puis tournez à droite sur Pawtucket Street, et encore sur Merrimack, et puis cherchez l'église.

Elle est à l'église, votre sœur ?

Elle est au cimetière.

Oh, pardon...

(Elle sourit faiblement.)

Morte à vingt ans.

De quoi ?

Suicide.

L'église Saint-Jean-Baptiste se tenait fièrement contre le ciel nuageux, tout aussi gris que l'église à l'apparence triste de lieu oublié.

LOUISE ANNE ROY

1940-1960

Le cimetière était juste derrière l'église, celle de l'enfance de Margot, et elle voulut la revoir encore une fois, revoir ce lieu de tant de souvenirs. Ils y entrèrent et se signèrent en même temps.

L'intérieur était brun et réconfortant et Margot se souvint des épouvantables messes dominicales qui duraient des heures alors qu'elle et Lou se tenaient à côté de leurs parents avec des visages mornes. Elle laissa le journaliste s'asseoir sur un banc et se rendit au confessionnal d'un pas décidé.

Pardonnez-moi mon père, car j'ai péché.

Je vous écoute, ma fille.

Je ne crois pas beaucoup en Dieu... mais je ne sais vers qui ou quoi me tourner. Mon père... j'ai poussé ma sœur à se suicider.

Comment ?

Quand j'étais jeune, nous vivions avec notre beau-père, il nous violait... Je me suis enfuie mais... je n'ai pas été capable de l'amener avec moi.

Vous avez tenté de la retrouver ?

Oui ! Mais... je suis arrivée trop tard – un an après l'avoir laissée, elle n'était plus en Louisiane, et mon beau-père ne voulait pas m'aider, il ne m'a pas dit où elle était allée, il m'a chassée de chez lui comme une bête. J'ai su quand elle est... morte... qu'elle avait fait du pouce pour arriver à Lowell. Je ne savais pas qu'elle était ici... Mon père, j'ai péché, j'ai commis le pire des péchés, pardonnez-moi... (Elle se mit à pleurer.) C'est de ma faute si elle s'est tuée, mon père, c'est à cause de moi. Je n'ai pas pu la sauver... Elle comptait tellement sur moi, et je l'ai laissée périr...

Vous avez essayé de la retrouver. Qu'auriez-vous pu faire de plus ?

Oui, mais j'aurais pu mieux faire. J'aurais pu...

Je crois qu'il est surtout temps que vous vous pardonniez.

Encore une fois le calvaire de faire l'amour. Et ce même si le

journaliste était jeune et charmant, beau comme Dean l'était, sans sa cruauté bestiale. Le journaliste était prêt à tout pour elle, pour ce corps, pour cette chair qu'elle savait ridée et fanée qui la dégoûtait elle-même. Encore de faux cris, l'air devenait lourd dans la chambre du motel et elle allait perdre la tête, elle allait vomir jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort, et tandis que son corps était bercé par celui d'un autre elle pensa à Lou et se mit à pleurer, Lou où es-tu, pourquoi t'être tuée à cet âge, t'étais encore toute jeune, toute belle, pourquoi, pourquoi je t'ai abandonnée sur la route, pourquoi ne suis-je pas allée te chercher, oh Lou, oh ma petite Lou chérie, reviens-moi, dis-moi que tout va bien, que ce n'est pas ma faute, s'il te plaît, comment pouvais-je savoir Lou, comment pouvais-je savoir que je ne reviendrais pas, la route m'a emmenée trop loin de toi, oh Lou !

Le journaliste s'allongea sur le lit mais il ne dormit pas, il la regardait, assise sur le bord du lit sans gêne aucune. Elle lui offrit un verre du vin qu'elle avait acheté avant d'arriver à Lowell, il ne refusa pas, et bientôt le vin l'assoupit et il ferma les yeux. Elle restait nue, abîmée par les années, n'acceptait pas son âge, elle en était dégoûtée, elle voulait être comme jadis, belle à croquer, insouciant grâce à l'alcool, mais maintenant l'alcool n'était plus d'aucun secours, rien ne marchait, surtout pas les médicaments, tout la ramenait à son image dans le miroir, celle d'une femme fatiguée, lasse et maigre, celle de Lou qu'elle voyait dans ses propres yeux, celle qu'elle croyait être Lou dans la mort, dans ses lèvres, dans la forme de son visage.

Elle avait passé sa vie à dessiner sur les murs, mais ses souvenirs les plus heureux ne remontaient pas à ses quelques moments de célébrité mais bien avant, à Lowell, lorsqu'elle était jeune, lorsque sa mère et Lou vivaient encore et lorsqu'elle avait fait l'amour à Gabriel. Elle était maintenant revenue à son point de départ. Elle se tint à la fenêtre et observa la rue. Elle décida de sortir pour revoir

sa ville, enfila sa robe et referma la porte de la chambre doucement derrière elle.

Dehors elle sentait la pluie à venir dans l'air qui pesait lourdement sur sa peau au point qu'elle pouvait à peine respirer. Autour d'elle les voitures roulaient à toute vitesse et vrombissaient dans la nuit : c'était la route, c'était là que tout avait commencé, là que sa vie avait commencé et là qu'elle allait sûrement prendre fin. Ces rues, ces rues de son enfance où jadis elles passaient leurs après-midi, elle et sa sœur, à errer à la recherche d'aventures et d'animaux perdus. Elle se souvint du chaton que Lou avait retrouvé sous un buisson sur Emery Avenue après l'école, c'était un être tout frêle qui n'arrêtait pas de miauler, et elles l'avaient recueilli et hébergé et l'avaient nommé Ti-Jean en l'honneur de leur grand-père Jean qui détestait les chats, même si c'était une chatte, et elle devint grosse et imposante, et Margot se demanda ce qu'elle était devenue après leur départ de Lowell, avait-elle eu des petits ? Elle aurait aimé savoir ce que Lou avait fait durant les années où elles avaient été séparées. Elle avait su qu'elle s'était enfuie de chez Roger quelques mois après son départ : mais après ? Qui avait-elle rencontré, est-ce que quelqu'un l'avait aimée, est-ce que quelqu'un lui avait fait du mal, l'avait fait souffrir encore plus ? Les larmes coulaient sur ses joues creuses, ridées et ses mains tremblaient.

Et puis, le bruit de pas qui approchaient.

Des pas qui arrivaient de derrière.

Margot se retourna. Le journaliste était là, un manteau dans les bras. Sans dire un mot il le posa sur ses épaules. Il lui sourit et prit sa main, il était jeune et beau avec les rayons de la lune qui embrassaient son visage, et elle eut envie de sa jeunesse. Elle se remit à marcher dans la nuit, à la recherche de ses souvenirs de Lou, et elle se rappela à quel point Lou était jolie dans son

uniforme d'école, comment les gars les épiaient toutes les deux, comment Gros Joe et Liam, un Irlandais, avaient essayé de leur parler la dernière fois qu'elles revenaient de l'école, et qu'elles s'étaient enfuies en courant. Elle se souvint de leurs rires cet après-midi-là, du rire de Lou, cristallin et enfantin, elle se souvint du soleil qui brillait pour une rare fois sur Lowell, de leurs sourires.

Elle se tourna vers le journaliste et reprit sa main en souriant, et ils marchèrent ensemble dans les rues de son enfance.

**Premier épisode
du grand voyage d'**

**Arnaud le
déterministe
et son maître**

Anis Azzoug *

DÉDICACE

À notre courtois lecteur et juge, lequel daigne promener son regard sur les trouvailles et les excès de ceux que l'on surnomme parfois mi-gueux (les servantes et servants de la littérature), en guise de reconnaissance pour ces heures qu'il offre à la lecture,

Don qui choque trop les amateurs
du ciné des trop beaux orateurs
de qui le sang chaud pense à charmer
celles que l'appétit emmancha,

voici la véritable histoire, médiocrement racontée et basement postmoderne, du valeureux aventurier Momo Sapin et de son acolyte et fidèle compagnon Arnaud Voulace. Sans paresse, ni peur, ils enchaîneront pour votre plaisir la traversée de tous les obstacles qui parsèment naturellement les chemins de ceux qui font profession de voyageurs de fortune.

* Cégep de Saint-Laurent

CHAPITRE I

Où l'on rencontre Arnaud Voulace
et Momo Sapin, et où l'on assiste
au baptême de la Potante

Cette véridique histoire ne sera pas relatée depuis son commencement, bien que celui-ci soit captivant au possible. Car, tel qu'Arnaud se plaît à le répéter, où débute l'histoire d'un homme, si ce n'est devant le premier souffle de l'univers ? Et quand cesse-t-elle d'avoir des suites, si ce n'est à la fin du monde ? Ainsi, en narrateur sage et résigné à l'arbitraire, je transporte mon respectable lecteur en banlieue, à la sortie d'une grande métropole, au haut sommet d'une avenue pentue sur laquelle a pignon le garage d'un mécanicien habile, respectueux et honnête. Au sommet de cette avenue, et en son centre exact, se tenaient debout Momo Sapin, heureux voyageur à la belle figure, médecin de profession et aventurier de vocation, ainsi qu'Arnaud Voulace, son serviable compagnon et fidèle acolyte, tenant en sa main droite une bouteille d'eau de source naturelle. Entre ces gens de bonne mine trônait fièrement le plus grand objet de leur orgueil : une massive motocyclette BSA Norton 500 modèle 18, de carrosserie gris mât, assortie d'un habitacle latéral bas de plancher, confortable et chaleureux qui faisait office de siège passager.

MOMO — Par les pouvoirs qui me sont conférés, ô mienne fierté que d'aucuns osent appeler motocyclette, bien que tu mérites plutôt les titres de Dragon Féroce et de Lion des Enfers, je te baptise aujourd'hui et te confère l'auguste nom de « La Potante ». Dorénavant, nul ne saura t'appeler autrement sans provoquer mon juste courroux, toi à laquelle sied ce nom comme aucun autre de ceux qui m'ont été inspirés.

Sur ce, Arnaud débouchonna son eau de source et en aspergea par poignées mesurées les différentes pièces de la nouvellement baptisée Potante.

MOMO — À présent que tu portes en ton nom le potentiel d'une existence dans les mémoires, l'heure est venue de porter ton maître d'une contrée à l'autre, à travers maintes tribulations qui le hisseront au grand banquet divin où sont attablés Jack Kerouac, Phileas Fogg, Don Quichotte, Jean Lemire, ainsi que tous les aventuriers errants qui ont occupé les routes, les sentiers et les légendes de toutes les terres continentales et insulaires.

Sur ces mots bien pesés, il enfourcha la Potante et invita Arnaud à prendre place dans le panier latéral. Il alluma le moteur, qui produisit le son d'un million de pétards, et inaugura son prestigieux bolide en dévalant comme un diable la haute pente dont ils occupaient le sommet. Les deux passagers laissèrent derrière eux un vieux mécanicien renfrogné dans une timide colère, trop réservé et poli pour leur rappeler qu'ils le devaient payer pour avoir entièrement retapé une antique motocyclette, efflanquée et misérable, laquelle affichait tant d'années d'usure que son moteur ne les supportait qu'au prix d'une grande abnégation.

Une fois éloigné de cette colline, Arnaud Voulace, hurlant à s'en défaire le gosier pour surmonter le vacarme de la Potante, s'enquit de la signification de ce nom, ce qui amorça le devis ci-après.

MOMO — Le nom de ce monstre céleste qui ronronne sous ton fortuné postérieur n'a pas été peu médité. Il est forgé sur les termes *antes*, « avant », et *pot*, j'entends par là pot d'échappement. Par métonymie, il signifie que j'ai entre les jambes la première de toutes les motos du monde. Ce nom évoque également son potentiel et sa puissance de trait, comme jadis « Ponderosa » le faisait pour le bolide de l'honorable Che, modèle, lumière et nord de tous les

aventuriers vertueux. En suivant son exemple et celui des plus grandioses incarnations de la conscience du temps, de la témérité active et de la confiance en le destin, j'espère accomplir à présent un voyage légendaire qui les contiendra tous, en respectant religieusement le code d'honneur de l'aventurier des routes.

ARNAUD — Duquel code je sais chaque alinéa, tant je vous l'ai entendu répéter avec dans les yeux les mêmes étoiles que celles que vous espérez voir vous guider : ne sache jamais à l'aube où tu seras au crépuscule ; *ceteris paribus*, favorise systématiquement l'avenue la plus inopinée ; préfère la précarité au luxe, emporte peu de moyens et n'accorde pas au bonheur plus de valeur qu'à l'adversité ; de prime abord, considère tout étranger comme généreux et digne de confiance ; accepte ce que l'on t'offre ; n'hésite pas à souiller tes chaussures ; accorde une confiance aveugle et presque ésotérique à ta bonne étoile.

MOMO — Ta connaissance de l'esprit de ces lois et de leur déclinaison prouve ta valeur en qualité d'acolyte. Ton rôle, excepté de soigner notre monture, sera de me rappeler à l'ordre si je m'écarte d'icelles. Ainsi, mon épopée se déroulera telle que je l'entends.

ARNAUD — Votre épopée ne pourra se dérouler que d'une seule manière, et c'est de la manière dont elle se déroulera, et que je ne connaîtrai qu'une fois qu'elle se sera effectivement déroulée.

MOMO — Je te vois venir à des kilomètres, et pour cela je te fais taire incontinent, car je ne veux point entendre tes harangues éreintantes sur ce déterminisme que tu défends obsessivement et en toute occasion, si bien que j'en sais toutes les raisons comme mes poches, lesquelles j'ai beau parcourir cent fois avec mes mains, restent toujours obscures et étrangères à mes yeux. Je dis que ta thèse, mes oreilles l'entendent, mais mon entendement semble la fuir comme le chancre syphilitique.

ARNAUD — Et elle n'est rien de mieux que le chancre que vous dites. Or, je l'ai déjà contracté et accueilli en mon malheureux esprit. Peut-être en ce voyage (et voilà ma quête) trouverai-je celui ou celle qui parviendra en ma présence à réfuter ce déterminisme que j'abhorre, et auquel pourtant je ne peux qu'adhérer tant il satisfait indiscutablement le jugement de la raison. Car la découverte du déterminisme arrache à l'homme toute l'illusion du libre arbitre, laquelle devient une étreinte maternelle qui se dénoue pour laisser tomber son enfant sur le dur carrelage de la mathématique universelle.

MOMO — Misérable abruti, veux-tu provoquer mon courroux ? Est-ce comme cela que tu te tais ? Ne t'ai-je pas demandé à l'instant de garder loin de moi tes funestes considérations ? Dois-je marier tes babines avec des clous ?

Et toujours allant et hurlant sur leur tonitruant bolide, ils poursuivirent de tels et semblables échanges jusqu'à l'apparition d'un pont singulier, surnommée le Pont du Vers par ceux qui savaient la cause de ce surnom, laquelle sera éclaircie dans le prochain chapitre.

CHAPITRE II

où Arnaud Voulace et Momo Sapin
découvrent tour à tour et avec délectation
l'homme et le vers du Pont du Vers

Le pont qui se présentait alors à la vue des deux compagnons ne comptait que deux voies et, bien que traversant un bras de fleuve large de plus de trois cents mètres, n'arborait pas les grands artifices de cordes et de fer qui ont coutume de soutenir certains ponts de longue haleine. Il se contentait de petites rambardes de sécurité, peintes vert pâle, qui couraient sur ses deux bords d'une rive à

l'autre. Sur l'une des voies, une camionnette attendait, stationnée de travers et portière ouverte, tandis que son possesseur semblait occupé à observer l'une des rambardes avec attention. Arnaud et Momo, voyant là l'ouverture potentielle d'une première aventure, ou à tout le moins celle d'une jolie collection d'anecdotes, firent halte sans délibérer et lui adressèrent la parole.

MOMO — Salutations, badaud. On me nomme Momo Sapin, sans surnom, et j'avale les routes insatiablement à la recherche de curiosités qui ne se dévoilent qu'aux hommes de valeur et courageux. Or, à mes yeux, vous êtes à présent une curiosité. Que faites-vous en ce pont, et qu'observez-vous avec tant de considération ?

L'HOMME DU PONT — Je suis comme vous amateur de curiosités, et ce garde-fou en est une charmante, car il constitue un trésor qui s'enrichit d'une semaine à l'autre.

Momo et Arnaud, intrigués, jetèrent un œil au garde-fou en question. On y voyait des inscriptions au marqueur noir indélébile, de calligraphie négligée et inconstante, qui rampaient sur sa surface à perte de vue.

L'HOMME DU PONT — Il y a bientôt deux mois, un poète inconnu qui traversait ce pont a inscrit au bas bout de son garde-fou un premier vers, long d'une douzaine de mots et d'une très grande beauté. Tous ceux qui le trouvaient s'en délectaient, et tout spécialement les marcheurs nocturnes, car le ciel noir et la lueur des réverbères seyaient à cette poésie et semblaient l'enchanter. Et c'est aussi durant la nuit qu'un autre poète poursuivit ce vers avec son propre feutre et sa propre calligraphie, et dès lors, une tradition s'imposa, libre de toute convention, entre des âmes étrangères l'une à l'autre qui viennent à ce pont pour y greffer leur poésie. Si bien que le vers à présent est long de soixante-quinze mètres et ne cesse de pousser. Le vers initial faisait un arc si bien bandé et ses suites

furent d'une telle qualité qu'ils ont rassemblé une communauté d'amateurs non-poètes anonymes, dont je fais partie. Régulièrement, nous venons constater et nous abreuver des nouveaux développements de l'ouvrage.

MOMO — Voilà une bien rafraichissante trouvaille ! Ainsi, ce vers est un secret partagé par des êtres qui ne se sont jamais rencontrés et ne savent rien l'un de l'autre.

L'HOMME DU PONT — Et qui pourtant pensent l'un à l'autre avec un amour sincère et véritable, comme les membres d'une même fratrie qu'on aurait séparés à la naissance.

Alors Momo et Arnaud, charmés, rebroussèrent chemin à pied jusqu'à l'entrée du pont et lurent le vers depuis son commencement. Pour ne point laisser en reste mon patient lecteur, en voici une transcription en intégralité et fidèle à la forme d'origine :

émissant de reconnaissance, bavant votre confusion et amoureux du chagrin suivez l'index

Et tandis qu'ils marchaient et lisaient, l'homme fourrageait sa camionnette et en sortait des brosses, des bouteilles de produits chimiques et d'autres accessoires de même acabit. Lorsqu'ils se retrouvèrent de nouveau à sa hauteur, Momo, avec une larme au bord de l'œil, lui tint ce discours :

MOMO — Je déclare que ce vers en ce pont est parmi les plus précieuses des choses qui légitiment l'existence de l'odieuse race humaine. Je le classe dès à présent au patrimoine mondial, si bien que rien ni personne qui ait une âme ne saura y attenter sans risquer de la perdre.

CHAPITRE III

Où Momo Sapin, téméraire aventurier
et redresseur de torts,
refuse que l'on attente au Pont du Vers,
et d'autres faits de moindre importance

Et lorsque Momo acheva de proclamer son admiration, l'homme du pont, avec son matériel en main, lui fit cette réponse :

L'HOMME DU PONT — Je suis en tout point d'accord avec tout ce que vous avez dit. Seulement, vous n'avez aucune autorité pour élever telle ou telle merveille au rang de patrimoine mondial. Je suis, pour ma part, fonctionnaire de ce comté, et j'ai reçu l'ordre de faire disparaître ce poème, qui est actuellement classé par la seule autorité qui me concerne dans la catégorie du vandalisme.

ARNAUD — Quoi ! Et vous comptez obéir ? Osez-vous détruire

de nos regards dont les larmes coagulent en traits communs *et voyez derrière vous les kilomètres d'une secrète utop*

l'objet de votre amour et de celui de vos semblables ?

LE FONCTIONNAIRE — Rien ne sert de me raisonner, puisque déjà je désapprouve les actes que je m'en vais poser. Je réprouve mon devoir, mais par définition je le dois accomplir.

MOMO — Eh bien=si, comme vous dites, la raison n'a aucune autorité sur vous, me voilà réduit à me servir de la force pour sauver la grandeur de ce vers. Vous êtes très mal tombé, je suis Momo Sapin, pourfendeur d'imbéciles, généreux protecteur de la grâce et gourmand d'adversité.

Et ce disant, il leva une garde dont l'inefficacité et les allures cinématographiques trahissaient son ignorance des arts du combat.

MOMO — Levez les bras à mon instar, et soyez paré pour un duel de poings selon les règles de l'art.

LE FONCTIONNAIRE — Bien.

Et sur ce simple mot, le fonctionnaire déposa sa charge et se mit en garde. Or, Momo Sapin, qui est un authentique poltron sous sa parure, espérait et croyait suffisant d'effrayer les fonctionnaires, d'ordinaire syndicalisés et peu enclins aux risques, pour apaiser leur ardeur professionnelle. Étonné par la promptitude de son opposant à relever le défi, il baissa sa garde dans une demi-seconde d'effarement. Laquelle demi-seconde suffit à l'homme du pont pour lui offrir un généreux coup de poing à la mâchoire qui l'envoya dans les bras de Morphée encore plus vite qu'au sol.

Arnaud Voulace, témoin de la scène, fut à son tour animé par le sens du devoir, et il résolut de cogner avec une telle force le ciboulot du fonctionnaire qu'il en éjecterait l'excès de zèle. Or, conscient de sa propre faiblesse, il prit la sage décision de réduire la tension dont la tournure des événements avait saturé l'atmosphère. Pour ce faire, il adressa au fonctionnaire un discours si laborieux et si fascinant que, si l'ennui n'arrivait pas au bout de sa vigilance, la cogitation y réussirait.

ARNAUD — Les lois de la sociologie, comme celles de la météo, ne nous permettent pas de faire des pronostics d'une fiabilité et d'une précision impeccables, car elles sont vagues et impliquent une foulditude d'événements microcosmiques que nous ne pouvons embrasser et prendre en compte avec nos faibles moyens. Or, la sociologie, qui régit le mouvement des peuples, n'est rien d'autre qu'une macrosociologie qui réunit la psychologie de nombreux cerveaux et traite de leur interaction dans un contexte spatiotemporel donné. Mais cette psychologie, domaine le plus propice à l'étude du libre arbitre, tend plutôt à nous prouver l'inexistence de celui-ci,

puisque malgré le miracle de la conscience, le cerveau est un automate pensant à code binaire qui respecte les strictes règles de la neurologie. Ainsi, la pensée *se fait* en nous plutôt que nous ne la faisons.

LE FONCTIONNAIRE — Où voulez-vous en venir, bon sang de bonsoir ?

ARNAUD — Patientez, patientez. Ainsi, la pensée se fait en nous plutôt que nous ne la faisons. Nous sommes éjectés de nos mères avec des traits innés, et forçons nos traits acquis au fil des expériences successives que l'univers nous offre. Nous n'avons donc de contrôle ni sur l'acquis, ni sur l'inné. Et c'est pourtant là tout ce qui dicte nos réactions ! Maintenant, cette neurologie est régie par les lois supérieures de la biologie (à l'instar du fonctionnement de notre corps, source de nos besoins et de nos sensations, et seule fenêtre entre notre esprit et l'univers). Cette biologie, quant à elle...

LE FONCTIONNAIRE — Mais à quoi bon ce discours, à la fin des fins ?

ARNAUD — Patientez, patientez. Baissez-moi cette garde et concentrez-vous sur mes paroles. Vous saurez très bientôt à quoi ce discours est bon. Cette biologie, quant à elle, constitue le macrocosme de tous les événements chimiques qui meuvent nos molécules. La chimie, à son tour, obéit et fait suite aux lois de la physique atomique (physique qui, d'ailleurs, intervient à tous les niveaux et par mille voies influe sur le destin des hommes).

LE FONCTIONNAIRE — Qu'est-ce à dire ?

ARNAUD — C'est-à-dire que toutes les causes et tous les effets qui se succèdent pour constituer notre univers ne sont ni plus ni moins liés que les chaînes d'une gourmette, et qu'à aucun stade

n'intervient le hasard ou la conscience pour insuffler deux avenues possibles au destin de l'univers ou d'une vie humaine. À chaque instant, dès qu'une chose se produit, nous savons qu'il n'aurait pas pu en être autrement. Il n'y a pas d'arbre des possibles, et il n'y a pas de si. Un cerveau qui saurait à un instant précis la position et la trajectoire de chaque atome de l'univers, ainsi que toutes les lois qui les régissent, et qui serait en mesure de faire en un instant une infinité de calculs pourrait prédire avec exactitude et dans le moindre détail la météo de chaque village jusqu'à la fin du temps, ainsi que l'avenir de l'histoire des hommes, des animaux et des plantes de toutes les planètes habitées.

Et il poursuit son discours en de telles et semblables raisons, jusqu'à ce que son modeste auditoire, éclairé, renchérisse les yeux grands ouverts :

LE FONCTIONNAIRE — Mais alors, si l'univers est bel et bien né dans une grande explosion, la destinée de toutes les choses était inscrite dans les toutes premières trajectoires des toutes premières particules issues d'icelle...

Et à ces mots, Arnaud sut qu'il avait enfin trouvé une oreille attentive à convaincre qu'il n'y avait qu'une seule route pour l'univers, qu'un seul avenir, inaltérable et prédéterminé. Et ladite oreille attentive, ébahie par cette révélation, comprit qu'il n'y avait d'autre possibilité pour elle, après que le reste du corps eût baissé sa garde et détendu ses muscles, que de recevoir des mains même de son prophète une gifle monumentale qui eut tôt fait de lui crever le tympan et de lui sonner la cervelle ; ni d'autre possibilité que d'être culbutée, et l'oreille et le reste du corps, par-dessus la rambarde du pont par l'instigateur de cette gifle ; ni d'autre possibilité que de tomber dans la rivière en contrebas après une longue et jolie chute pour être ballottés par les courants vers des destinations imprévisibles.

CHAPITRE IV

Où Momo Sapin, victorieux,
se surnomme, et où on poursuit
sa route en devisant

Le fonctionnaire qui plonge et Momo qui se réveille furent l'affaire d'un seul et même instant. N'ayant pas assisté aux récents événements, ce dernier eut pour réflexe naturel de les inventer sans vergogne, et même de croire à ses propres fantaisies. Et tandis qu'à nouveau en selle, ils se laissaient porter par la Potante, nos deux protagonistes bavardèrent, hurlant à gorge déployée, comme de coutume, pour vaincre le vacarme de leur monture :

MOMO — Voilà le fonctionnaire faisant feu des quatre fers, et le poème est intact. Je remercie la fortune d'avoir si tôt en ce voyage éprouvé mon héroïsme. Ma brutalité dévastatrice, qui comme à son habitude ne s'est manifestée qu'à point nommé, prouve encore une fois ma valeur, et nous graverons cette victoire dans les mémoires en me surnommant dès à présent l'Aventurier du Pont du Vers. Lorsque je me présenterai comme tel dans les chaumières où mon renom m'aura précédé, tous s'écrieront : « Ô, preux gaillard ! Racontez-nous comment il fallut que vous occîtes ce fonctionnaire de Satan et suppôt du maire qui a osé espérer devant vous porter atteinte à la beauté. »

Arnaud, fidèle à sa nature humble, clémente et docile, laissa intactes les prétentions de son maître, et ne lui rappela pas qu'occire n'est pas usité au subjonctif.

ARNAUD — Voilà un surnom haut et sonore qui vous sied à merveille. La gent féminine se pâmera rien qu'à l'entendre.

MOMO — Ce qui tombe bien pour ma libido, qui atteint cette saison des sommets inégalés. Je ne ferais point de mal à une prétendante qui soit mignonne. Comment se porte ton désir, ami Arnaud ?

ARNAUD — Bien que mon corps ait déjà coïté, je considère mon âme comme pucelle, puisqu'elle n'y a jamais trouvé son compte. Je ne suis donc jamais en besoin, car je ne connais pas l'extase qui me manquerait...

MOMO — Voilà bien un sentiment qui m'est étranger. Et dis-moi, ami Arnaud, as-tu déjà connu l'amour, à défaut de connaître l'extase ?

ARNAUD — Une fois, et largement, mais sans succès.

MOMO — Et raconte-moi, ami Arnaud : comment était-elle ?

ARNAUD — L'harmonie et la délicatesse de ses attributs frôlaient la perfection. Si bien que la seule manière de dépeindre la singularité de sa splendeur serait d'en décrire l'unique défaut. Esperanza (car tel était son nom) avait une minuscule verrue, incolore et presque imperceptible, juste au bout du nez. Or, lorsqu'elle présentait un profil bien précis qui révélait cette verrue, cela redoublait la bosse de son nez aquilin et lui donnait proprement un air de rapace. Posée en contraste sur un corps autrement impeccable, cette petite tare gagnait un charme intrigant, subtil et magnétique, presque ensorcelant. Mais, laissons cela un moment. Je reprendrai plus tard l'histoire de mes amours, si je la dois reprendre. La nuit tombe, et l'heure est à choisir un site où bivouaquer.

MOMO — Qui parle de bivouac ? Ami, apprenez qu'il est éreintant de pourfendre le bougre, et après mon combat de tout à l'heure, je ne cracherais pas sur une bonne literie.

ARNAUD — Mais, votre grâce ne saurait contrevenir si tôt au code d'honneur qu'elle chérit ! Elle ne piocherait pas déjà dans notre maigre bourse pour s'offrir le luxe d'une hôtellerie !

MOMO — Ma grâce piochera où il lui plaît de piocher. Il est facile de parler de luxe lorsqu'on ne fait de sa journée qu'assister aux travaux du héros qui nous mène !

ARNAUD — La bourse est dans ma poche, et je ne me résoudrai pas à vous la laisser toucher, car vous-même m'avez ordonné de vous astreindre aux lois de l'aventure s'il vous prenait de les négliger. Or, l'une d'elles statue : « préfère la précarité au luxe, emporte peu de moyens et n'accorde pas au bonheur plus de valeur qu'à l'adversité ».

MOMO — Dans cette bourse, il y a mon argent, et de mon argent je disposerai à ma guise !

ARNAUD — Entre deux ordres contradictoires, je me dois d'obéir au plus grand. Vous ne toucherez pas à cette bourse.

MOMO — Baillez-la-moi, vous dis-je !

ARNAUD — Je suis catégorique !

CHAPITRE V

où Arnaud démontre l'étendue
et la profondeur de son entendement
et où est décrite et séduite
la fille d'un aubergiste

Et cependant qu'Arnaud et son maître se perdaient en de telles tergiversations, voilà que se profile à leur main droite une petite ta-

verne dont les lits durs et galeux, fussent-ils offerts, seraient dédaignés du plus frileux des clochards par la nuit la plus froide. Fourrée comme un boudin graisseux entre deux édifices respectables, elle laissait pendre entre ses fenêtres opaques une vieille enseigne, jadis lumineuse et en panne depuis quelques baux, sur laquelle on lisait « HOIEL » depuis que la barre horizontale du T s'en était allée valdinguer avec les bourrasques.

Or, tandis que Momo, faisant fine bouche, passait outre cette taverne pour en chercher de plus engageantes, le tavernier lui-même en sortit et, en s'essuyant sur un tablier maculé d'huile à frire, s'adressa à Momo en cette manière :

LE TAVERNIER — Oh ! Quelle bénédiction est-ce, lorsque l'on sort pour quémander un médecin, que de tomber incontinent sur le plus savant d'entre eux ! Docteur Sapin, je vous implore de bien vouloir faire halte et venir examiner mon fils, qui attend secours en ma taverne. Il croit avoir des hémorroïdes, et personne chez moi ne connaît la science nécessaire à son traitement.

ARNAUD, à *Momo* — Maître, je me tiens pour plus fortuné que vous, car alors que même en ce voyage vous n'arrivez pas à trouver l'anonymat, je sais que pour ma part personne, hormis mes parents et quelques amis véritables, ne saurait me nommer sans que je me présentasse.

MOMO — Voilà, mon bon, ce qui me pousse à fuir le logis pour de lointaines aventures. Je suis las de ma société, et puisque la quantité de ceux qui sauront mon nom est inversement proportionnelle à celle des lieues qui me séparent de chez moi, il me sera plus aisé au loin de passer pour inconnu. Alors, en n'étant de prime abord personne, je pourrai devenir celui que je souhaite.

« Mais, pour l'heure, soyons fidèle aux prescriptions d'Hippocrate, nord et lumière de la médecine, lesquelles j'ai juré d'observer, et venons en aide au fils de cet homme. En échange de mes services, il acceptera sans doute, s'il n'est point ingrat, de nous offrir un lit pour la nuit. Ainsi, il te donnera tort et me donnera raison en laissant sauf ton précieux argent et en confirmant mon intuition de bon augure quant à dormir cette nuit sous un toit.

ARNAUD — Maître, vos propos me semblent injustes, car je ne cherchais pas à préserver notre maigre bourse, mais bien plutôt, et je croyais cela très clair, l'esprit d'aventure que nous voulions insuffler à nos tribulations. À cet effet, la repoussante allure de cette taverne ainsi que le caractère inopiné de son entrée en nos vies peut à la limite me satisfaire. Mais qu'importe. Brisons là ce caucus et confirmons notre halte, car ce tavernier est encore pendu à nos lèvres et attend une réponse.

Il fut fait comme convenu, et les deux voyageurs entrèrent dans cette taverne dont l'intérieur était, si cela se peut, moins inspirant encore que le dehors. Il y habitait une mouche pour chaque mètre cube, et de la race des mouches bien dodues, nourries des graisses et des huiles qui suintaient de chaque meuble et de chaque parcelle des murs écaillés de la salle commune. La clientèle n'avait pas accès aux cuisines, plus insalubres encore que ce qu'elle se permettait d'imaginer à la vue du reste.

Momo examina le rectum en cause et découvrit que le prurit n'avait pas pour source une hémorroïde, mais une colonie de vers blancs. Il fit ses prescriptions, et, à sa demande, on le rémunéra d'un souper et d'une chambre pour la nuit.

Étant seuls clients de l'établissement, Arnaud et Momo furent invités pour le souper à s'attabler avec le tavernier veuf, son fils et sa jeune fille, laquelle apporta le repas à la table. Pénétrant par la por-

te de la cuisine, elle passa près de faire perdre connaissance aux deux voyageurs, tant sa beauté faisait contraste avec la hideur du décor.

MOMO, à *Arnaud* — Cette femme atteint la cime de la beauté, et il m'est avis que ses combinaisons génétiques sont irréprochablement agencées jusqu'au moindre acide aminé. *Puis à Céleste* (car tel était son nom) — Neuve et belle dame, posez ces plats fumants et inclinez-vous à mon instar, afin que nous nous présentassions dans les règles de l'art. Je suis Momo Sapin, ou, depuis peu, l'Aventurier du Pont du Vers. Nomade jusqu'au sang, et robuste comme un buffle d'Asie, je traverse les continents à la recherche de beautés, de curiosités et de nouveautés à goûter et à défendre.

Et à table, ce fut à qui la séduirait d'entre nos deux voyageurs. Dans l'espoir de faire impression, Arnaud se para de son entendement en reprenant ses éternels discours sur le déterminisme. Après avoir ouvert le bal avec une version simplifiée du discours qu'il avait tenu au fonctionnaire pour l'amadouer, il écouta le tavernier et son fils défendre l'existence du hasard, en lequel ils avaient foi comme tout le monde depuis leur tendre enfance. Ils avançaient des arguments intuitifs et grossiers, prouvant qu'ils n'avaient compris que le tiers de ce qu'Arnaud proposait, lequel leur répondit qu'il existait bien un hasard pur dans la nature, car le domaine de la physique quantique admet l'existence de particules subatomiques qui adoptent des comportements absolument aléatoires.

ARNAUD, avec *indulgence* — C'est une avenue intéressante, et vous n'avez pas tout à fait tort d'avancer que le hasard existe. En vérité, la seule science qui admet l'existence d'un pur hasard dans la nature est la physique quantique : elle prouve l'existence de particules subatomiques qui adoptent des comportements absolument aléatoires. Seulement, ces particules sont hors de ma portée, et si une partie de mon déterminisme meurt à cause d'elles, elle n'em-

mène pas dans la mort ce qui me préoccupe réellement : l'absence du libre arbitre. Car à quoi bon l'existence d'un espace de hasard, si je suis soumis à ce hasard comme aux lois de la nature ? Et à quoi bon un arbre des possibles, si je ne choisis pas la branche à laquelle je grimperai ?

Et il poursuivit ainsi, valorisant les questions ineptes du tavernier et bavardant si inlassablement que son dîner refroidissait sans rétrécir. Cependant ces balivernes ennuyaient Céleste bien plus qu'elles ne la séduisaient, et c'est aux regards à la dérobée de Momo qu'elle offrait toute son attention (regards qui, de plus en plus insistants, investissaient son corps d'une chaleur qui l'indisposait agréablement). Ce dernier acheva sa résistance en racontant comment il s'était porté à la défense de l'art en lynchant le fonctionnaire du Pont, récit qu'Arnaud, fidèle à sa nature humble, clémente et docile, n'osa pas démentir.

Cette nuit-là, Momo décida que lui et son acolyte feraient chambre à part. Et cette nuit-là, Céleste rendit visite à l'une de leurs chambres pour en rendre heureux l'occupant. Et cette nuit-là, lecteur, je vous laisse deviner qui elle rendit heureux, en vous disant seulement qu'il ne s'agit pas de celui qui dans la journée manifesta le plus de mérite, ni de celui qui s'en vanta le moins.

CHAPITRE VI

Où l'Aventurier du Pont du Vers
et son fidèle acolyte poursuivent leur aventure,
tandis que le narrateur en interrompt la relation

Dans son berceau de brume, à peine avait paru l'Aurore aux doigts de rose que, s'élançant du lit, nos deux compagnons s'arrachèrent au marasme de cette taverne et appareillèrent vers d'autres aventu-

res. Votre obligé narrateur ne les suivra pas, mais restera plutôt pour contempler encore Céleste dans son sommeil. À présent que le début et le goût de ce voyage vous ont été dévoilés, il vous donne rendez-vous sous d'autres cieux afin de vous en conter peut-être la suite. Vous verrez alors comment l'Aventurier du Pont du Vers et son apprenti ont rencontré dans une gare un porteur et son maître qui attendaient un train, le premier hurlant et l'autre fouettant. Comment ils se racontèrent leur jeunesse et leurs amours (ceux, innombrables, de Momo, et celui, platonique, d'Arnaud), comment ils perdirent la Potante et comment miraculeusement ils la retrouvèrent, et encore bien d'autres plaisantes péripéties dignes d'être sues et admirées.

Il apprend

David Gauthier*

L'Être ouvre les yeux et voit blanc. Que du blanc. Tout est blanc. Les murs, le sol, le plafond se confondent dans cette étendue immaculée. L'Être est debout et décide de marcher un peu. Il met un pied devant l'autre et... voit noir. Que du noir. Tout est noir. Il a mal, affreusement mal.

Il n'y a que le premier pas qui coûte.

L'Être rouvre les yeux et voit blanc, mais c'est différent. Il n'y a pas que le blanc maintenant. Une porte se détache du paysage blafard, quelques mètres devant lui. Il ressent de l'inquiétude. Il voudrait s'approcher de cette porte, mais si le phénomène se reproduisait ? Il ne veut plus avoir mal. Lentement, il lève le pied droit et le repose à peine plus loin. Avec soulagement, il s'aperçoit que la douleur et le noir ne ressurgissent pas. Il répète les étapes, cette fois avec le pied gauche. Tout se passe bien. Il atteint le pas de la porte et cherche comment l'ouvrir. Il n'y a pas de serrure, pas de poignée, pas de charnière, rien. Seulement une porte. L'Être est perplexé. Il semble très peu probable qu'il suffise de pousser le battant pour libérer le passage. Mais il n'y a rien d'autre à faire. Il n'y a pas d'autre sortie dans ce tourbillon de blancheur opaline. Alors, il pousse. Et la porte s'ouvre.

Qui ne tente rien n'a rien.

Devant lui, un couloir perpendiculaire qui s'éternise de chaque côté de son corps ridiculement insignifiant. Au mur, face à la porte, est installé un gros bouton rouge. Des symboles qu'il ne reconnaît pas

* Cégep de Jonquière

sont inscrits juste au-dessus. L'Être se demande si c'est une bonne idée d'enfoncer le bouton. Craignant les conséquences de ce geste, il décide d'ignorer l'invitation et commence plutôt à explorer le couloir.

Méfiance est mère de sûreté.

Le voilà devant un choix, un dilemme qui serait d'ordre moral si les directions avaient quelque chose à voir avec l'éthique. Il peut aller à gauche, mais il peut aussi aller à droite. La décision lui appartient. Cependant, il semblerait qu'on a voulu l'orienter : trois flèches rouges ont été peintes sur le plancher. Deux pointent vers la gauche et l'autre vers la droite. Deux à bâbord, une à tribord. Deux vers l'Occident, une vers l'Orient. Deux senestres et une dextre. Le message paraît clair. Ce sera à gauche.

Deux avis valent mieux qu'un.

Plus il avance, plus il prend de l'assurance. Il est maintenant convaincu que le terrible mal qui l'a accablé une minute plus tôt ne reviendra pas. Sa démarche se fait confiante, il accélère. Heureusement, il continue de regarder devant lui et aperçoit le précipice avant d'y tomber tête première. Il s'arrête et examine le gouffre obscur qui s'étend sur toute la largeur du couloir et qui ne prend fin qu'une dizaine de mètres plus loin. Cela ressemble fort à une impasse, mais l'Être ne voit pas les choses du même œil. Il recule de quelques enjambées, tend son corps tout entier et s'élance comme un missile vers le trou. Il veut sauter par-dessus. Ses pieds décollent du sol.

À cœur vaillant rien d'impossible.

Il tombe. Il a été trop ambitieux. Sa chute ne dure qu'une seconde. Étrangement, il atterrit doucement dans un environnement qui lui est familier. Tout est blanc. L'embrasure d'une porte est la seule chose qu'il est possible de distinguer dans le brouillard laiteux. Une poussée suffit pour se retrouver dans un couloir avec un bouton

rouge au mur et trois flèches de la même couleur au plancher. Il faut aller à gauche. Le manège recommence. Il court de plus en plus vite en direction du précipice et saute. Il tombe encore. Retour à la case départ. Loin de se laisser abattre, il récidive. Une fois, deux fois, trois fois. Puis, alors qu'il s'essouffle en direction du gouffre pour la dixième fois, il s'arrête brusquement au bord du précipice. Il ne saute pas. Il recule doucement, fait volte-face et retourne dans le couloir.

À l'impossible nul n'est tenu.

Cette fois, il faut suivre la flèche écarlate qui indique la droite, circonstances obligent. Le passage mène directement à une salle aux dimensions régulières, mais complètement vide à l'exception d'un coffret rouge et or trônant en son centre. Les couleurs vives de la boîte ont de quoi frapper l'œil de celui qui regarde, tout comme l'éclat brillant du jeton métallique posé à côté. Une porte identique à celle précédemment traversée se découpe sur le mur latéral à gauche, mais c'est le mur opposé au couloir qui attire surtout l'attention par ses dessins sombres tracés avec ce qui semble être de la peinture lustrée. Les images sont facilement reconnaissables : une pièce de monnaie, le coffret ouvert, une flèche qui relie la pièce au coffre, une autre flèche, puis deux pièces de monnaie à la fin de la séquence. L'Être se sent intelligent. Il a compris tout de suite. Il s'approche des objets, s'empare du disque doré et l'envoie tinter au fond de l'élégante cassette avant d'en rabattre le couvercle. Il attend un peu, puis rouvre le réceptacle. Comme il s'y attendait, deux pièces se trouvent désormais au fond.

Chose promise, chose due.

Soudain, l'illumination. L'Être referme à nouveau le couvercle, puis le rouvre. Quatre pièces. Il referme et rouvre. Huit pièces. Une joie indescriptible l'envahit. Seize pièces. Il ne peut plus s'arrêter.

Trente-deux pièces. Sa cupidité n'a pas de limite. Soixante-quatre, cent-vingt-huit, deux-cent-cinquante-six...

L'appétit vient en mangeant.

Il n'a plus le choix : il doit vider le contenu du coffre par terre puisque le couvercle ne peut plus se rabaisser complètement. Il continue à multiplier ses avoirs pendant quelque temps, puis s'épuise, ou plutôt se lasse. À quoi bon ? Que faire avec toutes ces pièces d'or ? L'Être ne trouve pas de réponse à sa question et se dirige vers la porte qu'il a aperçue plus tôt. Ce qu'il découvre derrière le paralyse, le transforme en masse inanimée qui ne peut rien faire d'autre qu'ouvrir des yeux écarquillés par l'effroi. Il vient de tomber sur Autrui. Autrui est agenouillé sur le sol, vêtu de loques qui couvrent à peine sa nudité crasseuse de vieillard repoussant. Des verres fumés noirs comme le cœur des ténèbres et un bâton tordu sont ses seuls accessoires. Apparemment, Autrui est aveugle. Une fois le premier choc de la rencontre passé, le regard de l'Être est attiré par un éclair d'ambre tout près d'Autrui. Juste devant le vieux non-voyant se trouve une autre pièce d'or, mais celle-ci est plus grosse, plus brillante, plus ouvragée que les autres et possède une plus grande valeur. L'Être en est persuadé.

L'herbe est toujours plus verte chez le voisin.

Sans faire de bruit, l'Être s'empare du trésor d'Autrui. Direction le coffret magique. Il l'ouvre et y jette son butin. Son cœur bat la chamade alors qu'il abaisse le couvercle et le remonte tout doucement. Arrêt cardiaque. Non seulement la pièce ne s'est pas multipliée, mais elle a disparu. Plus rien ne subsiste du jeton étincelant.

Bien mal acquis ne profite jamais.

L'Être ressent soudain un malaise. Une inquiétude commence à le ronger de l'intérieur et ses yeux s'embrouillent. Il transpire et a du mal à respirer. Mû par une volonté qui semble le dépasser, il prend à pleines mains les pièces d'or qu'il avait laissées derrière lui, les

apporte dans la salle suivante et les dépose par terre juste devant Autrui qui ne bouge pas d'un centimètre, malgré le bruit clair du métal frappant le sol. Autrui est peut-être sourd en plus d'être aveugle. L'Être agrippe doucement la main du vieillard et dépose des pièces dans sa paume ouverte, ridée et faible. Soudain, Autrui lève la tête et sourit.

Les bons comptes font les bons amis.

Ce sourire est hypnotiseur, salvateur, guérisseur. Disparu le mal-être, ne reste qu'une chaleur bienveillante. S'aidant du bras tendu vers lui, Autrui se hisse sur ses jambes et tapote affectueusement l'épaule de son bienfaiteur. Il se dirige ensuite lentement vers la pièce contenant le coffret, s'aidant de sa canne pour se diriger. Ce n'est qu'à ce moment que l'Être aperçoit la porte au mur opposé. La chambre d'Autrui comportait donc une entrée ET une sortie. Mais, même à distance, il lui est aisé de constater qu'il n'est pas au bout de ses peines. En effet, cette nouvelle issue comporte une serrure, contrairement à celle de la première salle. Et qui dit serrure sans clé dit aussi cul-de-sac. L'Être tente sa chance, mais comme il s'y attendait, la poignée est bloquée par un verrou et pour libérer l'accès, il n'aura d'autre choix que de trouver un passe-partout. Il revient dans la pièce au coffre, puis dans le long couloir. Il repasse devant le bouton rouge, hésite encore une fois, mais préfère ne pas y toucher avant de savoir ce que signifient les symboles incrustés à côté. Lorsqu'il arrive au gouffre immense, Autrui est déjà là et quelque chose a changé. Quelque chose est apparu de nulle part. Quelque chose qui n'était pas là avant s'y retrouve maintenant sans raison. Ce quelque chose est un pont. Un pont qui enjambe l'abîme. Un écriteau est également apparu au mur montrant un pictogramme composé de deux dessins : sur l'un on voit un bonhomme allumettes qui marche sur le pont et sur l'autre deux bonhommes allumettes qui font céder la passerelle sous leur poids. L'Être a compris. Comme Autrui s'est déjà engagé sur le pont, il attendra que celui-ci

l'ait complètement traversé avant de poser le pied sur la première planche. L'aveugle n'est pas très rapide et l'Être se prend à s'impatienter, mais il sait pertinemment que s'il s'engage derrière le vieil homme il causera leur perte à tous les deux. Il attend donc. Enfin, Autrui parvient de l'autre côté et la voie est libre. L'Être est certain qu'il peut désormais prendre le même chemin, puisque comme l'écriteau l'indique bien : une seule personne à la fois. Et il sera bien seul sur ce pont. Le voilà donc qui avance d'un pas décidé au-dessus du précipice. Il suffit de quelques secondes à peine pour qu'un terrible craquement se fasse entendre. Le bois cède, la passerelle s'effondre, entraînant celui qui était pourtant sûr de traverser en toute sécurité.

Un homme averti en vaut deux.

Sans grande surprise, il voit blanc. Que du blanc. Tout est blanc. Il ressent une grande lassitude. Non, en fait, il se trompe. Il n'y a pas que du blanc. Un éclair argenté attire son regard. Il se penche pour mieux voir de quoi il s'agit. Une clé. Il la ramasse au milieu de l'ouragan incolore. Après mûres réflexions, il constate que le fait de chuter dans un abîme ténébreux parce que le pont sur lequel on se tenait s'écroule soudainement peut s'avérer bénéfique.

À quelque chose malheur est bon.

Armé de sa nouvelle trouvaille, l'Être peut découvrir ce qui se cache derrière la porte verrouillée. De toute manière, il n'a pas le choix ; c'est la seule route qui reste. En repassant devant le bouton rouge, il tente de se concentrer pour déchiffrer les inscriptions mystérieuses, mais sans succès. Il finira par réussir, mais en attendant il préfère ne pas effleurer l'inquiétant mécanisme. Il arrive dans la chambre où il a découvert Autrui et insère la clé dans la serrure qui le nargue presque. Elle tourne. Déclit. Il pousse. La porte s'ouvre. Il fonce. Un autre couloir avec un autre embranchement. Gauche ou droite ? Cette fois, il n'y a pas de flèches, alors c'est l'instinct qui

agit. Gauche. Le passage le mène à une autre croisée des chemins, mais cette fois il peut aussi aller tout droit. C'est ce qu'il décide de faire. Après avoir erré, il se retrouve dans la pièce qu'il vient de quitter, celle qu'occupe Autrui. Stupéfait, l'Être fait volte-face et retourne dans le couloir pour se retrouver devant la même fourche que lors de son premier passage. Il va à droite cette fois, ce qui le mène à un autre carrefour. Il décide de reprendre la droite, marche dans la même direction pendant quelques secondes et débouche... sur la salle où se tient Autrui.

Tous les chemins mènent à Rome.

Il est sur le point de se mettre en colère. Il commence à en avoir assez de ces petits pièges incessants, de ces traquenards à répétition, de ces petites défaites cruelles. Il revient sur ses pas. Gauche ou droite ? Gauche. Gauche, droite ou tout droit ? Droite. Retour au bercail. Soupir de lassitude. Gauche ou droite ? Droite. Gauche, droite ou tout droit ? Tout droit. Rebonjour salle infâme. Poings crispés et respiration bruyante. Gauche ou droite ? Gauche. Gauche, droite ou tout droit ? Gauche. Surprise ? Non. Même chose. Grognement furieux. Gauche ou droite ? TOUT DROIT ! L'Être fonce comme un taureau vers le mur. Il est si rapide, si fort, si sûr de lui qu'il le défonce comme s'il était fait de carton-pâte.

Aux grands maux, les grands remèdes.

Il s'en faut de peu pour qu'il se mette à hurler. Il vient de dégringoler devant deux portes parfaitement identiques et un compte à rebours affiché entre elles n'annonce rien de bon. 20... 19... 18... Il en a plus qu'assez de devoir prendre des décisions. Celle de gauche ou celle de droite ? Il ne sait plus combien de fois il s'est posé cette question. 17... 16... 15...

Il n'a plus envie de choisir ni de tomber dans le panneau une fois de plus. 14... 13... 12... Il a l'impression que sa préférence n'importera pas, que ce sera une vaine tentative de toute manière.

Et il est incapable de distinguer un quelconque indice quant au chemin à emprunter. 11... 10... 9... Tant pis. L'Être veut s'en aller. Mais derrière lui, la paroi qu'il a si facilement démolie s'est reformée toute seule. Les plus violents coups n'ont plus d'effet sur elle. 8... 7... 6... Il a envie de paniquer, mais il se maîtrise. Ça ne l'avancerait à rien. Et il refuse catégoriquement d'ouvrir une porte sans être certain que son choix est le bon. 5... 4... 3... La chose à faire se présente d'elle-même. Rien. Il ne fait rien. Il laisse défiler les chiffres menaçants sans esquisser un geste. 2... 1... 0.

Dans le doute, s'abstenir.

Tout à coup, les murs, les portes, le plafond, le plancher s'évaporent. Un grand espace de végétation luxuriante les remplace. L'Être ressent de petits picotements glacés partout sur son corps. Il pleut. À peine. Tout juste les larmes d'une ondine, mais il pleut. L'Être se sent un peu perdu. Lui qui était confiné dans un dédale de salles et de couloirs avec des sentiers déjà tracés pour lui se retrouve maintenant au milieu d'un territoire gigantesque et sans indication. Comme si cela ne suffisait pas, les quelques gouttes tombant du ciel, d'un commun accord, se muent en averse, puis en giboulée. Des éclairs zèbrent le ciel qui s'obscurcit alors que l'Être cherche un refuge. Dans le chaos ambiant, un hennissement tire le malheureux de sa torpeur. C'est un cheval qui galope vers lui, poussé par son instinct d'animal effrayé. La bête ralentit sa course folle pour ne pas percuter l'obstacle vivant et c'est tout ce qu'il faut à l'Être pour grimper d'un bond sur son encolure. S'agrippant à la crinière, il se sert d'une branche cassée pour fouetter les fesses musclées de son destrier dans le but, espère-t-il, de trouver rapidement un abri. Le cheval n'est pas du même avis et se cabre avec violence ; les assauts répétés sur son postérieur bai ne lui ont pas plu. N'étant pas un cavalier professionnel, l'Être ne parvient pas à garder son équilibre et chute durement sur la terre mouillée alors que l'étalon prend la poudre d'escampette.

Qui veut voyager loin ménage sa monture.

Il ne trouve pas la force de se relever. Il reste étendu là, dans l'herbe humide, trempé jusqu'aux os. L'orage ne se calme pas et il fait de plus en plus froid. L'Être n'a plus qu'une envie : fermer les yeux et disparaître. Il veut que cette tempête prenne fin, il veut ressentir de la chaleur à nouveau, il veut ravoier un toit sur sa tête. Le tonnerre gronde. Il est un navire malmené par les flots et il sombre... La sensation inédite d'un rayon de soleil caressant sa peau le réveille.

Après la pluie, le beau temps.

Il a perdu la notion du temps, de même que le sens de l'orientation. Où est-il ? Quand est-il ? Pourquoi est-il ? Cette dernière question, l'Être préfère l'oublier tellement son ampleur le terrifie. Un toussotement près de lui finit de disperser les dernières brumes de son esprit. D'un bond, il se remet sur pied et n'en croit pas ses yeux : Autrui est adossé à un tronc d'arbre et fixe sur lui un regard perçant. Il a enlevé ses verres fumés et posé sa canne sur une vieille souche. Quand il s'aperçoit que l'Être a remarqué sa présence, il lui fait un petit signe de la main. Autrui n'est peut-être pas aveugle finalement.

L'habit ne fait pas le moine.

Une question se pose d'elle-même. Pourquoi le pont n'a-t-il pas cédé sous le poids d'Autrui dans ce cas ? Peut-être qu'il n'avait tout simplement pas vu l'écrêteau... Quoi qu'il en soit, il réserve une autre surprise à son généreux donateur. Il tient dans ses mains un objet que l'Être n'a jamais vu. C'est une sorte de boîte rectangulaire où sont attachées des centaines de petites feuilles blanches couvertes de symboles. Autrui lui tend la chose. Sur le dessus, des gravures dorées : L-I-V-R-E. L'Être s'en empare et analyse scrupuleusement chaque page de ce mystérieux « livre ». Il commence à reconnaître certains caractères, il comprend que des grappes de

« lettres » forment des « mots » qui forment eux-mêmes des « phrases » qui racontent, elles, une « histoire ». Il apprend rapidement à lire. Il est si absorbé par sa lecture qu'il ne se rend pas compte que son environnement se modifie. La belle forêt ensoleillée se dissipe. Lorsqu'il relève la tête, il voit blanc. Que du blanc. Tout est blanc, mais Autrui est à ses côtés alors la désillusion est moins douloureuse. Il est revenu là où tout a commencé. Il pousse la première porte. Et là, il peut enfin déchiffrer les symboles au-dessus du bouton rouge. Il ne s'agissait depuis le début que de l'alphabet le plus simple, mais comment déchiffrer un langage que l'on n'a jamais vu auparavant ? « Bouton de la fin. » L'Être n'a plus si peur de tenter l'inconnu. Il sent qu'est enfin venu le temps de se rendre au bout de son aventure. Il pose sa main sur l'interrupteur et appuie fermement. Clic.

Mieux vaut tard que jamais.

Des vibrations. C'est ainsi que la fin commence. Par des vibrations. Puis des tremblements et des secousses. La violence se fait croissante, c'est un crescendo d'agitation. La position debout devient presque intenable. Le plafond se désagrège et tombe sur la tête de l'Être et d'Autrui qui ont le malheur de se trouver dessous. Des fissures apparaissent partout. Le sol se dérobe soudain sous les pieds du vieillard qui pousse un cri de surprise. Il parvient à se retenir un peu aux parois de la crevasse, mais il glisse et va bientôt chuter dans les profondeurs de l'abîme qui vient de s'ouvrir. Il hurle, de peur cette fois. Sans réfléchir, l'Être se précipite vers le malheureux et l'agrippe par le bras. Il se sent tiré vers le gouffre par tout ce nouveau poids, mais jamais il n'envisage de lâcher prise. Le séisme ne lui rend pas la vie facile et il commence à perdre espoir. Ils vont périr tous les deux. Tout cela uniquement parce qu'il a appuyé sur un petit bouton rouge. Il n'aurait jamais pensé que ce simple geste entraînerait la fin... du monde. Il a appris à lire, mais à quoi cela lui servira-t-il maintenant ? Maintenant qu'il n'existera

plus. C'est une idée qu'il ne peut supporter. Tirant la dernière et infime parcelle d'énergie qu'il peut de ses muscles endoloris, il commence à reculer et tracte Autrui hors de la crevasse. L'effort qu'il fournit le brûle de partout, l'étourdit, l'épuise, mais il tient bon. Bientôt, les deux infortunés sont recroquevillés dans un coin, à bout de souffle mais en sécurité. Le monde ne tremble plus. Il s'est calmé. Les fissures se referment comme par magie. Quelque chose de merveilleux s'est produit.

Quiconque sauve une vie sauve l'univers tout entier.

Que du blanc. Tout est blanc, sauf la porte qui se détache de ce voile d'ivoire. Et les trois lettres noires au-dessus : F-I-N. « Fin ». Serait-ce la vraie fin ? L'Être lance un regard mi-inquiet, mi-amusé à Autrui. Celui-ci répond par un sourire. L'Être se lève, pose son pied droit devant son pied gauche, puis le gauche devant le droit. Il arrive rapidement à une porte et pousse le battant. Derrière... Derrière... Derrière, ce n'est pas une conclusion. Cela ne l'a jamais été.

Une histoire pour comprendre

Quelques phrases pour rêver

La première chose à apprendre

La vérité se trouve bien là

Atteindre une ligne d'arrivée

La vie ne se résume pas à cela

Same same

Emmanuelle Gauthier*

20 juin 2012

Tout traîne. Souliers, sifflet, baume à lèvres, livres, canettes, pantalons, chandails, tuque, patins, bibelots, pattes de chaise, écharpe, mappemondes, photos, mouchoirs, séchoir, trombones, coussins. Tout traîne, moi la première. Entre ma chambre et ma mère et sa maison austère. Entre le secondaire qui m'emmerdait et le cégep qui m'emmerdera. Sciences humaines. Ou de la classification des êtres humains par piles ou par pilules. Sans maths. Je préfère encore le bordel, il me semble plus libre.

Cloîtrée à Saint-Damase, dans une boîte de conserve à refroidissement artificiel, Kira ne vit pas passer les jours de chaleur. À la fin de l'été, toutefois, elle avait déplumé 6314 poulets et amassé 3127 dollars.

Elle aurait pu s'acheter une voiture. Elle avait déjà son permis.

Elle aurait pu déménager en appartement. Elle était lasse du nid familial, et des coquilles d'œufs.

*Cégep du Vieux Montréal

Mais au fond de sa gorge, l'air manquait. Il lui arrivait de sentir, sans raison apparente, ses entrailles se comprimer. La vie étouffait en elle.

- Maman.
- Un instant chérie... Oui c'est ça! J'aimerais avoir une cuisine tout en *stainless*, avec les comptoirs en granite !
- Je m'en vais en Thaïlande.
- C'est beau d'avoir des projets ! Le madrier ...oui tu as rais...
- Non, m'man, c'est pas un projet. J'ai acheté mon billet, j'ai annulé ma session, j'ai reçu mes vaccins, j'ai fait faire mon visa.
- Julie, attends-moi un moment, je, je vais te rappeler...
- ... Je pars dans trois jours !
- KIRA ! TU VAS APPELER LA COMPAGNIE AÉRIENNE TOUT DE SUITE POUR TE FAIRE REMBOURSER. C'EST UN MANQUE TOTAL DE JU...

Enfant, elle considérait les crises de sa mère comme une agaçante banalité dont il fallait pourtant s'accommoder. À présent, chaque fois que Sylvie sortait de ses gonds, un phénomène étrange se produisait : Kira cessait totalement de l'entendre. *On s'en bat les couilles*, semblait dire une voix intérieure.

Vingt-trois heures d'avion, douze heures de décalage horaire, vingt-six heures d'escalas : New York, Tokyo, Bangkok. Trois jours dans la peau d'une valise pour finalement atterrir au nord de la Thaïlande, dans une jolie ville du nom de Chiang Mai. En choisissant le nord, Kira avait naïvement cru qu'il y ferait plus frais. Or, à l'instant où elle y mettait les pieds, il lui était impossible de concevoir chaleur plus suffocante. Pour la Caucasienne qu'elle était, cette ville était un véritable bûcher. Un bûcher qui léchait chaque pore de peau, vidant le corps de toute substance, jusqu'à ce que sur les dépouilles amorphes et exsangues des touristes tombe la nuit salvatrice. Il faudrait s'adapter.

Après un long et comateux sommeil qui avait commencé aux alentours de dix-huit heures, Kira sentit un vent chaud caresser son visage à intervalles réguliers. Elle ouvrit les yeux. Des planches de bois faisaient office de mur, filtrant la lumière d'un soleil vorace, un ventilateur accroché au plafond soufflait sur le corps, déjà suintant, de la jeune femme, déséquilibrant vaguement la fourmi qui escaladait son sein droit. Heurk ! fit Kira, en balayant de sa main l'indésirable insecte. Le sang tambourinait dans sa tête, sa gorge sèche l'étouffait. Elle crut d'abord qu'elle était victime d'un phénoménal lendemain de veille, mais après quelques instants de réflexion, elle se souvint de l'essentiel : elle était en Thaïlande !

16 septembre 2012

J'ai passé mon été à rêver d'inconnu dans une usine réfrigérée. Je voulais m'envoler, le plus loin possible des murs, vivre enfin à

pleins poumons. Je n'avais pas prévu la chaleur, la soif, la lourdeur.

À retenir : 100 bahts = 3 dollars.

Au Julie's Guest House, les chambres, qu'on appelle communément *bungalôôôw* dans un anglais approximatif, coûtent cent bahts la nuit. Au rez-de-chaussée, il y a un restaurant et une salle de bain que se partagent les clients et les locataires. Un boyau d'arrosage accroché au plafond sert de douche.

Kira mangea des fruits, se rafraîchit et décida, puisqu'elle avait déjà passé les deux premiers jours à somnoler, d'aller explorer la ville. Le *Lonely Planet* proposait un circuit de plusieurs temples à visiter. Elle décida de s'attarder à Wat Chiang Man, Wat Phra Singh, Wat Chedi Luang.

Au troisième temple, les yeux de Kira commencèrent à chauffer douloureusement. Elle se dit que les dorures et les pierres précieuses qui faisaient pétiller les édifices sacrés en étaient peut-être la cause. Elle décida donc d'aller se recueillir quelques minutes dans la pénombre et la fraîcheur de Wat Phra Singh. Trois moines bouddhistes, assis en tailleur sur des coussins, méditaient dans une immobilité absolue. Impressionnée, Kira tenta de les imiter ; elle s'assit en face d'eux et ferma les yeux.

- *Look at those wax statues of monks ! That's awesome, man ! CLIC ! CLIC ! CLIC !*
- *Take a picture of me with them !*

— *My God ! That's pretty weird !*

À cet instant, Kira comprit deux choses.

Premièrement, que si elle voulait réellement méditer, il faudrait le faire dans des temples isolés, ceux de Chiang Mai étaient constamment envahis de *Westerners*, nom que les Thaïs donnent aux touristes occidentaux.

Deuxièmement, que les moines immobiles devant lesquels elle s'était assise avec tant de déférence étaient bel et bien en cire. En Amérique, on réservait ce privilège aux icônes tels Marilyn Monroe et Michael Jackson ; en Asie, seuls les moines y avaient droit. Eh bien, se dit Kira, à chaque continent ses idoles.

Après la visite du site, Kira décida de rentrer à l'auberge. Comme elle avait un sens de l'orientation pitoyable, elle mit au moins une heure à retrouver son chemin. Aussitôt arrivée à sa chambre, elle s'affala sur sa couchette.

22 septembre 2012

Package deal : la langue pendante du chien qui a chaud, les sourires badins des enfants qui se tiraillent et les cheveux au vent de la femme qui conduit. Trois gamins, deux fillettes, un gros cabot et une fille enceinte pour une seule moto. Une moto folle qui zigzague entre tuk tuk, coups de klaxons et autobus, qui dépasse par la voie imaginaire du milieu et qui – ouf, j'ai reculé juste à temps – passe près de m'écraser. « Regarde toujours des deux côtés avant de traverser ». C'était pour ça !

Son corps, pendant la nuit, oubliait. C'est pourquoi, à son réveil, Kira retrouvait, toujours avec grand étonnement, le même voyage. Compte rendu : elle était loin. Vertige : elle y serait longtemps. Incohérence : elle était libre, absolument. Kira prit encore quelques minutes pour savourer cette bonne nouvelle quotidienne. Puis son ventre gronda ; elle eut soudainement très envie d'une lasagne.

Quand elle précisa sa demande à la serveuse, celle-ci répondit :

— *KÂ !*

Derrière son dos, à la table voisine, un homme rit et se tourna vers la serveuse :

— *Just bring a green curry soup, with rice.*

Kira dévisagea avec mépris l'insignifiant qui venait de changer sa commande. Celui-ci arborait un sourire large et immaculé dont seuls les Noirs peuvent se vanter.

— *Why did you do that ?*

— *Cuzz, Goofy, they wouldn't have got you lasagna, trust me.*

— *She told me Kâ ! It means it's okay !*

— *Same, same. But different ! You'll get used to it.*

L'homme s'appelait Farai, il venait tout droit d'Afrique du Sud. Il avait passé les deux derniers mois à travailler dans un champ de cannabis situé à des dizaines de kilomètres au nord de la ville. Sans

même lui demander son nom, il avait baptisé affectueusement Kira *Goofy*. Puis, il lui expliqua patiemment qu'ici, malgré les quarante degrés ambiants, on mangeait de la soupe épicée. Il fallait s'y faire ; c'était, disait-il, un moyen efficace de faire baisser la température du corps. Kira n'en crut pas un mot. Néanmoins, elle et lui passèrent le reste de la journée ensemble. Comme Farai avait une moto, ils purent se promener aisément dans toute la ville. Le lendemain, ils se baignèrent dans les eaux chaudes et sales du lac Chiang et, le jour d'après, visitèrent les villages environnants. Ils passèrent ainsi les semaines à visiter les fermes d'éléphants, à cueillir des litchis à l'orée de la jungle, à explorer des cascades d'eau méconnues et surtout, à boire beaucoup, beaucoup de SangSom.

30 septembre 2012

Depuis que je suis partie, j'ai été malade, j'ai eu des indigestions, une fièvre qui a duré trois jours, des piqûres qui ont drôlement enflé. J'ai eu des brûlures d'estomac, des coups de soleil et même un orgelet. Pourtant, je n'ai jamais été si librement en vie.

10 octobre 2012

Tu ne me croiras pas, pourtant il le faut bien ! Depuis qu'il est arrivé en Thaïlande, Farai trippe sur les Asiatiques, il m'en parle tout le temps. Hier il en a trouvé une pas mal de son goût. Ils se sont embrassés toute la soirée. Après, on est allés dans un tattoo shop ; Farai voulait se faire tatouer le prénom de sa belle sur le pied. Quelle mauvaise idée ! Je n'ai pas arrêté de le lui dire, mais il

répétait : « *It's gonna be an eternal memory for my eternal love !* »
 À tout le moins, un souvenir de voyage, ai-je fini par me dire... La
 fille s'appelait เม้าส์, c'est ce nom que Farai aura tatoué sur le pied
 pour toujours. Mais ce n'est pas tout ! Vers cinq heures, on est
 revenus à la chambre pour dormir. Farai était toujours avec celle
 qu'on avait surnommée Moose parce qu'on était incapables de
 prononcer son nom. À neuf heures, il est venu frapper à ma porte
 comme un fou furieux. J'ai ouvert :

— *FUUUCK ! MOOSE HAS A DICK !*

Ce matin-là, Kira observait, sans grand appétit, les melons roses
 dans son assiette. Elle avait l'impression d'avoir perdu de vue
 toutes ses aspirations. Elle était partie pour prendre du recul par
 rapport à une existence qui avait jusqu'ici échappé à son contrôle.
 Finalement, elle n'avait fait que s'amuser, se souler et fuir sa
 routine nord-américaine. Si la tendance se maintenait, son retour ne
 serait qu'un long dégrisement hanté par le rêve lointain d'un
 voyage utopique. Il fallait que quelque chose se passe. Elle en parla
 à Farai.

— *Yo! You must go see Nim.*

Selon ses dires, Nim était un homme bon et généreux qui vivait
 seul dans les montagnes. Il méditait tous les jours et adorait
 accueillir les voyageurs en quête de sens. Kira prit les coordonnées
 du sage en note, remercia son compagnon et retourna à sa chambre.

31 octobre 2012

*Je n'irai pas méditer seule dans les montagnes avec un vieil
 illuminé. C'est trop loin, c'est trop bizarre. Tout compte fait, je ne
 suis peut-être pas une voyageuse.*

*J'ai connu des gens qui avaient soif de vivre, de voir, de connaître.
 Des gens que l'ailleurs appelle et qui ne peuvent tenir que quelques
 jours au même endroit. J'envie les ailes des nomades, moi je n'en
 ai pas. L'ailleurs ne m'a jamais appelée, c'est l'ici qui m'a fait fuir.*

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
 Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
 De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
 Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

*Baudelaire est un maître. Moi, je suis une couillonne, j'ai quitté
 mon nid parce qu'il m'étouffait. Tout simplement. À Chiang Mai, je
 suis bien, les soupes au curry sont délicieuses, j'en mangerais toute
 ma vie. La nature est partout, elle regorge d'endroits merveilleux,
 de chutes d'eau et de fruits. Quand il fait trop chaud, je dors.
 Parfois, je m'endors à neuf heures, parfois je me lève à seize
 heures. Journal ! Ne me dis surtout pas que ce mode de vie est
 mauvais pour moi ! Sais-tu seulement ce qu'est le décalage
 horaire ? Eh bien, quand on a connu ça, on se rend compte qu'il
 n'y a pas de bonnes ou de mauvaises heures pour se coucher.
 D'après moi, c'est juste un autre prétexte parental pour achaler
 ceux qui n'ont pas demandé à venir au monde. Moi, j'ai toujours
 préféré dormir le jour. Mais c'est peut-être juste parce que j'avais
 renoncé à vivre. Je rêvais juste de sacrer mon camp. Mais pas en
 voyageuse. En couillonne.*

Toc ! Toc ! Toc !

Farai ne prit pas la peine d'attendre que Kira réponde. Comme sa porte était toujours déverrouillée, il entra, son éternel sourire blanc fendu jusqu'aux oreilles :

- *Shit ! Goofy ! It stinks like hell in there !*
- *What do you want ?*
- *I just talked with Nim, he will be in Pai tomorrow ! If you can get there, he can pick you up around six or so.*
- *Where is Pai ?*
- *It's a little village. In bus, it's about four hours from here.*

« Will you come with me ? », voulut demander Kira, mais elle se tut. « On ne part pas en retraite à deux, à moins d'être totalement couillon, se dit-elle. Farai, lui, a des couilles, il n'acceptera pas. »

Quelques secondes passèrent sans qu'aucun mot ne soit échangé. Puis Farai s'exclama :

- *It may be your last night tonight ! So let's party !*

Kira et Farai se badigeonnèrent le corps de sirop de riz, puis se déversèrent deux oreillers de plumes d'oie sur le dos. Ainsi déguisés en poulets, ils firent la tournée des bars. Après une nuit échevelée passée à chanter mal, à jouer à la corde à danser enflammée et à japper après des chiens, ils se lavèrent dans la piscine d'un grand hôtel puis rentrèrent à l'auberge. Farai proposa d'écouter un film sur son ordinateur. Kira accepta avec joie et le suivit dans sa chambre. Après quelques minutes d'écoute de *Cast Away*, Kira, anxieuse de se retrouver seule dès le lendemain, eut envie de se blottir contre son ami. Ses bras forts furent un baume sur son insécurité. Quant à Farai, il se réjouissait de la soudaine vague d'affection que lui témoignait la jeune fille. Il suffit d'un regard pour retourner leurs phéromones.

- *You're the most beautiful goofy girl I ever saw !*

Kira s'esclaffa. Ils s'embrassèrent langoureusement. Les énormes mains de Farai se baladèrent sur le corps de la jeune femme, agrippèrent ses seins, sa taille, ses cuisses. Puis, quand Kira souleva les *Buddha pants* de son ami, elle y trouva une agréable surprise :

- *My Lord ! That is pretty big !*
- *Can you handle it ?*
- *You bet !*

Ils passèrent le reste de la matinée à jouer aux amis amants.

Kira s'endormit dans les bras de Farai, rata son autobus, se réveilla en sueurs à midi, paniqua un peu, but un litre d'eau, prit une douche froide, ramassa ses affaires, donna un baiser sur le front de son ami puis, à quatorze heures, attrapa de justesse le dernier autobus en direction de Pai.

Le trajet fut long et pénible, les routes raboteuses et les virages *in extremis* lui donnèrent rapidement la nausée. Les têtes des nombreux passagers se heurtaient au gré des courbes, les uns s'endormaient pendant que les autres suffoquaient. La galère dura cinq heures. Le dernier village desservi était celui où Nim devait attendre Kira. Quand il fut enfin possible de sortir de l'autobus, Kira alla s'appuyer contre le premier mur qu'elle vit et inspira profondément. L'air lui sembla pur, enfin. Le soleil s'était endormi, enfin. Tout le monde était parti, enfin. Sa tête tournait, tournait, tournait ; elle vomit.

Lorsqu'elle leva les yeux, elle se trouva devant un quinquagénaire

à la barbe longue et grisonnante qui semblait trouver hilarante la moustache de bile que Kira arborait sans le savoir.

— *Hi ! I'm Nim, you must be Kira ?*

Bouche bée, Kira plongea son regard dans celui du sage. Ses yeux noirs étaient sereins et semblaient extralucides. Elle lui demanda comment il avait fait pour la reconnaître alors qu'il ne l'avait jamais vue. Avait-il des dons ? Nim pouffa de rire et lui rappela qu'elle était la seule Blanche dans les parages. Avant de reprendre la route, ils se promenèrent un peu dans le village ; Kira acheta de l'eau et se nettoya le visage. Elle monta ensuite dans le vieux camion de Nim et ils roulèrent ainsi, à travers vallons et vallées, jusqu'à une maison blanche entourée de fleurs et d'arbres fruitiers. L'homme expliqua à Kira que le premier étage était destiné aux invités et qu'elle pourrait s'y installer à son aise, puis il lui proposa de la rejoindre, dans une heure, pour le repas du soir.

Nim avait connu Farai deux mois plus tôt, lors d'une promenade qui l'avait mené à des champs de cannabis. Le jeune homme était-il toujours aussi fringant ? Entre deux bouchés de riz au tofu et lait de coco, Kira lui assura que oui. Puis, Nim lui parla de son quotidien. Chaque matin, quand le soleil se levait, il marchait jusqu'au temple où il méditait avec les moines durant trois heures. Le soir, il méditait encore, chez lui, sur le balcon ou à l'intérieur. Il invita Kira à se joindre à ces séances. Si elle y prenait goût, elle pourrait rester. Autrement, elle était libre de partir quand bon lui semblerait. La jeune fille accepta avec gratitude, puis demanda en quoi consistait exactement une méditation, si le fait de méditer rendait plus heureux, s'il était vrai que les moines pouvaient contrôler

jusqu'à leurs battements cardiaques et s'il était possible d'avoir des visions prémonitoires. Pourquoi ? Comment ? Nim lui suggéra de ne pas trop se poser de questions pour l'instant. Il promit de répondre à chacune d'elles à la fin de la semaine, s'il lui en restait encore. Ils lavèrent ensuite la vaisselle puis Kira, avant de le quitter, lui demanda combien il en coûterait pour passer la semaine chez lui. Nim rit :

— *You can take a Westerner out of the West but you can't take money out of his mind.*

Kira comprit qu'ici, la priorité était de vivre et non pas de gagner sa vie.

Elle avait posé les fesses sur un coussin mince, redressé le dos et détendu les épaules, exactement comme Nim le lui avait expliqué. Un peu nerveuse à l'idée de méditer pour la première fois, elle ferma les yeux en même temps que les autres moines. Quelques secondes plus tard, curieuse, elle les rouvrit ; elle voulait voir les autres méditer. Leur visage était immobile dans la pénombre du temple, chacun semblait profondément concentré. Elle referma les yeux et respira profondément.

Il serait temps que je fasse une brassée de lavage, il ne doit pas y avoir de buanderie dans le coin...

Chut ! se sermonna Kira : je dois faire le vide. Elle prit donc une grande inspiration et observa le silence qui prenait doucement sa place.

Trois heures. Je vais rester assise à l'indienne, les yeux fermés, pendant trois heures. On devrait avoir le droit d'écouter la télé

quand on médite. Ça irait mieux. Chuut ! Il faut réessayer.

Kira inspira, expira et se concentra sur son plexus solaire, chakra central, qui bougeait au rythme de ses respirations. Cinq minutes de pur silence passèrent.

Je me demande ce que ma mère penserait de tout ça. Elle devrait essayer, ça la rendrait peut-être moins folle. Merde ! J'ai oublié de ne pas penser ! Inspire, expire. Focus.

Ainsi passèrent les trois heures de la première séance de méditation de Kira.

6 novembre 2012

As-tu déjà eu l'impression d'être exactement là où il fallait que tu sois ? Sûrement pas, je te laisse toujours traîner n'importe où ! Mais moi oui. Je suis ici. Mes pas ne sont plus guidés par mes chimères. Mes pas mènent mon corps où il doit se rendre pour que mon esprit s'exalte. La voie de la libération passe par ce monsieur barbu, cette maison crème et ces méditations de plus en plus profondes.

Un à un, les jours s'écoulèrent. Chaque aube, chaque crépuscule devenaient l'objet d'une nouvelle méditation. Le reste du temps, elle vagabondait. Parfois seulement pour rêvasser, parfois pour faire connaissance avec des voisins éloignés.

21 novembre 2012

Te souviens-tu de Toupette ? C'était ma tourterelle. Un jour, nous l'avons changée de cage et la nouvelle était si grande que la pauvre se sentait complètement perdue. Elle est restée au fond, des jours et des jours, apeurée. Puis tranquillement, elle a commencé à explorer son espace. J'ai pensé à elle aujourd'hui, parce que moi aussi, je suis en train de changer de cage. Avant, je ne visitais que rarement mon corps. Mon âme restait figée dans ma tête. Maintenant, elle se promène partout ; dans mes pieds, mes jambes, mon ventre, mon cœur... C'est comme être libre de l'intérieur. L'espace fait du bien. Je respire !

Enfin, le jour vint où Kira se sentit prête à repartir. Lorsqu'elle annonça sa décision à Nim, celui-ci sembla ému. Il lui demanda si elle voulait bien l'accompagner pour une dernière promenade. Il lui rappela alors qu'à son arrivée ici, elle semblait avoir mille et une questions à lui poser. Il était maintenant temps d'y répondre.

Kira réfléchit. Tant de mystères lui échappaient encore : la guerre, la liberté, la famille, les mères – pourquoi sont-elles toutes folles ? –, les pères – pourquoi ne sont-ils jamais là ? Elle décida toutefois de commencer par ces deux questions, qu'elle adressa au guide spirituel :

Qu'est-ce que la vie ?

Le bonheur réel est-il possible ?

Nim, comme tout bon sage, répondit aux questions de son apprentie par une autre question :

— *Tell me Kira, how can you recognize a ladyboy when you see one ?*

Kira, se rappelant l'épisode de Farai et Moose, réprima un fou rire. Puis elle admit qu'il était impossible d'avoir de certitude quant au sexe de ces créatures d'apparence si coquette. À moins, bien sûr, d'aller vérifier.

Nim, affichant un large sourire en demi-lune, déclara, dans un anglais que Kira comprenait maintenant parfaitement :

- Voilà! Tu as tout compris maintenant.
- Pardonnez-moi, mais je ne vois pas du tout où vous voulez en venir.
- Il n'existe aucune certitude quant à la nature de la vie. Aucune certitude non plus quant à la possibilité du bonheur *ad vitam aeternam*. C'est un mystère. Tout comme le sexe des ladyboy !
- Oui, un mystère, je sais bien. Auriez-vous préféré que je vous demande s'il allait faire horriblement chaud demain ?
- Ma chère enfant ! La seule façon de répondre aux questions que tu te poses, c'est d'aller vérifier par toi-même. Va voir ce qu'est la vie, va voir s'il est possible d'être toujours heureux. Méfie-toi des artifices et des apparences, accepte de te tromper, développe ta résilience et à la fin, si tu as bien fait ton travail, tu les auras, les réponses que je ne peux t'offrir parce que je ne suis pas toi.

Pendant le trajet entre la maison crème et Pai, Kira se souvint d'une dernière interrogation : combien d'argent devait-elle donner à Nim pour le remercier d'avoir pris si bien soin d'elle durant ces cinq dernières semaines ? Elle avait bien vu qu'il était loin de rouler sur l'or et elle tenait absolument à verser une contribution. Quand elle lui en parla, il lui expliqua qu'il vivait, depuis longtemps, grâce aux dons qu'il recevait en échange de services et d'aide spirituelle. Kira lui offrit donc tout le contenu de son portefeuille : 7000 bahts. Nim les accepta avec reconnaissance. À quoi correspondait cette somme en argent canadien ? Et en poulets déplumés ? Devant ces questions, Kira se sentit comme quand sa mère l'engueulait : elle s'en battait les couilles !

Les heures passèrent, interminables. Kira monta dans un autobus jusqu'à Chiang Mai. Puis dans un autre jusqu'à Bangkok, où elle prit l'avion. Six jours plus tard, elle atterrit à l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau. Les passagers, pour la plupart en provenance de Miami, la dernière escale, la bousculèrent, pressés d'arriver. Kira se laissa dépasser ; elle était heureuse d'être où elle était, fût-ce dans une file à la douane. Néanmoins, lorsqu'elle vit sa mère à la sortie, un grand sentiment de joie la traversa : elle s'était ennuyée d'elle, au moins un peu.

— Alors ? Comment tu la trouves ? Je suis tellement bien dedans ! Un vrai p'tit bonheur !

tenter de hurler plus fort qu'eux ou je peux laisser leurs voix enterrer le silence des belles choses. Cul-de-sac.

Kira leva les yeux de son journal et regarda sa chambre. Souliers, pot de Graval, valise, crème solaire, carnets, chandails, foulard, verres fumés, bibelots, cartes postales, crayons, caméra, mouchoirs, séchoir, trombones, coussins... Demain, il faudrait faire un grand ménage. Mais aujourd'hui, elle tenta d'en faire abstraction. Elle s'assit au centre de son désordre et médita.

Une heure plus tard, elle rouvrit les yeux. L'harmonie était en elle, à nouveau, comme un silence paisible au fond du ventre ; aucun bordel, aucune paranoïa morbide, aucun cul-de-sac n'en viendrait à bout. Pour aujourd'hui du moins.

Le bruit des raisins mûrs qui éclatent

Alice Guéricolas-Gagné*

*« Parlez-nous de vos traditions
nous sommes un peuple peu brillant*

[...]

we're doing all right

we're doing fine

we

are not alone

nous savons

que nous ne sommes pas seuls. »

Michèle Lalonde

L'Élysée, 3 septembre, 17 h 55

Quand je vais sortir courir tout à l'heure il faudra pas que j'oublie mes lunettes de soleil parce qu'hier j'étais aveuglé par ce putain de soleil je me demande quel soutien-gorge va porter Carla ce soir j'espère qu'elle sera pas trop fatiguée c'est vrai que moi aussi j'ai tout un horaire je commence à avoir faim il faudrait que je me grouille un peu je ne veux pas mettre ces chaussettes-là elles me font suer des pieds et elles me piquent je veux pas avoir l'air d'un guignol quand même pour un président de la République je crois que je vais rencontrer le petit con des îles Maldives aujourd'hui il va encore falloir que je fasse mon sourire avec un discours sentimental des poignées de main des cocktails des photos et heureuse-

* Cégep Gameau

ment je crois que cet imbécile n'est pas trop grand tout ça tout ce cirque médiatique alors que je voudrais la plus simple des choses du monde je voudrais partir en week-end surprise à Séville avec Carla mais je suis pas un homme simple ces petits plaisirs sont un peu bas pour moi malheureusement je peux pas toujours me permettre ça parce que j'ai mieux à faire oui beaucoup mieux c'est sûr que mes fonctions m'obligent à aller bouffer au Fouquet's de temps en temps mais je suis un homme simple avec mes petits défauts comme tout le monde mais je prends sur moi mes emmerdes et je place la République avant tout et en fait c'est ce qui fait moS'il elle savaitn charme oui ça fait viril un président qui prend des décisions graves je crois que c'est pour ça que Carla m'aime

— *Hé, tu m'entends Gilbert ? Donne-moi mon café !*

Ce petit con de Gilbert il écoute jamais ce que je dis il fait toujours à sa tête putain elle est où la télécommande bon ça va mais j'ai pas trop envie de me bouger maintenant je pourrais pas de temps en temps faire comme les foutus assistés sociaux qui dorment toute la journée mais non parce que moi je suis un homme fiable un homme de convictions et je me bats pour la France la France c'est pas n'importe quoi qu'est-ce qui se passe encore avec ce putain d'idiot pouah le café est glacé allons bon il va m'en donner un autre quand même le président de la République ne peut pas boire ça quand même ce serait aberrant bon alors qu'est-ce qu'il veut ah non j'avais oublié cette putain de décision j'avais oublié ces merdeux de Roms qui me pourrissent la vie le weekend non mais oh moi aussi j'ai droit à un peu de repos j'avais déjà les Maldives cet aprèm alors il ne faut pas trop pousser

— *Bon, Gilbert, ramène-toi ici ! Qu'est-ce qui arrive aux foutus Roms ?*

C'est obligé je peux pas m'en sauver ce soir il faut que je m'y colle mais bon quand même j'ai de la chance oui oui oui et tout à l'heure je vois Carla courage mon vieux il faut se lever ah ce que ce café peut être mauvais ouach infect je sais pas ce qu'ils mettent dedans je vais aller voir le gars qui fait les discours il va me dire quoi dire et quoi pas dire mais j'ai confiance je sais que j'ai l'opinion médiatique de mon côté de toute façon qui peut s'inquiéter pour des pouilleux comme ça pour des lâches pour des voleurs puants non vraiment ça va être vite fini et à 19 heures je passe sous la douche et tadam propre comme un sou neuf et parfumé montre Rolex vêtements chics souliers vernis je suis frais et dispo pour Carla

— *Gilbert, ça va, j'ai mon discours ! Appelle ma voiture !*

Alors ça c'est la meilleure mon foutu discours est plus long que je pensais merde il faut que j'aie fini pour mon rendez-vous parce que quand même le président il a droit à un peu d'amour comme tout le monde et oui après tout je suis un homme ordinaire qui fait de grandes choses mais alors ce putain de chauffeur il faudrait qu'il mette la gomme quand même c'est pas n'importe qui dans sa voiture je sais pas s'il se rend compte que c'est le président de la République française alors les excès de vitesse hein c'est pas pour moi j'imagine la scène si les flics nous arrêtaient en voyant ma tête ils auraient tellement honte ils s'excuseraient pendant dix minutes et moi je dirais c'est bon c'est pardonné allez filez je vais être en retard ce serait vraiment trop marrant bon enfin pas trop tôt on est déjà à France 24 super finissons-en le plus vite possible au revoir chauffeur ouh ce que le vent peut être frisquet ah merci au moins ici il y a des gens sensés qui me tiennent la porte bon le studio est là oui bonjour mademoiselle l'animatrice dis donc si je n'avais pas rendez-vous avec Carla ok ok maquillage coiffure on est en ondes dans dix minutes

Aéroport Charles-de-Gaulle, 3 septembre, 19h

Nous patientons dans une salle d'attente de l'aéroport, en zone internationale, entre deux pays que nous indisposons. Autour de moi, mes compagnons de voyage sont assis paisiblement sur des chaises inconfortables, alors qu'ils se retiennent tous de mettre le feu, de hurler jusqu'à ce que leurs voix ne s'éteignent, de sauter à la gorge des agents de sécurité.

Mais avec nous il y a nos enfants, alors nous nous maîtrisons.

Mes compagnons de caravane sont prêts à reprendre la route, à tout recommencer une nouvelle fois. Mon meilleur ami est en face de moi, il se tient la tête entre les mains et il pleure. Je vois les petites perles d'eau rouler doucement sur ses tempes, sur ses joues, sur son cou. J'aurais envie de tous les prendre dans mes bras, de les rassurer en les étouffant un peu contre ma poitrine, comme faisaient nos mamans quand nous étions petits. J'aurais envie de faire une action extraordinaire qui nous sortirait de là. Mais je ne peux pas. Quelque chose me retient et je me rends compte que je suis moi aussi en train de pleurer.

Dans la grisaille de cette prison administrative, il n'y a qu'une petite télévision pour nous distraire de notre angoisse. Le poste vissé au plafond paraît aussi minuscule que l'homme qu'il montre. Il est tout en beauté *notre* président qui raconte notre déportation devant une foule propre et calme de pseudo-humanistes. L'abomination de cette émission nous glace le sang ; les invités essayant de s'y donner bonne conscience nous font baisser la tête ; leurs blagues sont indécentes, leurs sourires sont intolérables. Et nous continuons à attendre, avec cette mise à mort de notre groupe sur l'écran, devant nos yeux. Mais nous ne pouvons rien dire, nous ne pouvons rien tenter, parce qu'il y a nos enfants.

Toutes les heures environ, les agents nous font nous lever. Ils nous donnent à remplir des dizaines de documents administratifs qui tourbillonnent dans mon regard, mêlés aux néons aveuglants qui nous éclairent. Et que pouvons-nous faire, pendant ces jours de détention ? Cela fait soixante-douze heures que nous attendons notre exil. Alors à voix basse, nous chantonnons pour nous donner espoir, nous chantons pour ne pas mourir, nous fumons des cigarettes imaginaires sans pouvoir sortir.

Nous n'avons aucune patrie, mais il faut bien que nous vivions quelque part.

Et pendant toutes ces longues minutes qui ne veulent pas passer, *notre* président est encore sur le plateau de France 24, à afficher sa gueule de superstar de la politique. Et finalement nous avons droit à au moins un minuscule bonbon : le président a quitté l'écran, c'est une émission sur les kangourous qui l'a remplacé.

France 24, 3 septembre, 19 h 15

Bon pas trop tôt je peux enfin sortir de ce putain de plateau de merde ça a duré plus longtemps que prévu bon Dieu il est 19h15 vite vite dans la douche allez merde les gars il faut qu'on trouve la sortie de cet immeuble enfin voilà la porte heureusement que je suis là ah il y a des gros nuages j'espère qu'il va pas pleuvoir mais mais putain c'est qui tous ces gens non non ça peut pas être ça est-ce qu'ils vont me foutre la paix est-ce qu'ils vont me laisser vivre mon weekend en paix ah bordel je vais louper mon rendez-vous si ça continue encore des manifestations et quoi encore aïe hé casse-toi pauvre con franchement je me demande si on voit ça souvent des présidents de la République brutalisés comme ça le gars il m'a carrément donné un coup de poing heureusement que je suis athlétique

et que j'ai de bons réflexes mais oui c'est pour ça que Carla m'aime oh ça suffit tu vas te tenir tranquille un peu j'en ai rien à foutre de toi sale pouilleux et rien à foutre de tout votre boucan de vos pancartes de vos sit-in de vos boycotts de vos révolutions j'ai des choses à faire moi je le droit de circuler sans être constamment emmerdé alors c'est simple comme bonjour je donne un simple coup de fil à la police et dans cinq petites minutes ils sont là ils vous arrêtent ils vous foutent dans le panier à salade si vous refusez de collaborer et puis c'est fini voilà il ne reste plus qu'à attendre ah et puis merde encore cette même photo non mais vous avez pas envie de changer de disque un peu toujours cette petite fille aux allumettes avec son gros chien à côté d'elle non mais ça va vous la connaissez au moins vous connaissez un seul de ces Roms au moins non

Garges-lès-Gonesse, 3 septembre, 14 h

Je m'appelle Jana. Je suis debout dans la rue avec ma famille. Je tiens mon chien Ulysse par la peau du cou. Dans notre dos, il y a nos caravanes. Moi j'ai peur. La poussière se soulève et les messieurs avec les grosses bottes avancent de plus en plus vite vers nous. Je me réfugie dans les jupes de Maman. Le tissu rouge est doux, je m'enroule dans sa chaleur. Ma maman me prend dans ses bras même si je suis lourde. Les messieurs se rapprochent. Mes amis commencent à crier. Maman me dit qu'il n'y a rien à faire, qu'il faut se calmer. Je crois que je n'ai jamais eu aussi peur de toute ma vie. Un des hommes prend Mamie par le bras et la jette par terre. Je crie de toutes mes forces pour la délivrer, mais ça ne marche pas. Mamie a le visage écrasé contre le sol et son coude saigne. Les messieurs respirent fort et ils nous crient après. Ils arrachent le panier de fruits des mains de ma maman et lancent les pastèques par terre. Ça fait plein de jus rouge dans le sable. Après les

messieurs essaient de m'arracher de Maman, mais je crie tellement fort qu'ils me laissent avec elle. Finalement on entre tous dans un grand camion blanc, même Mamie qui a mal au bras et même Ulysse que je tiens encore par le cou. Je sais pas lire, mais je sais que sur le grand camion blanc il y a des écritures rouges avec une tour Eiffel. À l'intérieur c'est tout noir, parce qu'il n'y a pas de fenêtres. Tout le monde a peur et les cris me cassent les oreilles. Je sens que le camion est en train de démarrer. Des gens ont dit qu'ils allaient nous emmener à l'aéroport pour nous faire prendre l'avion. Je demande à Maman pourquoi on va prendre l'avion et où on va aller. Elle a ses yeux tout tristes et elle tremble. Elle me fait des bisous et me dit qu'elle ne sait pas ce qu'on va faire.

Garges-lès-Gonesse, 3 septembre, 14 h 22

Hé ! Tu te mérites un bon coup de klaxon, connard ! Bon Dieu, mais ça va pas la tête ! Les flics ils ont perdu la boule ! Tu as failli bousiller mon camion, pauvre demeuré. Ah, ça, les flics, ils sont bons pour distribuer les contraventions, pour lancer à tout le monde des amendes longues comme ça, pour un oui ou pour un non. Par contre, quand c'est leur tour de faire une connerie au volant, personne va les arrêter. C'est *eux* la police de Paris ! Ah bon Dieu, ce que j'ai eu peur. Un peu plus et ma cargaison de légumes finissait en purée. Un peu plus et je ne revoyais pas Germaine ce soir. La pauvre chérie, je l'imagine, elle, toute seule à table avec ses haricots et son escalope... Ah ! Germaine, ma petite bonne femme ! Bon mais quand même, je suis passé à deux doigts d'être écrasé comme une crêpe. Ces foutus flics, je me demande bien où ils pouvaient aller. Ils étaient pressés en tout cas. Et c'est pas tout. Il faut que je livre mes pastèques moi. Ceux du camp devaient venir me donner un coup de main aujourd'hui, mais évidemment, je ne peux pas

compter sur eux. Ils ne sont pas là, ils doivent encore dormir ou faire la fête.

Avant toute chose, je vais quand même me permettre une petite pause café. Ça va me calmer un peu après ce que la police de Paris m'a fait vivre. Stop le camion : tout le monde descend. Je vais aller au tabac, de l'autre côté de la rue.

— *Bonjour monsieur ! Café et journal s'il vous plaît.*

Ah bon Dieu, l'OM a encore battu le PSG ! Cinq à un ?! Mais il va falloir qu'ils se bougent un peu ceux-là ! Ils nous font vraiment honte ! Qu'est-ce que je vais faire quand je vais aller rendre visite à Janine et Toto en Provence ? Je vais quand même pas me promener avec un sac sur la tête.

Ah, il s'est finalement décidé le Sarko ! En tout cas, au journal ils ont pas fait les choses à moitié : ils lui ont vraiment réservé toute la page couverture !

Voiture présidentielle, 3 septembre, 19 h 45

Bon alors ça y est les flics m'ont sorti de là pas trop tôt hé quand même c'est pour le président de la République ils auraient pu se bouger un peu bon peu importe il faut que je me change les idées oui il faut que je sois beau souriant et attrayant l'heure de mon rendez-vous est enfin arrivée alors vite à la douche et hop bonjour Séville

Embarquement du jet présidentiel à l'aéroport Charles-de-Gaulle, 3 septembre, 20 h 30

Qu'elle est belle aujourd'hui c'est vraiment une petite femme de rêve ah oui mais moi aussi je suis j'espère qu'elle aura pensé à mettre son bikini rose dans ses bagages et puis si elle savait tout ce que j'ai fait pour être à l'heure à ce rendez-vous putain ces journalistes pas commodes quand même bon il va décoller cet avion putain j'ai quand même pas envie que Carla voie les Roms comme ça je suis certain que ça lui ferait de la peine je la connais elle a le cœur sensible et je ne voudrais pas que tout ça finisse en mélodrame mais qu'est-ce qu'elle est jolie quand même et dire qu'elle est amoureuse du président de la République c'est incroyable quand même j'ai des projets pour elle et moi je veux pas que des merdeux fassent tout foirer

alentours de Séville, 4 septembre, 2 h

Ça y est nous atterrissons, nous entrons dans un autre pays hostile comme le dos d'un hérisson. Par le hublot se profile un paysage plat de terre rouge. Qu'est-ce que nous allons bien pouvoir faire ici ? Comment allons-nous retrouver des caravanes, du matériel, des petits emplois ?

J'observe les voyageurs ensommeillés qui m'entourent. L'espace d'un instant, je voudrais être à leur place. J'aimerais moi aussi être un petit touriste occidental qui va découvrir les charmes de Séville. Je voudrais moi aussi jouer au bohémien et rentrer chez ma mère quand la faim me creuse trop les flancs ou quand les vers me dévorent le ventre. Mais je ne peux pas. Je suis bloqué entre deux mondes, je n'ai qu'un passeport pour le vide.

Et soudain, c'est la terre. Le choc est brutal et me fait rebondir de quelques centimètres sur mon siège.

Comme tous les autres, je ne suis pas dupe, le soleil de l'Espagne ne nous changera pas les idées. Nous commençons une nouvelle route qui sera comme toutes les autres : un chemin miné.

Nous nous sommes posés dans l'insécurité, portés par un ciel de feu.

Et lorsque nous serons entre nous, entre personnes de confiance, nous ouvrirons nos valises contenant des souvenirs et des histoires millénaires. Car nous goûtons le bleu du ciel sur nos peaux hâlées et usées par des siècles de fuite.

Les raisins éclateront en ce début de septembre et le vin coulera à flots.

Le sang des vignes jaillira dans notre imaginaire, et nous en viendrons à voler un œuf. La justice soutiendra que nous avons volé un bœuf.

Nous nous gargariserons de cette ivresse.

Le goût de l'eau

Cassandre Henry*

Tout à l'heure je me suis promenée sur le grand terrain près de chez nous et j'ai monté pour la infinitième fois la grosse côte de mes petites mains charnues. C'était très pénible parce qu'il y avait un gros soleil brillant comme dans *L'étranger* de Camus ; la seule différence c'est qu'il n'y avait pas de risque que j'abatte un Arabe cette journée-là.

Je grimpais, je soufflais, je savais bien au fond de moi que la mousse du lichen était fraîche et que j'aurais bien pu prendre une pause, mais j'avais bien trop hâte d'arriver... et je ne pouvais pas partir longtemps non plus ! Des avertissements de mes parents, j'en ai plein ces temps-ci. De l'autre côté de la côte, il y a un dépôt qui s'est installé à la va-comme-je-t'improvise. J'évite toujours de passer par le petit chemin de gravier qui y mène parce que tout le monde me demande toujours ce que je vais foutre là-bas. À mon avis, c'est eux qui y foutent n'importe quoi, mais bon, qu'est-ce que tu veux que je te dise, je ne sais jamais quoi répondre. Je voulais quand même m'y rendre chaque dimanche parce que pendant la semaine les camions y abandonnent leurs surplus. Cette semaine, il y a même une nouvelle compagnie qui s'est rajoutée. Les employés ont jeté du vieux bois et beaucoup, beaucoup de pancartes, et l'espace occupé par la compagnie est identifié par un panneau : *Idéal Totalitaire Inc.* Je n'ai jamais vu son nom nulle part en ville, mais je me doute que la compagnie doit être bien populaire et qu'elle doit utiliser beaucoup de « sous-traitants » un peu partout. Quand j'ai retourné une des pancartes, ça disait :

* Collège André-Grasset

LA CULTURE C'EST SOCIALISTE
 SUÇONS LE CASH DES RICHES
 ET CREVONS LES ABCÈS SOCIAUX
 QUI GANGRÈNENT NOS IDÉAUX

Je les avais déjà vues ces pancartes, mais je ne comprenais toujours pas ce qu'elles faisaient là. L'endroit était aussi rempli de vieux téléviseurs, avec des antennes de lapin qui pointaient le ciel, ce qui était assez pathétique.

J'étais assez embêtée parce que je ne me souvenais plus où j'avais caché mon séchoir. En plus, ça fait quelques semaines que je le bricole... C'était embêtant parce qu'en plus il fallait que je me dépêche parce que Maman sait que je viens par ici depuis ma coupure.

Je ne t'ai pas raconté ça ?

Pour mon premier modèle de séchoir, je n'avais trouvé que l'hélice d'un broyeur. Ah, ne fais pas cette face-là ! Je n'avais rien trouvé d'autre et je voulais le faire bouger. Je ne pensais pas que j'allais pouvoir l'allumer simplement en mettant des fils bout à bout. Faut dire que je ne savais pas trop ce que je faisais non plus et du coup j'ai eu très très mal et j'ai dû rentrer à la maison en pleurant et en serrant très fort mon doigt tout rouge.

Bon ! Le voilà, je l'ai retrouvé. Il est encore loin d'être au point, mais dès qu'il le sera, je vais pouvoir aller me baigner et enlever rapidement l'eau de mes cheveux pour ne pas éveiller la suspicion de Maman. J'ai sorti la pince de mon sac à dos où j'avais mis le strict nécessaire, comme dans les films : mon maillot de bain deux pièces, deux saucissons au pepperoni parce que miam, ma serviette de plage (ou de bord de dépotoir) et *L'étranger* pour m'occuper le temps que sèchent mes cheveux.

Hum... Faut dire que ça ne marchait plus fort fort mon affaire. La pince que j'avais amenée était trop grosse, alors je me suis dit que ça pouvait bien attendre et j'ai commencé à descendre. Évidemment l'eau n'est pas au niveau du dépotoir, il faut que je descende la petite pente, mais je suis habituée et il y a un tuyau trompe d'éléphant où je peux m'agripper. Je me suis glissée tout en douceur dans l'eau. Pas question de sauter bruyamment comme les débiles de la piscine !

L'eau est bleu crème avec des reflets d'or. L'eau n'est pas transparente, je le sais, moi. Papa a l'habitude d'être exaspéré, mais il n'est jamais aussi agacé que lorsque je lui fais remarquer la couleur du jour de l'eau. Il a beau vouloir me démontrer de trois mille et une façons qu'elle est toujours transparente, je me bats contre ça. Une fois même il m'a jeté un verre d'eau à la figure et a pointé le grand miroir de la salle à dîner en me disant de me regarder le visage dans le miroir et de lui dire la couleur de l'eau. Je lui ai répondu qu'elle était noire.

Patauger, comme ça, tranquille, ça me faisait un bien infini, mais il fallait que je rentre à la maison. Remonter c'était assez pénible... Dommage qu'il n'y ait pas de marées dans le lac, parce que je n'aurais qu'à attendre que la lune entraîne l'eau vers le haut et alors elle pourrait me déposer sur la rive.

J'ai imaginé que ça se passait comme ça et l'eau a monté et m'a tassée de l'autre côté de la côte sur un lit d'écume jusque devant la porte d'entrée.

Non, sans blague, j'ai fait le trajet à pied, qu'est-ce que tu penses.

À peine arrivée à la maison, j'entendais déjà Maman qui se lamentait auprès de Papa. Ses envies de rénover la maison de tout bord

tout côté, ça commençait à m'ennuyer autant que lui je crois, mais bon, j'imagine que ça l'aide à se calmer un peu.

— Tu ne penses pas que l'inclinaison du robinet est trop prononcée ? C'est pointu, on dirait que ça sort trop de l'évier... Ça m'agresse. Qu'est-ce que t'en penses ?

— Hum.

— Faudrait magasiner d'autres modèles.

Je n'avais pas vraiment envie qu'elle me demande mon avis sur la chose, alors j'ai monté l'escalier en style catimini. De toute façon je devais sécher et cacher mon maillot dans ma chambre. La dernière fois, je me suis fait trahir par du sable qui s'est décollé de mon dos et par un petit morceau d'algue brodé à ma cheville, alors je faisais tout mon possible pour faire l'inverse d'Hansel et Gretel et je ramassais les grains de sable et les algues à mesure qu'ils tombaient, mais c'était pas trop pratique parce que rendue en haut des escaliers j'avais les mains pleines.

Vite, jeter les évidences par la fenêtre de ma chambre, vite, remettre des vêtements secs, vite, prendre un livre et m'asseoir au bureau.

Maintenant que c'est fait, je ne fais que te parler, parce que je vois déjà le jour qui me pointe lâchement et qui va bientôt me laisser tomber pour se transformer en lundi. La charge s'appuie déjà sur moi : je me sens agitée et ça m'enlève toute énergie. J'essaie de lire, mais mes yeux ne sautent jamais sur la bonne ligne et je finis par regarder par la fenêtre où je vois le soleil qui s'en va, mètre par centimètre. J'aime bien lire, mais ça ne me divertit pas autant que l'eau.

J'essaie de ne pas trop penser à demain, parce que dès que je me rappelle l'école, tout l'intérieur de mon corps se rapetisse et mes organes à l'intérieur se recouvrent de chair de poule. Mes poumons venaient de se rétrécir et de se bosseler lorsque Maman est montée à l'étage et a entrouvert la porte.

— Viens manger, ma cocotte. C'était bien chez Léa ?

— Oui, oui, on s'est beaucoup amusées.

Je suis une bonne menteuse.

— Bon, tant mieux !

J'ai redescendu les escaliers et je me suis traînée jusqu'à la table. Au secours, du poulet dans mon assiette ! Apparemment ce n'est pas déjà assez que je sente la chair de poule sur mes organes : il faut que j'en mange aussi. J'avale tant bien que mal, surtout mal. Maman essaie de me faire parler, mais je ne veux pas lui répondre. Faut dire qu'à cause de la charge, mes poumons sont si écrasés que je n'ai pas assez d'air pour parler. Papa ne dit rien, mais je crois qu'il s'ennuie, c'est tout.

Elle me parle du chemin que l'on va emprunter demain. Pas le chemin de gravier dont je te parlais tout à l'heure, non, celui-là au moins il m'emmène vers un endroit bien. Maman parle du chemin horrible, celui où d'autres petites personnes comme moi marchent lentement en ligne dans la même direction, vers le même mauvais rêve, le même cauchemar, le même enfer, je me répète un peu, mais c'est pour te dire à quel point je suis toute petite en y pensant.

Elle s'obstinait à penser à demain lorsque finalement les quêteux sont venus me sauver en la distrayant. En fait, Maman les appelle les quêteux parce qu'ils demandent toujours quelque chose et qu'ils

se promènent lentement dans la rue. C'est quand même rare de les voir passer à cette heure-là alors je les ai regardés passer. Ils souriaient, ils chantaient. J'ai même reconnu la pancarte de tout à l'heure ! Un grand garçon la brandissait très haut, au bout de ses doigts on aurait dit, comme pour allonger son bras vers le ciel.

— Même leurs écriteaux sont vides de sens !

C'est Papa qui a dit ça. Moi ça m'a fait bien plaisir que les quêteux passent parce que pendant que Papa et Maman les observaient j'ai pu aller dans la cuisine pour jeter mon assiette dans la poubelle, sauf que j'ai pas fait attention et j'ai jeté l'assiette aussi en fin de compte et j'ai dû aller la chercher avec mes mains et Maman s'en est aperçue et elle était très fâchée. Finalement elle s'est calmée et je les ai embrassés puis j'ai remonté les escaliers, en style habituel cette fois-ci.

En reprenant mon livre je me suis dit que j'aimerais bien être comme Meursault. Il n'a pas d'émotions et sa vie a l'air vraiment moins compliquée quand même. Sauf que je n'arrive toujours pas à calmer mes yeux alors j'ai dû m'en tenir à ça pour ce soir.

Il fait sombre. Dans ma tête ça ne veut pas s'arrêter. Il fait sombre. Dans ma tête ça ne s'arrête jamais. C'est mieux quand je m'endors rapidement les jours de semaine parce que comme ça, en passant plus de temps à dormir, la charge a moins de temps pour s'appuyer sur moi. Elle me laisse tranquille lorsque je dors, c'est la seule règle qu'elle suit. Endors-toi, endors-toi, endors-toi, s'il te plaît.

...

C'est tout ?

Ça a bien l'air. J'entends déjà Maman qui se réveille et qui viendra me rappeler qu'on est lundi matin. Mes organes sont encore petits et couverts de chair de poule et ils se mettent à tourner maintenant. J'ai mal au ventre. La nuit a été trop courte.

Tu te demandes pourquoi je ne me lève pas ? C'est évident ! Si je me lève, ça veut dire que j'abandonne, que j'accepte que je doive y aller. Alors j'attends. Maman déteste ça, mais elle vient tout de même me porter mes vêtements et elle m'apporte mon déjeuner. Je ne touche à rien. Je ne touche à rien jusqu'à tant qu'elle se fâche, ce qui se passe environ vingt minutes avant la cloche de l'école.

Tout se passe très rapidement ensuite parce que je n'aime pas la voir se fâcher. En plus, arriver en retard à l'école, c'est voir tous les autres regards se poser sur moi, ce qui provoque à peu près la même douleur que se couper avec l'hélice d'un broyeur, mais dans la tête. Alors je me mets en chemin avec Maman.

Je ne vois plus rien. Je sens que Maman tient mes doigts entre les siens. Je n'arrête pas de regarder le sol sauf lorsque l'on arrive à l'endroit où j'essaie de m'enfuir une journée sur quatre, vers le dépotoir où je fais ce que je veux, ce qui me plaît, car il est bien à moi ce temps-là. Il y avait même un phénomène qui nous attendait quand on y est arrivées. À la croisée du chemin de gravier qui mène au dépotoir, il y avait une courte chandelle blanche posée sur le gazon. Même qu'elle était allumée et que la chaleur avait attiré un pissenlit juste à côté. Le pissenlit avait explosé de l'intérieur récemment, ses petites plumes blanches avaient remplacé le jaune d'avant. La tige était courbée et tout le globe de plumes blanches se rapprochait de la flamme, ce qui m'a inquiétée parce que j'ai imaginé qu'ensuite les petites plumes allaient partir au vent et semer leurs flammes un peu partout près de chez nous, et même dans le dépotoir, et là qu'est-ce qui serait resté alors, je te le demande. J'ai voulu empêcher ça alors je me suis approchée en lâchant Maman,

mais du coup j'ai créé un courant d'air, et toutes les petites plumes se sont mises à scintiller de feu et à noircir. Elles ne se sont pas envolées, elles se sont émiettées, ce qui m'a rassurée. Maman m'a rappelée à l'ordre, j'ai éteint la chandelle et en lui reprenant la main je suis redevenue aveugle.

On est arrivées à l'école. Maman me poussait légèrement pour m'inviter à y aller. Je l'aime bien, Maman, mais pour ça, elle ne comprend rien à rien. Elle me disait qu'elle allait venir me chercher tout de suite après l'école et que si ça s'était encore mal passé, on irait voir quelqu'un qui pourrait m'aider. Je l'écoutais à moitié.

J'ai pris mon courage dans mes mains et j'y suis allée. Une chance que j'ai un secret pour passer à travers la journée... Je vais te dire ce que je fais au cas où ça te serait utile un jour. Je me dresse un bouclier d'eau, c'est aussi simple que ça. Bon, d'accord, ce n'est pas vraiment ce qui se passe, mais dans ma tête j'y crois assez fort et tout devient alors un peu plus calme. Je n'entends plus très bien les professeurs, mais je sais qu'ils essaient toujours de crever mon bouclier. D'ailleurs, ils ont réussi plusieurs fois parce que ma technique a encore plein de défauts. À chaque fois j'ai envie que l'eau en se relâchant les emporte tous pour qu'ils me laissent tranquille.

Je sais que ça provient de ma tête tout ça, je veux dire toute la peur que je garde en moi. Il faut que je la « désamorçe », c'est le mot qu'a utilisé Maman, mais c'est vraiment difficile et je me demande si un jour je vais pouvoir m'en débarrasser pour de bon, jeter la charge loin de moi pour qu'elle puisse aller ennuyer quelqu'un d'autre ou aller pourrir dans un coin.

Je n'ai pas dit un seul mot encore. Mes amis ont l'air de comprendre et ça me rassure un peu. Je donnerais n'importe quoi pour aller nager encore, je pense que c'est un effet secondaire de la carapace d'eau. Même que si les quêteux passent, je vais courir les rejoindre

parce que je suis prête à faire n'importe quoi qui me permettrait de sortir d'ici. J'aimerais qu'aujourd'hui soit encore hier parce qu'au moins, au dépotoir, je peux décider de tout.

Je suis difficile à arrêter quand j'ai une idée dans la tête et là il fallait que je m'en aille parce que j'ai toujours pensé que si les chiens chiaient des haches, ils se fendraient le cul, alors ils ne le font pas et ça les sauve. Suivant cette philosophie je me suis levée et j'ai marché rapidement pour sortir de là. J'ai bien senti que ça s'agitait au-dehors de mon bouclier, mais je te l'ai dit, je suis difficile à arrêter. Je marchais du plus vite que je pouvais, et c'est alors que j'ai vu une main saisir mon bras et je me suis sentie toute lourde, comme si la charge avait trouvé plus de force dans cette main-là qui me tenait le poignet et qui m'obligeait à me rasseoir. Je me suis laissée tomber sur une chaise et l'eau s'est relâchée autour de moi, s'écoulant lentement de la chaise. Mon bouclier était tombé.

C'est difficile de passer du calme à la lumière et aux sons et aux questions, ça me donnait un mal de tête de fou et en plus, avec la charge qui continuait de s'appuyer sur moi, je n'en voyais pas la fin. J'ai fait de mon mieux pour ignorer tout ça, mais ça commençait à devenir de plus en plus difficile. Maman est arrivée à ce moment-là. J'ai vu tout de suite qu'elle était déçue et c'est venu me jouer en dedans. Tu sais, je ne comprends pas pourquoi elle me lance des regards comme ça alors que je me bats de toutes mes forces. C'est pas très drôle tout ça, je le sais, mais merci de m'écouter.

Enfin, au moins, je savais qu'à partir de là Maman venait me chercher pour qu'on rentre à la maison et c'était au moins ça de gagné.

Je me suis assise du côté passager et j'ai commencé à donner des petits coups de pied dans le coffre à gants pour faire avancer la voiture. Maman me laissait faire au début. Apparemment on n'allait pas à la maison tout de suite, mais d'abord chez quelqu'un

qui pourrait m'aider. Je la sentais nerveuse et ça me rappelait que la charge était toujours là. D'habitude elle me laisse tranquille lorsque l'école est terminée, mais à ce moment elle était tout aussi lourde et je trouvais ça bizarre. Ce qui est compliqué c'est que j'ai l'impression de combattre le vide. Au moins si la charge était visible, qu'elle me ligotait, m'attachait ou me bandait les yeux, je pourrais montrer aux autres le problème, ils pourraient voir ce qui se passe. Mais non. Maman fixait la route. Je cognais.

Elle conduit toujours assez vite, mais là, elle y allait pas mal fort. Dans les courbes, je sentais mon cerveau se promener dans l'eau de mon crâne. J'aime bien me baigner, mais sentir mon cerveau qui ballotte, c'est pas ce que je préfère.

Je voulais rentrer à la maison, je n'avais pas envie d'aller là-bas. J'ai frappé de plus en plus fort sur le coffre à gants pour l'exprimer. Maman tentait de m'arrêter, mais je continuais. Alors elle s'est vraiment fâchée et elle a tenté d'attraper ma jambe. J'ai craché dans ma main parce que j'ai déjà entendu dire que ça porte chance.

Tout d'un coup, l'écume dans ma main s'est propagée à l'extérieur de la voiture. Il y a eu un bruit mou et j'ai arrêté de bouger. J'ai mis un peu de temps à comprendre que la voiture était sortie de la route et que nous avions glissé dans l'eau. Faut dire que Maman a très mal réagi parce qu'elle a commencé à frapper la portière pour l'ouvrir. De mon côté j'essayais de ne pas trop paniquer, mais l'eau n'entrait pas dans la voiture et ça c'était bizarre. Je voulais me débattre dans l'eau, la frapper pour remonter à la surface, mais elle s'obstinait à nous laisser coincées. Je me disais qu'il y avait assez de pression à l'intérieur de ma tête pour faire sauter le toit de la voiture, mais rien ne se passait. Nous avons attendu. C'était long.

Je savais que Maman se sentait aussi étouffée que moi à présent. Elle a pris ma main dans la sienne et elle m'a dit qu'elle allait me sortir de là. Je savais bien, au fond de moi, qu'elle avait raison et qu'on en viendrait à bout.

La route des éclairs

Audray Langevin *

*Ma vie est un long chemin sans fin
Et je ne sais pas très bien où j'm'en vais
Je cherche dans les faubourgs et les villes
C'est dans l'espoir d'accomplir mon destin*

Willie Lamothe

Mille 0

Je n'en peux plus.

Je suis fatiguée. Mes yeux n'en peuvent plus de regarder, mon cœur de battre, mes mains de trembler et mes jambes de marcher. Je suis anéantie, vidée.

J'aimerais juste retrouver la force de vivre. Avoir encore la force de me lever le matin pour manger mon toast ma toast au beurre d'arachide et boire mon grand verre de lait. Ce n'est pourtant pas une grande demande. La seule chose que je désirerais en ce moment, c'est de pouvoir savourer mon verre de lait comme avant. La seule chose que je voudrais, c'est boire mon lait de façon à me dessiner une belle moustache blanche. J'attendrais ensuite que tu aspirer le lait de ton bol de céréales *All Bran* en prenant soin d'imbiber ta moustache touffue dans ton lait plein de fibres. Puis, on se regarderait les yeux dans les yeux, moustache à moustache. Et on éclaterait de rire parce que c'est tout ce qu'il y aurait à faire.

* Cégep de Sainte-Foy

Parce qu'on se souviendrait encore comment faire. Parce que tu serais toujours là.

Je n'en veux plus.

J'ai du mal à respirer l'air que vous expirez. Je n'arrive plus à suivre la cadence, tout va trop vite. Tout le monde part trop facilement et ça me dégoute secrètement. Je n'arrive plus à fonctionner tellement ma tête me fait souffrir. J'ai la tête remplie de tout ce vide que tu as laissé derrière toi. Du vide comme il y en a partout autour de moi. Du noir, du gris, du blanc. Un néant massif qui me dévore les tripes toutes crues et qui ensuite me les fait vomir, seulement pour me montrer que c'est tout ce que je mérite. Et surtout que c'est tout ce que j'ai à offrir désormais : du vide. Et des tripes. Ou des tripes dans le vide.

J'ai bien tenté de combler ce vide gouffre qui m'envahissait. J'ai essayé de m'ouvrir les veines pour remplir cette inanité de tout ce sang qui ruisselait sur mon avant-bras. J'ai fait du mieux que je pouvais, je le jure. J'ai creusé si profond dans mon poignet en souhaitant que chaque goutte puisse pardonner une larme versée. Larme pour larme, goutte pour goutte. J'ai creusé, pioché et troué pour essayer de trouver un semblant de cœur dissimulé sous mes veines, mais il n'y avait rien. Il n'y avait que du sang qui circulait partout en moi et la mort qui s'accumulait partout autour de moi.

Pendant quelques instants, j'étais soulagée. Tu disparaissais de mes pensées le temps d'une coupure. Pendant quelques minutes je voyais ma souffrance suinter sur ma peau et je pouvais en rire aussi fort et aussi candidement que lorsqu'on avait six ans et qu'on voulait grandir trop vite. Et quand j'étais éreintée de chercher un cœur qui n'existait pas au milieu d'un corps qui n'était plus le mien, le vide refaisait surface. Tes cernes se redessinaient, tes blagues douteuses se faisaient entendre, tes cheveux grisonnaient avant leur

temps, tes déceptions se matérialisaient de nouveau, tes fleurs flétrissaient toujours sur le coin de ton lit. Ton absence ressurgissait et je me rappelais alors que les entailles sur mon poignet ne pourraient jamais effacer la réelle amertume installée dans les entrailles de ce corps gras et laid et petit et mince.

Ça ne va pas. De l'air. J'ai besoin d'air s'il vous plaît. De l'air des Rocheuses, de l'air en vaporisateur Air Wick, de l'air de l'enfance que j'ai passée à tes côtés, peu importe... Donnez-moi de l'air, quelqu'un. Gonflez-moi d'hélium comme si j'étais un ballon de fête multicolore. Comme si c'était mon anniversaire et qu'on avait le cœur à la fête. Comme si j'avais huit ans et que tu étais devant moi à m'offrir le traditionnel gâteau au chocolat McCain que tu avais « cuisiné » avec tout l'amour possible qu'il t'était possible de m'offrir. Oui... De l'amour tu m'en as donné à profusion. Tu m'as étouffée d'amour à s'en émerveiller, à s'en bidonner et à en pleurer.

Et maintenant tu es parti pour ton dernier voyage, le plus long et le plus important probablement. Tu m'as laissée avec tout cet amour à donner et ça me terrifie. Je ne sais quoi en faire. Je ne sais plus comment aimer. Je ne me rappelle pas. J'ai oublié. J'ai oublié comment c'était *avant*.

J'ai tout oublié sauf cette chanson que tu me fredonnais toujours avant de partir pour tes voyages dans ton camion adoré. Voilà. Tu es revenu, encore, toujours. Tu es toujours là. Pourquoi m'as-tu abandonnée si rapidement si c'est pour me hanter comme tu le fais ?

Je dois partir. Faire le vide de ce vide. M'éloigner le plus loin possible pour fuir mes ombres. Comme Peter Pan, les collants et les paillettes en moins. Comme une enfant qui ne veut pas vieillir. Surtout, qui ne veut pas mourir.

Je dois claquer cette porte par laquelle tu es sorti si souvent et par laquelle je t'ai vu rentrer si rarement. Une fois cette porte fermée, la route s'ouvrira à moi et peut-être que j'y trouverai mon destin.

Je veux partir pour ne plus jamais revenir. Découvrir la route comme tu le faisais. Je veux être toi, Papa : je veux me faire pousser une barbe et une moustache, parler avec une voix grave et chanter du Willie Lamothe avec un accent western.

*Mille après mille je suis triste...
Mille après mille je m'ennuie...
Jour après jour sur la route...
Tu n'peux pas savoir comme j'peux t'aimer*

Mille 5

Je suis partie, mais je ne sais où aller. J'ai emprunté ta vieille voiture, ta Ford Escort. J'espère que tu ne m'en veux pas trop, je sais que tu n'aimais pas savoir que je conduisais ta *junk mobile* dont l'état des freins faisait peur.

Je n'ai apporté que l'essentiel avec moi pour mon voyage. Ta plaque de mérite Day & Ross dont tu étais si fier et ton CD de Willie Lamothe. « Le meilleur ami qu'un camionneur puisse avoir ! », tu disais.

Je roule et je ne vais nulle part, mais je m'en fous. Les arbres qui bordent la route dansent au gré de la musique du vent. Je découvre la route que tu empruntais lorsque tu partais faire tes voyages, la 132.

118

Tu disais toujours que tu partais en voyage, jamais que tu partais travailler. Quand tu recevais un appel de Day & Ross, tu devenais euphorique. Pour toi, c'était une nouvelle aventure qui commençait. Et un nouveau chèque qui entrait pour nourrir ta famille.

Je crois que quelques gouttes commencent à tomber du ciel. Tu vois, même les nuages pleurent. Il vente dangereusement. J'ai toujours eu peur du vent, mais tu l'as toujours su. J'ai toujours eu peur de la mort, mais tu ne le sauras jamais.

Mille 24

À ton service funéraire, tout le monde était là. Il y avait des grands-oncles qui étaient descendus de Longueuil pour avoir bonne conscience et il y avait tes grands frères qui étaient debout à côté de moi pour faire bonne figure. Proche de ton urne, il y avait de gigantesques bouquets de fleurs et de beaux habits noirs qui avaient certainement dû coûter deux bras, six jambes, quelques yeux et surtout la peau des fesses. Mais quand la mort frappe à notre porte, on ne compte pas les cennes noires. On veut s'en débarrasser le plus vite possible pour qu'elle aille frapper chez le voisin. Alors on paie, on paie pour un traiteur servant des sandwiches pas de croûte et pour des prières pas d'hostie. Et tout cet argent, tout ce monde, ça puait l'hypocrisie. Ça sentait la pourriture. Ça empestait la mort partout où on mettait le nez.

Ce jour-là, j'ai serré la main à des dizaines de personnes... Des dizaines, tu te rends compte ? Des dizaines pour pleurer ta mort, mais pas un seul pour sourire à ta vie. Pas un qui t'aie visité à l'hôpital quand tu recevais tes traitements. Pas un qui soit venu te

119

parler à la maison quand tu étais encore en forme. Tu rentrais et sortais de l'hôpital si fréquemment que les gens ont dû croire qu'ils avaient encore le temps. Quand ils osaient te parler, ils te demandaient tous pour quand serait le prochain voyage sur la route et tu répondais « Aussitôt que l'bon Dieu me l'permet ! » Tu l'as répété si souvent... Tu as tellement espéré retourner dans ton camion pour voyager une dernière fois.

Jusqu'au jour où Dieu a décidé que tu étais trop faible pour sortir de l'hôpital. Jusqu'au jour où tu as commencé à halluciner. À me prendre pour ta mère. Tu me disais à quel point tu t'étais ennuyé de moi, à quel point j'étais belle. Tu me contais les grands voyages que tu avais accomplis sur la route. Tu me demandais si je te pardonnais d'avoir été un si mauvais fils. Et, bien sûr, je te pardonnais. Des fois, tu me prenais pour Maman et tu m'implorais de te pardonner. Et, bien sûr, je te pardonnais.

D'autres jours, tu allais mieux et tu me reconnaissais. Tu me demandais alors si je te pardonnais d'avoir été un si mauvais père. De m'avoir obligée si souvent à venir te chercher au motel avec maman parce que tu étais soul mort. Parce que le voyage que tu avais fait la semaine d'avant t'avait épuisé et que la seule façon de t'en sortir était de boire jusqu'à ce que tu dégueules ta honte dans une toilette souillée.

Tu arrivais en ville le vendredi soir, allais te louer une chambre et buvais jusqu'à en perdre la carte. Le dimanche après-midi, tu appelais Maman et l'implorais brusquement de venir te chercher. Elle criait « Prépare-toi Audray, on va chercher ton vieux père encore soûl comme un cochon. » Et elle ajoutait à chaque fois, comme si c'était possible de l'oublier, que c'était moi qui allais te ramener à la maison « parce que moi j'touche pas à ça un cochon qui ronfle dans sa marde. »

J'avais onze ans. Charles en avait trois et Xavier n'était probablement même pas encore dans vos pensées. On arrivait au motel, j'ouvrais la porte de la chambre et je te trainais jusqu'à la voiture. Tu t'aidais du mieux que tu pouvais, mais ton poids en entier reposait malgré tout sur mes épaules. Je finissais par te faire entrer à l'arrière de la Ford Escort, un peu de vomi sur le bord de la lèvre et un peu de whisky sur le collet de la chemise.

Sur le chemin du retour, Maman t'engueulait et toi tu t'endormais. C'était les balades en voiture de la famille Guay du dimanche après-midi. Une fois la petite famille arrivée à la maison, je te guidais jusqu'à ton lit, t'emmitouflais dans les couvertures et te donnais un bec sur le front en lavant ton visage vieilli par le temps et corrompu par l'alcool. Et lorsque je me levais pour quitter la pièce, tu chantais tant bien que mal, avec du remords plein la gorge et des larmes plein les yeux « Jour après jour sur la route... Tu n'peux pas savoir comme j'peux t'aimer... »

Et tu fermais les yeux. Et tu t'endormais. Tu t'enfuyais quelques heures dans tes rêves et tu espérais que le prochain voyage allait être meilleur.

Et tu te réveillais le lendemain à la première heure encore un peu ébranlé, mais jamais branlant, parce que tu avais ta fierté. Parce que tu devais partir sur la route pour aller faire ton voyage de la semaine. Et tu me faisais promettre d'être une bonne fille et de prendre soin de mon frère et de ma mère. Et tu partais sur la 132 en espérant secrètement à chaque fois que le voyage que tu entreprenais serait celui qui te permettrait de trouver ta route.

Et, bien sûr, je te pardonnais.

*Chaque mille que je parcours semble inutile
Je cherche toujours sans rien trouver
Je vois ton visage qui me hante
Je me demande pourquoi je t'ai quitté*

Mille 67

Les éclairs se pavanent et le tonnerre s'assure qu'on entende bien sa frustration. La route 132 est sinueuse, mais je me débrouille. Il y a toujours autant de montagnes qui m'entourent et de forêts qui grandissent.

Je roule et je réfléchis trop, comme d'habitude. Je me répète les mêmes discours que je me tiens depuis des mois. *La seule chose que tous les êtres humains ont en commun, c'est la mort. Tout le reste, toutes les routes empruntées ne sont que des choix. Alors, à quoi bon vivre si c'est pour inévitablement mourir ?* C'est un problème fondamental que j'ai avec la vie, un débat que je n'ai jamais pu conclure depuis ton départ.

Te rends-tu seulement compte de l'absurdité de la chose ? On est tous nés dans le seul but de mourir. Je ne m'en étais jamais réellement soucieuse jusqu'au jour où toi et Maman êtes arrivés à la maison la mine basse pour nous annoncer que tu étais malade... « Très malade », t'es-tu senti obligé de dire.

Depuis ce jour, la mort me hante. J'y pense à tout instant. Je n'ai d'autre choix que d'y penser puisqu'elle est omniprésente. Je sens qu'elle me suit, qu'elle m'observe, qu'elle me tend des pièges. Elle est si près de moi en ce moment que je peux sentir son souffle

122

chaud sur ma nuque glacée. La mort est partout et est tout. Sur la route, dans les arbres qui s'agitent, dans le tonnerre qui se déchaine et les éclairs qui empêchent le soleil de briller, ça ne peut être qu'elle.

J'en ai si peur et pourtant je ne peux pas la détester. Elle me met constamment au défi. Les cicatrices que j'arbore aux poignets témoignent de l'existence des trappes à ours qu'elle a camouflées sur ma route et que j'ai esquivées de justesse. Elle me contrôle et m'ensevelit de ce vide accaparant. Elle me rappelle sans cesse tes yeux aussi clairs que le plus turquoise des océans et ton regard aussi sombre que le plus profond des abîmes. La mort me rappelle sans cesse le combat que tu as perdu.

Mille 98

C'est toi Papa ?

Je viens de croiser un camion comme le tien sur la 132. Un immense camion orange de la compagnie Day & Ross. Je me rappelle du jour où tu as dû t'en départir. C'était quelques mois après l'annonce de ton cancer. Tu avais déjà dû arrêter de voyager, car tu étais devenu trop faible pour la route. Les factures s'accumulaient. Maman faisait des heures supplémentaires autant qu'elle le pouvait, mais femme de ménage n'a jamais été le métier le plus payant.

Vous aviez besoin d'argent rapidement. Un matin comme les autres, tu es venu t'asseoir à la table de la cuisine et tu as déposé avec hésitation les clés du camion. « Je crois que le camion a assez voyagé. Il est temps qu'il continue sa route sans moi. »

123

Nous savions tous ce que cela signifiait. Toi qui vends ton camion, ton bébé, celui avec qui tu avais parcouru tant de milles ces vingt dernières années, ça annonçait le début de la fin. Maman avait compris la gravité de ton geste et t'avait alors dit : « Vends pas ton camion, quand tu seras guéri, tu vas recommencer à partir sur les routes comme avant. Quand tu seras guéri, tout sera comme avant. » Tu as répondu que tes yeux avaient admiré suffisamment de paysages et que désormais tu voulais rester avec nous. « Jusqu'à la fin. »

Tu m'as regardée et tu as dit : « Audray, rappelle-toi que t'as ben beau voyager tant que tu veux. Partir sur toutes les routes que tu veux. La plus belle route que tu pourras jamais trouver dans le monde, c'est celle qui mène à la porte de ta maison. » Tu n'as jamais été un intellectuel habile avec les mots. Mais tout ce que tu disais faisait sens. Chaque mot venait du cœur et était choisi avec l'amour le plus fin.

Le camion a finalement trouvé preneur. On a donc nettoyé ton bébé ensemble une dernière fois. On frottait la terre accumulée sur tes roues en silence. J'avais de la difficulté à parler. J'avais peur de ne pas dire les bonnes choses. Et toi tu ne parlais pas non plus, parce que tu ne parlais jamais vraiment. Mais soudainement, tu t'es senti obligé de parler. Alors tu m'as raconté un de tes voyages, cette histoire que tu m'avais contée tant de fois et qui te faisait toujours autant rire aux éclats. Et toi tu riais encore comme si c'était d'hier. En nettoyant ton bébé, tu riais de plus en plus fort en espérant que j'esquisse un sourire. Tu riais de plus en plus fort. Et c'en était insupportable. Et j'ai explosé. « Comment tu peux rire comme si rien n'était ? Tu vas mourir ! Comment tu peux oser me rire en pleine face ? »

J'étais égoïstement furieuse. Alors je me suis mise à frapper ton camion avec mes jambes, avec mes mains et ma tête, et tout mon

corps, et tout mon cœur. Je me suis mise à frapper ce maudit camion qui t'avait éloigné de moi pendant des années en t'envoyant sur des routes toutes plus décevantes les unes que les autres. Je me suis mise à frapper ton alcoolisme, à frapper la vie, à frapper la mort, à frapper mes cicatrices, à me frapper, à te frapper. Parce que j'étais furieuse. Furieuse de savoir que tu allais m'abandonner et que tu continuais à rire alors que moi je n'avais plus cette force depuis déjà des mois. Que moi je me coupais pour oublier que tu allais partir. Que j'enfonçais un poignard dans mon propre corps dans l'espoir de retrouver un jour le courage de rire.

Tu ne savais pas quoi me répondre alors tu t'es approché pour me reconforter. Mais moi je t'ai repoussé. Ce n'est que plus tard que j'ai pris conscience que c'est moi qui t'avais quitté avant même que tu ne partes. C'est moi qui t'avais abandonné la première. En pleurant toutes les larmes de mon corps, je t'ai crié :

« T'as pas peur de mourir ? »

Tu m'as regardée droit dans les yeux. Tu as versé une larme. C'était la première fois que je te voyais pleurer de toute ma vie. La première fois en dix-huit ans que j'avais la surprise de voir qu'à toi aussi, ça t'arrivait de pleurer et d'être aussi faible que je l'étais.

En retournant au lavage de ton bébé, tu as chuchoté « Il y a une peur pire que celle de la mort... Avoir peur de vivre, ça c'est la pire des peurs qu'on peut ressentir. »

J'ai alors eu la certitude que tu comprenais tout. Tu étais moins dupe que je le croyais et quand je disais que les marques ensanglantées sur mon corps, c'était le chat ou une bagarre de filles ou une chute sur le trottoir, tu savais très bien que je te mentais. Tu savais à quel point j'avais peur de vivre et surtout à quel point j'avais peur d'aimer. À quel point je t'aimais et à quel point je te détestais plus

que tout pour m'avoir tant aimée. À quel point les routes que tu avais parcourues nous avaient éloignés sans pitié et rapprochés à la fois. J'ai compris que j'avais tant de vie en moi que j'en étais éfrayée au point de souhaiter la mort. Ce grand vide que je croyais ressentir en moi, c'était plutôt un trop-plein de tout qui s'écrivait un mot à la fois sur mes bras.

Tu continuais de laver ton camion. Les sentiments, ce n'était pas réellement ta force. En pointant mes bras, tu m'as demandé de te promettre de ne plus jamais me faire ça. « Je t'aime trop pour accepter le fait que tu te détestes au point de te faire du mal. »

Et j'ai hoché la tête. J'ai ramassé le seau que j'avais lancé par terre et je l'ai rempli d'eau fraîche et d'amour.

Mille 100

Je dois suivre les éclairs. La route est de plus en plus mauvaise, il pleut agressivement et je dois tendre le cou pour essayer d'y voir quelque chose. Je roule depuis je ne sais trop combien de temps. Le temps importe peu. La qualité de la route est secondaire. Je dois suivre les éclairs, point final. Peu importe l'orage qui se déchaîne, je dois continuer de suivre les éclairs sur la route. Elles me ramèneront à la maison, je le sens.

Mille 148

*Mille après mille je suis triste
Mille après mille je m'ennuie
Jour après jour sur la route
Tu n'peux pas savoir comme j'peux t'aimer*

La chanson de Willie Lamothe est toujours aussi bonne. Avec le tonnerre qui me crie après, elle semble plus sombre qu'à l'habitude. Ta plaque est installée confortablement sur le banc du passager.

DAY & ROSS EST FIER DE REMETTRE À NORMAND GUAY
CETTE PLAQUE DE MÉRITE POUR UN MILLION DE
MILLES PARCOURUS SANS ACCIDENT.

Ce n'était qu'une plaque en imitation de chêne. Pourtant, elle t'avait accompagné lors de tous tes voyages depuis que tu l'avais reçue. Tu la montrais à tous tes amis camionneurs. C'était ta fierté. Conduire sur les routes était la seule chose que tu savais faire. Tu n'étais jamais allé à l'école et tu disais toujours que le métier de camionneur était fait pour toi, parce qu'il te permettait d'emprunter des routes splendides et d'être payé en prime. Tu étais fier de dire que tu étais camionneur. Tu ressentais une satisfaction béate lorsque tu étais seul sur une route très tôt le matin et que tu apercevais au loin le lever du soleil. Tu avais l'impression de t'approprier le soleil parce que personne d'autre que toi ne pouvait le voir. C'était soudain ta route, tes arbres, ta pluie. C'était ton camion, ton bébé, ta fierté.

Un million de milles. C'était énorme. Tu te sentais comme un explorateur qui avait accompli son destin.

Les éclairs s'intensifient, mais je dois continuer. Je dois les suivre. Je dois venir à bout de la 132. Je dois aller te retrouver. Je dois me

retrouver. Je veux revenir en arrière. Revenir à l'époque où j'étais jeune et où je n'avais pas conscience de la mort. Quand rire était si facile. Je veux revenir dans le ventre de Maman, être un cocon qui flotte dans la chaleur de l'amour. Je veux revenir en toi, avec toi. Et la seule façon de le faire, c'est par la route. Aussi dangereuse soit-elle.

Mille 180

Je suis triste, je suis fatiguée. Je m'ennuie, j'ai peur.

Ce sont les mêmes sentiments qui m'habitaient cette nuit où tu es parti. Nous savions tous que ce serait la fin. Les médecins nous avaient prévenus. Tu étais si maigre. On aurait dit que la maladie t'avait défiguré. Tu dormais beaucoup, mais tu répétais que tu n'étais pas fatigué. Ça devait être les antidouleurs qu'ils t'injectaient.

Tu te réveillais parfois en sursaut seulement pour t'excuser de t'être endormi. Tu manquais d'air, comme moi. Tu cherchais ton air et on voyait que ça te faisait souffrir. Tes frères et sœurs étaient là. Il y avait moi, Maman, Charles et Xavier. Xavier était si jeune qu'il ne comprenait pas bien ce qui se passait. Il voulait toujours monter sur ton lit et s'asseoir sur tes genoux. On savait que ça te faisait souffrir le martyr, mais tu insistais pour dire que ça te faisait plaisir. Xavier gardait ta plaque de mérite dans ses bras et jouait au camion avec elle.

Il a fini par te demander : « Un million de milles, c'est gros comment Papa ? »

Maman a expliqué à Xavier qu'il ne fallait pas te poser trop de questions, parce que tu étais fatigué en raison de tous les voyages que tu avais faits sur la route. Mais tu voulais absolument lui répondre alors tu as inspiré difficilement et tu as essayé de parler, bien que formuler des phrases complètes t'épuisait.

Xavier, voyant que tu ne répondais pas, t'a demandé : « Est-ce que c'est comme quand tu dis que tu m'aimes un million de fois plus que ton gâteau au chocolat McCain ? » La pureté de cette question nous a tous frappés en plein cœur. Un grand coup de mort dans le ventre, une grande giflette de vie au visage. Et tu as répondu : « Xavier, selon toi, est-ce qu'un million de milles en camion, c'est beaucoup ? »

Xavier a hoché la tête.

Et tu as dit : « Dis-toi alors que le million de milles que j'ai passés sur la route ne valent absolument rien à côté des millions de minutes que j'ai passées avec toi, ton frère, ta sœur et ta mère. »

Et tu lui as fait un clin d'œil. Et Xavier a souri. Et j'ai pleuré.

Tu t'es endormi. Nous sommes restés très tard à l'hôpital, et Maman était fatiguée après la semaine mouvementée qu'elle venait de passer à cause de toi et de tes traitements. Elle a pris la main de Xavier et de Charles et a annoncé à tout le monde qu'on allait se coucher quelques heures à la maison pour revenir très tôt le matin.

Cinq minutes après notre arrivée, on a entendu une sonnerie. Maman a décroché le téléphone à une vitesse incroyable. Elle s'est mise à crier « Déjà ? Déjà ! Déjà ? » Elle a pris son manteau et nous a ordonné de monter dans la voiture. Elle a emprunté la route 132, celle que tu prenais toujours. Elle s'est dépêchée, elle a fait de son mieux. Vraiment, Papa, elle a fait le plus vite qu'elle a pu.

On est arrivés à ton étage. Voyant que tout le monde était déjà en dehors de ta chambre, assis dans le couloir, le visage entre les mains, Maman s'est mise à courir vers ta chambre en tirant Xavier et Charles par la main. J'ai couru en arrière. Le plus vite que j'ai pu.

Je n'ai pas tout de suite compris, je ne voulais pas comprendre en fait. Maman est entrée tranquillement dans ta chambre et s'est assise sur le coin de la commode sur laquelle étaient posées quelques fleurs à côté de ton lit. Elle ne pleurait pas, elle ne s'affolait pas. Elle avait le regard vide et un sourire forcé.

Je me suis agenouillée à côté de toi et j'ai pris ta main. Elle était froide. Déjà bleue. Je ne pouvais pas regarder ton visage, car il n'était plus le tien. Tu étais déjà parti avec Elle. À ce moment, j'espérais seulement que ton dernier voyage te permettrait de trouver ta route.

*Un jour quand mes voyages auront pris fin
Et qu'au fond de moi j'aurai trouvé
Cette paix dont je sentais le besoin
À ce moment je pourrai m'arrêter*

Mille 308

C'est maintenant la nuit.

130

La route est glissante.

Les éclairs s'éloignent. Je dois les rattraper. Je ne suis pas assez rapide, je ne suis pas assez bonne conductrice. Je ne suis pas capable, je ne suis bonne à rien. Je n'ai pas réussi à te sauver. Je n'ai pas réussi à arrêter de me faire mal comme tu me l'as fait promettre avant de partir. Je n'ai pas encore trouvé mon destin, j'ai échoué. Je dois réussir au moins ça, je dois les rattraper. Te rattrapper. Je dois accélérer. Je ne vois même plus la route, je ne vois que les éclairs. J'accélère. Je pleure, je ne sais pas pourquoi. J'ai peur, je sens le souffle de la mort sur ma nuque. Je sens le vide.

Je veux partir.

Je veux rester avec toi.

Je ferme les yeux. J'accélère, le tonnerre se fait entendre. Les éclairs sont de moins en moins visibles derrière toute cette pluie. Arrête de pleurer Papa, tu m'empêches de voir la route. Je lâche le volant. Je monte le volume de la vieille radio de la Ford Escort. Willie Lamothe, lui, ne m'a pas laissée tomber. Il sera là avec moi. *Jusqu'à la fin.*

Je me demande comment un nuage si orageux peut tout de même laisser filtrer la lumière de quelques étoiles. Je comprends alors que les nuits les plus sombres produisent les étoiles les plus brillantes.

J'ai perdu les éclairs de vue. Je perds le contrôle. La route est trop glissante. Je crois que la Ford Escort fait quelques tonneaux. Je crois que je gis sur la route. La pluie me chatouille le visage, quelle blagueuse celle-là. Je ne peux m'empêcher de rire.

J'essaie de me lever, mais j'en suis incapable. Je crois qu'un morceau de ferraille est tombé sur mon bras. Je discerne du rouge sur

131

mes bras. Le sang coule entre mes cicatrices. Il y a du sang partout sur moi, mais ça ne me dérange pas. J'ai toujours aimé dessiner l'amour sur mes bras, tu sais.

Le ciel est merveilleux. La route est calme malgré la tempête. C'est ici que la route 132 se termine. Elle est si belle. Tout est si magnifique, tout est si grandiose. Je ris, je pleure, je t'aime. Et je sais que tu m'aimes aussi fort que tu le peux. Peu importe le nombre de verres de brandy qui ont essayé de te noyer loin de moi. Peu importe le nombre d'entailles sur mes poignets qui m'ont éloignée de toi. Peu importe le nombre de milles qui nous séparent.

*Mille après mille je suis triste
Mille après mille je m'ennuie
Jour après jour sur la route
Tu n'peux pas savoir comme j'peux t'aimer*

Tu n'peux pas savoir comme j'ai pu t'aimer
Tu n'peux pas savoir comme j'aurais pu t'aimer...

*À Grand-Papa.
En espérant que ton dernier
voyage t'a permis de trouver ta route.*

Demain ou dans une heure

Élisabeth Tremblay*

*Elle s'est éteinte comme les enfants s'endorment
Le corps couvert
La tête rêveuse
Sans avertir*

*C'était prévisible, vu son âge
Mais c'était sans avertir*

Un après-midi qui invite à sortir, ses rais de soleil transperçant les rideaux et léchant la céramique grise.

Un sous-sol. La fraîcheur sur la peau. Les cernes sous les yeux.

La télévision jacasse, avec des voix aux variations incroyables. Des voix d'une joie agressive.

Puis, le troisième film de la journée se déroule et me fait rouler les yeux; une histoire bête, sans surprise.

Quelques grains de maïs tenaces menacent de ne jamais quitter mes incisives.

J'époussette l'air de ma respiration, en me grattant le front, tentant de trouver une position moins inconfortable sur le sofa vert foncé.

Les soupirs s'entremêlent aux bâillements dans ma bouche.

Sous moi, les grincements des ressorts répondent aux craquements de mes os.

*Collège Lionel-Groulx

Une vibration dans ma poche droite de jeans. Un geste nonchalant de ma main et je lis.

Un grand courant me traverse, me transperce, m'envahit, douloureusement.

Mon cellulaire heurte le plancher et ma tête craque et se fend. Une vague d'incompréhension me submerge et d'un mouvement fluide je glisse hors du divan.

Elle s'est éteinte.

Je m'enverrais promener dans les barbelés, je m'enverrais promener dans les fossés, je m'enverrais promener la tête contre les murs, à répétition.

Au lieu de cela, tremblotante, je suis allée enfileur ma plus jolie robe. Une robe volante. Une robe légère légère légère sur mes seins sans soutien-gorge.

Une robe légère légère légère sur mes jambes cascadeuses.

Sur mes jambes danseuses.

J'ai poudré mon visage. Une peau blanche blanche, des joues roses roses, des yeux grands ouverts.

J'ai l'air poudreuse, vaporeuse. Mes membres délicats comme un poudroier.

J'ai l'air légère légère, petite poussière dans l'air.

Mais je suis poudrière.

Sauvageonne.

Ça bouillonne.

Elle m'aurait trouvée jolie. Pour une fête. Ou un beau voyage.

Une visite au musée. Un pique-nique dans le parc du quartier.

Elle m'aurait trouvée jolie. Pour une visite chez elle, le samedi.

Un souper juste nous deux avec Aznavour et ses mélancolies.

Tous mes secrets qui ne se sont pas faufileés jusqu'à son oreille.

Toutes les questions en écrits secrets dissimulés dans les tiroirs, en attendant de la voir.

Toutes les histoires d'avant, d'il y a longtemps, de «jeunette-jeune-fille» qu'elle ne m'a pas racontées.

Et cette chose, qui me trotte en tête. Qui déambule en moi jusqu'au bout des doigts.

Cette chose à propos de lui. Celui qui me traverse constamment l'esprit.

Comment on fait ? Pour savoir ?

Tous ces conseils. Toutes ces fois où j'aurais dû dire.

Où j'aurais dû demander.

Mais ça s'est arrêté.

Je comprends que c'est terminé.

Je comprends que ça se termine.

Mon cœur frappe contre ma paroi thoracique.

De plus en plus vite.

Je dois me dépêcher.

Avant que tout s'éteigne, je dois tout attraper.

Je dois t'atteindre et te dire.

Et t'étreindre.

Dans l'entrée, je me penche et mes genoux craquent. J'agrippe mes espadrilles sales, trouées. Mes petits bas de dentelles dépassent et tombent sur mes chevilles croches. Mes longs doigts osseux s'appliquent à serrer très fort les lacets crasseux de mes chaussures. Les secondes s'étirent dans l'espace et sifflent dans mes oreilles au moment où elles s'évanouissent.

Une

Deux

Déjà

Lentement, je me relève et ma main s'approche de la poignée dorée.

J'y arriverai aujourd'hui. Je vais y aller à pied.

J'y arriverai aujourd'hui.

Parce qu'on s'éteint.

Mes mots seront portés par ma langue et non par des avions en papiers déchirés
ou par des bouteilles jetées dans les cours d'eau stagnants
ou par des pigeons voyageurs atteints de strabisme.

J'y arriverai aujourd'hui. Je pars. Sans boussole. C'est décidé. Je me fais un abordage.

Je ne lui ai pas dit ce que je retiens, avant qu'elle ne s'éteigne.

Je ne lui ai pas dit ce qui me colle aux semelles depuis des mois.

Je ne lui ai pas dit que la tendresse et les haut-le-cœur se bécotent dans mon ventre.

Je ne lui ai pas dit que je voudrais me jeter en refrain aux vidanges, car l'audace ne se pose pas contre ma nuque.

J'ouvre la porte et la lumière du jour avale mes cheveux et mon corps et me brise la vue. J'avance à l'aveuglette et mes pieds descendent le perron de béton. Lentement. Lentement.

L'immobilité.

Le souffle. L'élan.

La contraction des muscles. Le décollage.

L'asphalte, le grincement du gravier.

Le trottoir.

L'accélération.

Ma chevelure balaie mon dos, l'évente et virevolte autour de mon visage qui rougit.

Les lignes jaunes au milieu de la rue créent un effet stroboscopique.

Je ne sens plus mes pas sur le sol.

Ça vole.

Je pense à elle. Je pense à elle et à ses muscles qui ne répondent plus.

J'avance plus vite.

Je pense à elle, je vois les fleurs qui bordent la maison des Léveillés.

Je les prends toutes.

Je pense à elle, qui chantait comme une casserole, mais qui chantait.

Je hurle.

Piaf.

À bout de souffle.

Je voudrais tout prendre et je cours de plus en plus vite.

Je veux tout attraper.

Je botte les cailloux à grands coups de pieds rageurs.

Je saute par-dessus les crevasses, je contourne les piétons.

Une grande enjambée vers la droite, un Shih Tzu horriblement laid jappe, son maître le fait taire en tapotant son museau mouillé.

Rue Bernier

Les écureuils fuient sur mon passage. Les radios jouent des airs qui n'existeront que le temps d'un été, des enfants jouent, des enfants crient, une vieille dame s'arrête pour sentir les lilas de chez madame Marceau.

Rue Poitras

Le silence, le silence, personne. Mes pas frappent le sol, monsieur Dubé-le-bedonnant ramasse son fils Antoine, aussi dodu que lui, tombé de vélo. Le trottoir n'existe plus. Je traverse au carrefour, des klaxons hurlent, le trottoir revient, me reprend dans ses vagues constantes, un enfant rouquin plante des fleurs trop près de la rue.

Boulevard Armand-Dubé

J'y arrive. J'y serai bientôt.

Des odeurs d'essence, des bruits de moteur, des vieilles en patins à roues alignées hurlent de se pousser.

Je pousse, je pousse.

Tourner à droite, encore à droite, sans se soucier des regards curieux qui pèsent sur mon dos. Je ne me souviens plus du nom des rues, mais je connais le chemin.

Les bras près du corps, la gerbe de fleurs se balance au creux de mon poing serré, au rythme de mes pas. Je halète, j'avale ma salive, je crache au sol.

Je sens mon cœur battre si fort qu'il pourrait sortir de ma poitrine.

J'accélère.

Je vois sa maison apparaître, plus très loin. Mes jambes fouettent le présent. Je suis là. Je suis là. Je me sens. Vivante.

Ça siffle dans mes oreilles. Dans mes pores.

C'est proche. C'est tout proche.

Je vais te dire. Je veux te dire. Parce qu'on disparaît.

Parce que demain je n'avancerai peut-être plus jamais.

Mon corps s'effondre brusquement en une longue chute.

Un petit cratère dans l'asphalte m'a mordu la jambe.

Sous mon menton, la peau n'existe plus.

Ni sur mes coudes ni sur mes genoux ni sur paumes.

Ma robe, en lambeaux, me couvre à peine. Mon ventre. Mes côtes se soulèvent en petits sanglots étouffés.

Les fleurs des Lévillé éparpillés par terre, tout autour de moi.

Je me relève, dégoulinante jusqu'aux orteils de petites gouttes de sueur ensanglantées.

La douceur du vent me rafraîchit le visage.

Une constellation de gravier brille dans mes plaies.

Et toute mon attention se cramponne à la porte, la grande porte de bois devant moi.

Doucement, sans la quitter des yeux, j'enlève mes chaussures qui découvrent des cloques sur chacun de mes orteils.

Doucement, je fais glisser mes pieds sur le gazon et je m'approche de l'entrée, en défroissant nerveusement ma robe.

Haletante et courbée, les dents serrées de petites douleurs d'écorchée, mon index s'élève jusqu'à la sonnette et presse, presse, presse.

Une heure avant ma mort, je voudrais que l'on me chante à pleine voix de jolies musiques, que des mains douces reposent dans les miennes, que des photos de paysages pittoresques décorent les murs de pin, d'hiver, de montagne, d'air frais, qui me rappelleraient que j'ai voyagé. Une heure avant ma mort, je voudrais revoir tous mes amis, y compris ceux dont mes liens sont de sang, et les embrasser, chacun d'eux, sur les joues encore roses de vie. Une heure avant ma mort, je souhaite surtout et par-dessus tout, avoir bien vécu ma vie. Avoir applaudi. Être tombée amoureuse de chaque journée. Être tombée. Amoureuse.

J'entends des pas sourds qui s'approchent.

Il est là, derrière le large rectangle de bois.

La porte s'ouvre sur mon beau grand gaillard aux longs bras balants.

Sa bouche s'ouvre sur ses dents croches et sa voix profonde résonne. Des frissons me parcourent quand j'entends l'inquiétude dans ses vibrations :

— Est-ce que ça va ?

— Oui, ça va. J'aimerais juste que tu m'écoutes, s'il te plaît.

— Attends, tu devrais peut-être...

— Tu vas sûrement me trouver bizarre. Mais c'est vraiment important.

— Euhm. O.K. Vas-y.

— Je pense que c'est mieux d'être ensemble. T'sais, en général, c'est mieux d'attendre le moins possible. Parce qu'on va peut-être disparaître, demain ou dans une heure.

Ses yeux s'arrondissent et le silence s'immisce assez longtemps entre nous. J'essuie mes mains moites sur ma robe, d'un geste hâtif, le plus discrètement possible. Puis, il répond, stupéfait :

— Sais-tu que t'es vraiment intense, toi, des fois ?

Il affiche un sourire, étouffe un rire et m'ébouriffe les cheveux. De la blondeur vers tous les points cardinaux.

Les rires s'échappent de nos gorges, de façon légère légère. Ils envahissent l'espace de leurs musiques, et nos tracas s'évaporent tranquillement, l'espace de quelques instants.

Il me fait entrer, m'entraîne dans la cuisine.

Sur le bord du lavabo, il nettoie mes blessures.

Puis il m'embrasse.

Doucement, tout doux, sur le bord de mon épaule droite, une des seules régions de mon corps encore intacte.

Il me prend dans ses bras. Délicatement. Il joue au protecteur. Je le laisse faire. Ça lui fait plaisir jusque dans les pommettes.

Dans la salle de bain, il panse mes blessures. Silencieusement. Précautionneusement.

Puis, il me reprend dans ses bras. Gentiment. Tranquillement.

On se dirige, les pieds amoureux, vers une porte pleine d'affiches, qui s'ouvre sur un bordel impossible. Les livres se mêlent aux restes de lunches, les factures aux papiers de gomme à la menthe et les boules de vêtements accueillent dans leurs plis des moutons gris.

Le lit est dégagé. Défait. C'est là qu'il me dépose.
 Je n'avais jamais dansé comme ça.
 Je n'avais jamais dansé comme ça, sous les draps.
 Avec les mains qui volent et s'échappent.
 Les cris d'amour étouffés, qui sourient dans les oreillers.
 Je n'avais jamais dansé comme ça, avec les dos qui ondulent.
 Avec la masse de mon corps qui tremble, de bas en haut, de haut en bas.
 Avec les cheveux plus mêlés que jamais.
 Avec mes joues rosies par les siennes.
 Je n'avais jamais dansé comme ça et maintenant une impression s'imprime en moi.
 On pourrait danser des heures tous les deux, valser des milliers de pas sans jamais se fatiguer. Tournoyer. Virevolter. S'échapper. Se reprendre. Sans jamais se briser les jambes.
 Sans jamais chercher de boussole ni de direction.
 Alors on s'est levés, soulevés jusqu'à ton mur qui donne vers l'est.
 Celui orné d'une carte du monde.
 On y a tracé de nos doigts un itinéraire indélébile. Le point de départ est l'ici-maintenant.
 On ira partout à pied. Pour prendre le temps.
 On ira partout.
 Mais il faut commencer quelque part.
 Il faut bien préparer le départ.

On sort dehors, dans son jardin plein de gros arbres robustes, et on ramasse une branche morte grosse comme mon poignet et longue comme ses jambes.
 Ensuite, on rentre et on s'empare du plus joli foulard de soie de sa mère, un vieux foulard d'ancienne hippie, qui sent l'encens et le «bon vieux temps», jusque dans ses coins noircis.

On allume des chandelles à la vanille, parce que c'est important.
 C'est notre rituel de grands voyageurs.

C'est notre cérémonie de départ.

Dans notre baluchon, on dispose quelques biscuits à l'avoine, deux sandwiches à la tartinade au chocolat et à la marmelade, une carte du monde qu'on a dessinée au crayon de cire.

On s'arrête pour faire une prière.

*Bonjour à vous, qui que vous soyez !
 Ce serait bien que ce soit doux !
 Pas trop de grumeaux dans le gruau !
 Pas trop de rouille dans les os !
 Il nous semble bien que c'est tout.
 Merci beaucoup.
 Amen.*

On ajoute deux biscuits chinois, une ou deux blagues griffonnées sur du papier ligné, puis une minuscule bouteille d'eau et c'est tout.
 Le reste, on le trouvera.

Il y a toujours possibilité de voler des choses, si on est vraiment mal pris !

On s'écroule de rire, et le sol accueille nos grafignes d'amour dans le dos. Puis, mon beau grand gaillard aux longs bras ballants nous fait chacun revêtir un de ses gros chandails qu'on n'aura pas peur

d'abîmer. Moi un gros gris ouaté, lui un gros noir rabougri, pleins de petites mousses et de petits trous. Il me prête des pantalons tout mous, pour mieux courir sur les murs et par-dessus les bancs de parc et les petites barricades.

On s'arme contre les embuscades de rabat-joies.

Contre les cyniques moustachus.

Contre les mémés mémères.

Accoutrés, approvisionnés, on s'apprête à partir.

On enfle nos chaussures de course, en ne se quittant pas des yeux.

Il ouvre la porte, je prends notre super bagage sur l'épaule.

On sort. On y va.

On a commencé par sauter dans toutes les flaques d'eau.

Se mettre de la boue jusqu'aux genoux.

On a commencé par se perdre dans les ruelles.

Mettre les pieds dans tous les endroits qu'on n'oserait pas piétiner.

On s'est dit qu'on allait s'échapper dans tous les lacs, dans toutes les rivières.

On s'est dit qu'on allait faire du bungee.

Des graffitis.

Du parachute.

De la voile.

Des murales multicolores.

Des compétitions de trottinette.

Des acrobaties.

Des culbutes, à deux.

Une peur plane sur mes paupières.

Que tu partes à l'aventure autre part.

Que tu partes en cavalerie

Sur des continents sans moi.

On a planifié de se *frencher* sur chaque banc de parc, à toute heure, à toute heure parce que nos bouches sont fringantes, parce que nos bouches disent mieux quand elles se touchent.

On s'est dit qu'il faudra se mettre pieds nus quand les pelouses seront trop belles.

On s'est dit qu'on devra chanter, dès que notre sommeil nous laissera nous lever.

On s'est dit qu'on ira au Yukon, voir le soleil oublier de se coucher.

En Islande, marcher sur les pierres volcaniques.

En Argentine, escalader les glaciers magnifiques.

Puis partout. Où les odeurs se mêlent à des paysages où nous n'aurions pas le choix de danser. Bras dessus bras dessous, par terre, sous les séquoias, dans de vieilles voitures abandonnées, dans les ombres chaudes, sur des grains de sable blond, sur des galets léchés de déferlantes, sur les passerelles chambranlantes, au fin fond de tous nos lits du monde, à travers les courtpointes et la flanellette.

J'ai peur de me briser sur nos remparts.

De ne plus retrouver la côte à tes côtés.

J'ai peur qu'on perde nos repères.

*Qu'on se perde en hordes ravageuses
de vagues noires qui avalent le souffle.*

Tout, tout, tout ce qu'on s'est dit, en milliers de secrets enfouis pour nous, entre nous.

On doit s'attarder aux histoires que les enfants racontent entre leurs quenottes. Les répertorier dans un grand cahier à colorier.

Il faut se souvenir que se salir c'est amusant, surtout dans les carrés de sable.

Apprécier la saleté sur nos visages.

On doit grimper dans tous les arbres qui s'élèvent et applaudissent le jour.

Même si on risque les échardes et les dégringolades.

Nous irons toujours jouer dehors, nous irons toujours jouer.

Et si les querelles deviennent kyrielles ?

Si je dois te quémander de me quérir ?

Et si nos maussaderies s'éternisaient ?

Si notre lit ne nous revenait jamais ?

On doit se dire les mots, tous les mots pour se bercer ou pour se dire ce qui fait éclater les yeux en milliers de larmes qui piquent.

On doit se dire les mots pour éviter l'implosion en milliers d'épines vénéneuses. Empoisonneuses.

Il faut se souvenir de ne pas se confondre en excuses et de fuir les faux-fuyants et les films déprimants.

On se pousse en pousse-pied, en voiturette ?

On se fabrique un radeau ?

On pourrait s'offrir de nouvelles directions ?

Se tendre de nouveaux larges ?

Ça n'avance plus.

Ça fait déjà un moment qu'on s'attarde là. Au carrefour.

On ne sait trop pourquoi. Ni depuis quand exactement.

Ça n'avance plus.

Les mains dans les poches. Le regard tout à tour par terre, puis porté aux horizons différents qu'on veut visiter. Des petits creux sur les côtés des yeux. Tu contemples l'est, je contemple l'ouest. Les mains gercées. Le cœur essoufflé.

On abandonne un peu de bagages ?

On lâche du lest ?

Je comprends qu'on devra se rattraper le plus vite possible, dans un détour, quelque part. Je comprends que je devrai me dégoter une bicyclette ou de meilleures chaussures pour te trouver, dans un endroit stratégique où on pourrait progresser à la même cadence, sur le même chemin de terre.

C'est comme un jeu. C'est notre partie de cache-cache sur longue distance.

Dans nos règlements, on s'est enlevé des limites.

On s'est enlevés l'un l'autre, de façon peut-être passagère, peut-être permanente.

Il ne reste de notre trajet que des traces de pas qui s'effacent sous les pluies nocturnes.

Nous irons toujours jouer dehors. Nous irons toujours jouer.

On s'oublie pour trois coins de rue ?

Ne pars pas tout de suite. Ou reviens-moi, au plus vite.

Concours Critère

Si je savais d'avance que tu ne serais plus là une heure avant ma mort, je me déferais le corps.

Je me découperais en petits morceaux de viande au marché.

Si je savais d'avance que tu ne serais plus là une heure avant ma mort, je me mettrais les ciseaux dans la peau.

Je me ferais des bricolages dans le visage.

Si je savais d'avance que tu ne serais plus là une heure avant ma mort, je me couperais les ponts.

Je ne serais plus dotée d'aucune orientation.

Si je savais d'avance que tu ne serais plus là une heure avant ma mort, je partirais dans le nord, sans souliers.

Je me laisserais glisser sous la glace où les rapaces du fond de l'eau pourraient m'attraper.

Reste avec moi.

On va s'acheter des nouveaux lacets.

On va se refaire une ou deux courses sur le bord du lac.

Reste avec moi. Reste.

Aide-moi à me souvenir de toi

Et de moi

Évitons la fracture de nos corps

Parce qu'on pourrait disparaître

Demain ou dans une heure

Présentation des lauréats

Astghik Aprahamian

Collège Jean-de-Brébeuf

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?

Je suis née à Yerevan, la capitale de l'Arménie, un petit pays du Caucase, le jour de Noël 1993. Bien que j'aie passé la plus grande partie de ma vie à Montréal, je reste très attachée à ma terre natale. Pour des raisons politiques, ma famille a quitté le pays et, après un court séjour à Lowell, au Massachusetts, elle s'est installée à Montréal lorsque j'avais environ quatre ans. Jusqu'à mon secondaire j'ai fréquenté l'École Arménienne Sourp Hagop où, depuis le primaire, on apprend trois langues simultanément : le français, l'arménien et l'anglais. J'ai un grand amour pour les mots et les langues, ce pourquoi la traduction semble être le meilleur choix pour moi à l'université. Au cégep, j'ai appris l'allemand. Je me suis enseigné les bases de l'espagnol et le russe est une langue qui m'a plus ou moins accompagnée pendant le cours de ma vie, l'Arménie étant une ancienne république soviétique. Dans le futur, j'aimerais pouvoir faire découvrir au monde certains incroyables



écrivains arméniens qui ont péri durant le génocide en 1915, en traduisant leurs œuvres en français et en anglais. J'écris mes nouvelles autant en français qu'en anglais et en arménien.

Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?

J'ai opté pour le Collège Jean-de-Brébeuf principalement à cause de sa réputation, et puis son programme de Lettres et Théâtre me convenait très bien, parce que je suis à la fois passionnée par la littérature et par le jeu de la scène.

Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?

La philosophie, car elle remplit ma soif d'érudition, et est essentielle à la compréhension de la vie et de l'être humain ; et l'histoire du cinéma, où on peut voir les différents courants et découvrir lequel nous parle le plus (personnellement, j'adore la Nouvelle Vague et le Néoréalisme italien !). Mais en général, j'aime apprendre et toutes les matières au cégep m'ont intéressée, ou presque.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?

J'ai eu la chance d'avoir de merveilleux professeurs durant toute ma scolarité, autant au cégep qu'à l'école, et il serait impossible de tous les nommer. Au secondaire, mon professeur d'histoire et de littérature française, M. Rosmy, a suscité en moi un intérêt très vif pour l'apprentissage et la culture. Mon enseignant d'arménien et d'histoire arménienne, Mher Karakashian, m'a également beaucoup aidée en me faisant découvrir de grandes œuvres arméniennes et en m'encourageant sans cesse à écrire jusqu'à ce jour. J'admire mon professeur d'histoire de l'art à Brébeuf, Nicolas Mavrikakis, parce qu'il a non seulement une grande culture artistique et littéraire, mais il sait également comment engager les étudiants, leur parler et les intéresser à l'art contemporain. C'est d'ailleurs lui qui m'a donné un coup de main très apprécié pour ce concours !

Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?

Je vais poursuivre mes études universitaires en langue et littérature françaises, option traduction, à l'Université McGill.

Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?

En grande partie, il m'a été transmis par ma famille et par ma culture. La tradition arménienne valorise grandement la littérature : nos écrivains sont nos héros. Toute petite, on m'apprenait à réciter les vers de nos grands poètes dont je me souviens jusqu'à aujourd'hui ; nos maisons sont ornées avec plus de portraits d'écrivains que de photos de famille, et en Arménie des statues d'écrivains se trouvent éparpillées à travers toutes les villes.

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?

Ernest Hemingway pour son style brillant et concis, sans superflu, et sa plume vive ; Simone de Beauvoir pour son rôle singulier au sein du féminisme ; et un poète arménien du nom de Yéghiché Charents pour ses vers pleins d'espoir et de musicalité.

Quelles sont vos occupations préférées pendant vos loisirs ?

J'adore être sur scène : je danse depuis l'âge de cinq ans et j'ai joué dans plusieurs pièces de théâtre, surtout depuis mon entrée au Collège Jean-de-Brébeuf. Présentement, je suis dans l'Ensemble Ani, une troupe de danse arménienne et moderne. Très liée à la communauté arménienne, je milite pour la reconnaissance du génocide commis par les Turcs en 1915, crime haineux qu'ils refusent d'admettre jusqu'à ce jour, presque cent ans plus tard.

Anis Azzoug

Cégep de Saint-Laurent

Anis, en arabe, veut dire « compagnon ». Anis porte généralement des chemises colorées. Anis aime sortir de sa zone de confort. Chez Anis, le sentiment de peur se traduit par un picotement larmoyant aux yeux. Anis est poli. Anis a vécu une enfance atypique. Anis est généralement considéré comme quelqu'un d'équilibré. Anis, à sa grande surprise, a reçu une médaille de la Couronne Britannique, dont il ne sait que faire, mais la bourse qui l'accompagne l'aidera à déménager. Anis est parfois oisif. Anis déteste être oisif. La limite de mots pour le texte soumis par Anis s'élevait à 5 000 mots. Anis a détesté couper le récit des amours de Momo, qui correspondait à celui des siennes. Anis est insouciant. Anis est actif. La vie d'Anis a souvent récompensé son insouciance active. Anis vous passe le bonjour.

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?

Anis a vu le jour à Kherrata, un petit village entre fermes et montagnes au nord de l'Algérie. Il y a passé neuf ans de son enfance



avant d'arriver dans un Québec qui a correspondu à ses aspirations et lui a permis de s'épanouir; un Québec qu'il aime à présent presque « chauvinement ».

Qu'est-ce qui vous a décidé à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrit ?

Destiné aux sciences jusqu'à la fin de son secondaire 5, Anis a bifurqué au dernier moment vers la littérature grâce à un enseignant de grande valeur qui lui offrait des billets pour l'opéra. Tirailé par la variété de ses passions, sa décision finale a été prise peu avant son inscription en Lettres au cégep de Saint-Laurent. Il s'est vite senti chez lui dans cet établissement au sein duquel l'authenticité et l'esprit de partage sont volontiers encouragés.

Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?

En littérature, la qualité d'un cours ne dépend pas de son titre, mais plutôt de l'enseignant qui l'habite et l'incarne. Il est donc difficile de choisir une favorite parmi ces matières qui ne sont au fond qu'un prétexte à l'échange.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencé jusqu'à présent ?

Chaque rencontre a eu son pesant d'influence et d'enseignements. Mais, puisqu'il s'agit de nommer des enseignants de métier, levons notre chapeau à Martin Gaudreault, Stéphanie Martin, Jean Beaulieu, Jean-François Bourgeault, Manon Plante et Éric Laforest.

Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?

Loin de regretter son choix pour le cégep, Anis poursuivra sur la voie des lettres en entamant dès cet automne un BAC en littérature française à l'Université de Montréal.

Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?

Il n'y a aucun moyen plus complet de connaître l'être humain qu'en étudiant son langage et ses productions culturelles à travers les

époques. Au fond, étant donné le large éventail d'intérêts d'Anis, aller en littérature a été pour lui faire le choix de ne pas choisir : les livres sont une gigantesque constellation de fenêtres ouvertes sur tout ce que l'homme est et sait. Qu'espérer découvrir de plus ?

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?

Petit, Anis était le seul élève de sa classe à ne pas connaître sa couleur favorite. Il est très difficile pour lui de répondre à ces questions de préférence, puisque les siennes changent d'une saison à l'autre, si bien qu'il peut très bien haïr le même auteur qu'il idolâtrait l'année précédente. Il serait donc trop risqué pour lui de graver son opinion actuelle sur la présente édition.

Quelles sont vos occupations préférées pendant vos loisirs ?

Anis est doté d'une grande curiosité et d'un tempérament nomade (géographiquement, mais aussi spirituellement). Il a pu développer au cours de sa jeune existence une grande variété de passions et d'intérêts successifs. Il est particulièrement versé dans le monde des arts, notamment celui de la musique. Il collectionne les instruments, mais se spécialise dans la guitare (avec un faible pour le *delta blues*, qui exige beaucoup de cœur et peu de cervelle). Il a eu l'occasion de se donner en spectacle à plusieurs reprises. Lorsqu'il ne crée pas, Anis aime investir ses soirées à consommer la culture en arpentant expositions, spectacles et autres événements artistiques, à jouer au go ou à danser le swing avec exaltation. Pour ce qui est du loisir athlétique, pour Anis, le sport est indissociable du jeu, ce qui le tient loin des salles d'entraînement. Il pratique plusieurs activités de plein air, se déplace à bicyclette et espère développer prochainement une passion pour le parkour ou la capoeira.

David Gauthier

Cégep de Jonquière

Je me demande sincèrement si je serai capable d'écrire au moins cent mots sur moi en donnant des informations claires ou si j'arriverai à éluder la question, comme je le fais souvent. Je déteste me présenter ou parler de moi... Je suis un jeune homme/post-adolescent/pré-adulte de 19 ans et j'ai toujours vécu au Saguenay-Lac-Saint-Jean mis à part une année que j'ai passée à Saint-Jean-sur-Richelieu. J'aime les énigmes, les chiens, le chocolat et les longues promenades solitaires dans la nature ou en ville une fois la nuit tombée, les écouteurs sur les oreilles. Je crois que ça fait cent mots maintenant ?

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?

Je suis originaire de Roberval et c'est là que j'ai passé la plus grande partie de ma vie.

Qu'est-ce qui vous a décidé à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrit ?



Mon choix a tout simplement été une incapacité de choisir. En effet, le DEC en Sciences, Lettres et Arts combine les apprentissages des trois grands programmes pré-universitaires (Sciences de la Nature, Sciences humaines et Arts et Lettres.) Comme j'étais intéressé par

tout, il m'a semblé naturel de prendre cette direction. Et pourquoi le Cégep de Jonquière, alors que je suis originaire de Roberval ? Tout simplement parce que le Cégep de Saint-Félicien n'a pas ouvert ce programme l'année de mon entrée au collège, faute d'inscriptions suffisantes...

Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?

Les cours de français (littérature) ont toujours été mes préférés à l'école et cela n'a pas changé au cégep. Expliquer cette passion par le simple fait que j'aime lire semble trop simple, mais je n'arrive pas à formuler une quelconque autre raison. J'ai toujours adoré m'évader par l'imaginaire. J'ai également bien aimé mon cours de psychologie et plus particulièrement la matière sur la logique, le raisonnement, les paradoxes, etc. Je suis attiré par tout ce qui est métaphysique.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencé jusqu'à présent ?

J'ai adoré tous mes professeurs de français (wow, quelle surprise!), mais je dois avouer que Madame Caroline Painchaud, mon enseignante de français en secondaire 4 et Madame Isabelle Tardif, mon enseignante d'espagnol en secondaire 1, 3 et 4 ont été particulièrement mémorables. Sans oublier Madame Hélène Arsenault, professeur de littérature et de français au Cégep de Jonquière qui m'a conseillé de m'inscrire à ce concours et qui sait partager sa passion comme peu de gens en sont capables. Ce sont trois grandes dames qui m'ont beaucoup influencé.

Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?

Oui, j'ai l'intention de poursuivre mes études en psychologie justement. J'irai à l'Université de Trois-Rivières.

Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?

Je crois que le point de départ vient de ma mère qui a toujours valorisé mes études et m'a souvent répété que c'était très important pour mon avenir. J'ai donc commencé à lire très jeune, ce qui a facilité mes apprentissages qui, à leur tour, m'encourageaient à lire davantage. Puis, en grandissant, la littérature est devenue une oasis, un monde à part alimenté par mon imagination qui me permettait de prendre une pause de la réalité parfois trop triste ou trop ennuyeuse.

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?

Voilà une autre question à laquelle je déteste répondre, car je ne considère pas avoir assez lu ou assez vu le monde pour m'être forgé des goûts et une opinion très prononcés sur les écrivains et les artistes. Cependant, la série *Les désastreuses aventures des orphelins Baudelaire* de Daniel Handler alias Lemony Snicket demeure l'une de mes plus grandes joies de lecture de jeunesse. Je suis également amateur des romans d'Agatha Christie, des dessins de Maurits Cornelis Escher et des chansons rêveuses du groupe Owl City.

Quelles sont vos occupations préférées pendant vos loisirs ?

Écouter de la musique et jouer à des jeux vidéo (étonnamment, on retrouve des perles d'histoires et de scénarios dans l'univers vidéoludique). Je suppose qu'il était inutile de mentionner la lecture.

Emmanuelle Gauthier

Cégep du Vieux Montréal

Au début, je suis née. Je me souviens d'avoir passé des heures à chiquer mes mots dans ma bouche, il m'arrivait parfois d'en sortir quelques-uns auxquels j'entremêlais mes doigts. Je faisais des chichis et un jour on m'a interdit le chewing-gum. Puis, j'ai grandi un peu. Maman avait peur des araignées. Papa avait peur du divorce. Les chevaux avaient peur des paons. Et moi, j'angoissais déjà à l'idée d'avoir aussi peur qu'eux un jour. Après, ça été le secondaire à me faire bouillir le sang dans la tête. J'ai voulu avoir le droit d'exister et j'ai été souvent dans la merde. Un jour, j'ai été amoureuse, c'était massif comme une montagne. J'ai commencé à partir, de temps en temps, pour reprendre mon souffle. Entre temps, j'ai découvert le Cégep du Vieux Montréal, un *all-you-can-eat* de savoir sans les tarés du secondaire, je parle de ceux qui vous punissent pour les trous dans vos souliers, ou encore, pour la douceur de votre pyjama. J'ai trippé. Et maintenant. Maintenant, aujourd'hui, j'aimerais rencontrer une aurore boréale avant de changer de ciel.

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?



Je suis née à Boucherville et j'ai grandi à Saint-Bruno, chez mon père, et aussi un peu à Montréal, chez ma mère, et un an à Saint-Basile.

Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous êtes inscrite ?

J'avais quinze ans : moi et ma meilleure amie, Laurence, on a décidé d'aller aux Foufounes électriques avec les cartes d'identité de nos grandes sœurs. À cette époque, j'avais encore un vague désir de bien paraître à Noël. Alors, quand on me demandait : *Et toi ma belle Emmanuelle, qu'est-ce que tu aimerais faire plus tard ?* Je répondais : *J'aimerais beaucoup étudier le droit, comme Émile Zola.*

Mais ce soir-là, aux Foufounes électriques, paquetée comme une botte, j'ai rencontré des Anglais qui m'ont demandé ce que je faisais à Montréal. Comme j'avais la vie moche d'une fille de quinze ans, j'ai pensé qu'il serait plus accommodant pour tout le monde si j'inventais quelque chose :

— J'm'appelle Luna Wanloups et j'étudie en création littéraire au Cégep du Vieux Montréal.

— What ?!

— I'm a writer ! Fuck yeah !

Je ne me souviens plus s'ils m'ont cru, ou même s'ils m'ont compris, mais ça valait la peine de le dire quand même : moi, je venais de m'entendre.

Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?

C'est dur de choisir une matière préférée puisque c'est souvent le professeur qui fait la valeur de son cours. Mais un des cours les plus spéciaux que j'ai suivis jusqu'à présent, c'est Langage des Arts de la Scène 1, avec Patricia Lamontagne. L'objectif de la session était, en fait, de trouver sa présence authentique intrinsèque. On lisait Artaud et on dansait dans le noir, on méditait, on pratiquait la respiration de feu (que je détestais parce que j'avais toujours le nez bouché), on tentait d'atteindre l'état de transe, d'épeler

notre nom en grognant et autres folleries... Dans ce cours, j'ai appris que chaque humain tient en lui un immense potentiel créateur et que l'utiliser peut nous aider à mieux vivre.

De façon plus générale, j'adore la philosophie parce qu'elle me fait toujours prendre conscience des automatismes de la pensée. Par exemple, à la dernière session, nous avons vu Sartre, qui dit : *L'être humain est condamné à être libre.* En d'autres mots, on est autant responsable des choix qu'on fait que des choix qu'on ne fait pas. Les excuses que l'on se donne pour se soustraire à la liberté ne sont que des conditions avec lesquelles on peut travailler. Ça donne envie de crier *HIYYAAA !* et d'essayer de se rendre là où on a envie d'être.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?

Luc Bouchard. Quel professeur génial ! J'ai beaucoup appris dans son cours, et ça a certainement changé ma façon d'écrire. Il m'a fait comprendre, entre autres, qu'un artiste ne devrait pas avoir à expliquer son travail, et qu'un travail ne devrait pas servir à expliquer un artiste. Et si c'est le cas : *You must kill your darlings !* (ça vient de Faulkner). C'est cruel mais c'est comme ça : les belles lignes ne doivent pas faire ombre à l'essentiel.

Brigitte Caron. J'aimerais écrire comme elle, un jour, parce qu'elle écrit comme la vie se déroule. Ça fait mal et c'est drôle et c'est vrai. En classe, elle dit souvent qu'elle est une dompteuse d'égo (c'est tellement exact !). Et si on l'emmerde avec nos textes, elle nous sort quelque chose du genre : *Come on ! Il faut pas que ton lecteur se suicide avant la fin de ta description !* Et après son cours, on écrit mieux.

Mais, pour vrai, tous les professeurs du programme sont inspirants, parce qu'ils sont passionnés et qu'ils essaient vraiment de nous aider à nous améliorer.

Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?

Oui, certainement ! J'aimerais, c'est sûr, étudier au programme Création littéraire de l'UQAM. Mais la traduction m'intéresse aussi beaucoup, autant les études que la profession. J'ai aussi envie de faire une mineure en psychologie ou en sexologie, parce que je connais rien là-dedans, et j'aimerais ça, un jour, comprendre ce qui se passe dans la tête de mes semblables et aussi dans la mienne.

Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?

J'aime lire parce que j'aime voyager parce que j'aime apprendre des choses invisibles parce que j'aime revenir de mes univers en étant habitée d'un savoir que je n'aurais pu saisir autrement.

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?

C'est une question difficile parce que, pour moi, ça change tout le temps. Mais voici les trois premiers noms qui me viennent. Trent Reznor. Lui, c'est le chanteur de Nine Inch Nails et de How to Destroy Angels. Il fait des trames sonores vraiment débiles, comme celle de *Natural Born Killers* et de *Social Network*. Il écrit des chansons avec des mots en dentelle et des mots en marteaux et il les chante avec tout l'intérieur de son corps. C'est un artiste que j'admire parce que, peu importe quelle variété de matériel il produit, il en fait toujours une œuvre d'art ; il ne tombe jamais dans la facilité.

Milan Kundera. C'est tellement formateur pour quelqu'un qui veut apprendre à écrire de lire un roman qui offre son mécanisme de conception en même temps que son intrigue. J'ai été vraiment émerveillée en lisant *L'immortalité*, mais pas à cause de la fiction elle-même, plutôt à cause de sa transparence. Mais c'est pas explicable : il faut lire Kundera.

Harmony Korine. J'ai découvert ce scénariste-réalisateur cette année, et j'ai été subjuguée par la folie et le réalisme de ses films. Les dialogues sont bordéliques, on dirait qu'ils n'ont jamais été écrits. À la fin de ses films, j'ai toujours la même impression bizarre d'avoir espionné des gens malsains pendant une heure et demie. Je ne sais pas si c'est une bonne chose mais j'adore ça !

Quelles sont vos occupations préférées pendant vos loisirs ?

« (...) *Il faut être en vacances toute la vie ou pas du tout.* » C'est une phrase que j'ai lue dans le recueil *Nouvelles sous ecstasy*, de Frédéric Beigbeder. Ça a pas tant rapport avec l'histoire, mais en gros, je pense qu'on devrait toujours prendre plaisir à faire ce qu'on fait. J'aime écrire, lire, aller au cégep, méditer, vendre de l'encens, épousseter des cristaux, laver des vitres, cueillir des cerises, passer la moppe, écouter de la musique, chanter mal – surtout sous la douche –, manger du chocolat – surtout sous la douche –, faire des longues randonnées dans le bois – et après prendre une douche ! Les loisirs, c'est tout le temps. En fait, la pire chose, c'est de faire une chose formidable comme de l'équitation ou de la plongée sous-marine en étant triste. Mais dans ces cas-là, on peut visualiser une maman qui dit « *T'es-tu Aurore l'enfant martyre ? Non ? Bon, ben change d'air !* » Et si ça marche pas, il faut trouver une douche !

Alice Guéricolas-Gagné

Cégep Garneau

Alice Guéricolas-Gagné s'appelle Alain et est un petit garçon de huit ans qui fait du vélo magique. Alice-Alain, ce petit combo poète-choc, lisent Allen Ginsberg sans même savoir compter les pieds des alexandrins (c'est-à-dire qu'ils mettent la charrue devant les bœufs.)

Ils courent très vite, aidés de leur ami roulant Wildfire, pour ne pas que les rattrape ce glouton de concept nihiliste et ils aimeraient apprendre à parler arabe pour devenir le couple sultan d'un village paradisiaque. Pendant ses temps libres, Alice-Alain se plaît à imaginer un monde explosif – dans le bon sens du terme.

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?

Je suis née à Québec, où j'ai passé le plus clair de mon temps. Mais je ne mourrai pas à Québec.

Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?



J'ai fini par m'inscrire en Littérature au cégep Garneau parce que j'adore les livres et leurs auteurs, et que j'avais envie d'enfin étudier en art après cinq longues années de secondaire. Aussi, je me suis dit qu'étant donné que la littérature est

l'emballage-cadeau du monde, en l'étudiant, je pourrais toucher à plusieurs domaines intéressants comme la politique, l'histoire et la psychologie.

Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?

D'abord, j'adore l'histoire de l'art, parce que je trouve que c'est un angle passionnant pour aborder les milliers d'années qui nous ont précédés. J'aime beaucoup le côté encyclopédique de l'histoire de l'art, et j'ai un faible pour les mouvements d'avant-garde qui occupent une place de choix dans nos cours. Évidemment, j'aime beaucoup mes cours du programme de littérature. Mon préféré à ce jour a été le cours de mythologie, qui m'a ouvert les yeux sur le monde des Grecs et sur leur façon magique de voir le monde. J'ai apprécié ce cours, car il a à la fois jeté les bases de ma culture antique et celles de ma culture mythique *moderne* (le mythe de l'éternel retour ou le mythe de René Lévesque en sont de bons exemples.) Finalement, le professeur nous a menés à la conclusion que les progrès de la science ne font pas de nous des humains plus évolués que les Grecs.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?

Mon professeur d'histoire de secondaire 5, parce qu'il m'a appris le XX^e siècle d'une façon sublime et tout à fait citoyenne. J'ai aimé sa passion pour la connaissance et le fait qu'il nous ait encouragés à nous réveiller, à nous révolter. J'ai apprécié sa façon de partager avec nous ses indignations, nous encourageant ainsi à faire nos propres recherches. Mon professeur de mythologie a aussi été très important pour moi, il m'a encouragé à analyser le monde qui m'entourait. C'est le premier prof qui m'a vraiment poussée à une introspection et à la remise en cause de mes valeurs judéo-chrétiennes.

Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?

Oui, je voudrais étudier à l'université. Malheureusement, je n'ai pas encore décidé dans quelle discipline, alors je ne peux pas connaître l'endroit. Trop de choses m'intéressent pour que je fasse un choix ! J'hésite entre l'histoire, le photojournalisme, les arts visuels et mille autres possibilités.

Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?

Mon envie de découvrir le monde, de le comprendre en entrant dans la tête des autres le temps de quelques pages. J'aime le fait que la littérature soit à la fois très intime et universelle.

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?

Excusez-moi, mes goûts sont un peu vieillots, et mes artistes préférés changent souvent...

Réjean Ducharme. J'adore la façon dont il écrit. C'est à la fois très drôle et très bien documenté. Ses livres m'amuse beaucoup, en plus de poser des questionnements très intéressants sur des sujets qui sont parfois durs à regarder en face.

Alfred Pellan, le génie de l'art québécois. Cet homme est tellement ludique, il donne le goût de vivre ! J'adore son style, j'adore ses idées folles et les couleurs vives qu'il utilise. Je trouve que Pellan est l'alter ego québécois de l'artiste catalan Joan Miró, que j'aime beaucoup.

Bernard Adamus. Je suis très rapidement tombée amoureuse de sa musique. J'aime sa présence sur scène, j'aime sa musique vraie,

Concours Critère

avec des instruments traditionnels. Ses chansons sont très festives, et il y a toujours une ambiance assez incroyable dans ses spectacles.

Quelles sont vos occupations préférées pendant vos loisirs ?

J'aime toutes sortes de choses : faire du vélo, lire, aller à la pêche, faire du pain, dessiner, aller à des matchs d'impro, faire du théâtre, aller au cinéma, m'occuper de mon théâtre de marionnettes, visiter des expositions et bien sûr, voir mes amis !

Cassandra Henry

Collège André-Grasset

Je me considère comme étant une bonne personne dans le sens où je souris largement et fréquemment. Je réfléchis souvent à l'amour et j'aimerais avoir plus de passé, car j'aurais plus de choses à raconter. Je suis habile de mes mains, mais seulement pour créer de la musique et pour tenir un crayon, pour le reste avec mes mains tout fout le camp. J'ai des passions à combustion lente, c'est-à-dire que si une œuvre ou quelqu'un m'exalte, ça me trotte dans la tête pendant des années et je les agite continuellement pour les garder en vie. De plus, j'aime la bière et la bonne chère, mais pas la bière trop chère. En somme, je suis une bonne personne.

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?

Je suis née à 45°30 latitude nord et 73 °30 longitude ouest, à Montréal plus précisément, où il fait bon vivre.

Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?



Je viens de terminer mon DEC en Sciences, Lettres et Arts au Collège André-Grasset. Je me suis inscrite parce que les sciences de la nature sont très prisées dans mon cercle familial et dans la vie en général... Je l'ai complété sans remords, mais avec l'idée que les sciences pourront difficilement faire partie de ma vie professionnelle.

Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?

La littérature et l'histoire. L'histoire parce qu'on peut avancer des hypothèses qui permettent de reconstituer des événements passés ; la littérature parce qu'on peut aussi avancer ces mêmes hypothèses, mais sans les faire confirmer par des experts.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?

Un professeur de lettres au collégial, Claude Vaillancourt, qui milite activement pour un monde meilleur tout en transmettant sa passion d'une manière incroyable. Il y a aussi Michel Trépanier, qui demeure un véritable guerrier et un orateur splendide.

Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?

En littérature de langue française, à l'Université de Montréal.

Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?

Tout simplement parce que c'est une forme d'art qui utilise les mots comme médium. Assez tôt je me suis rendu compte de ma fascination pour les mots, encore aujourd'hui rien ne me captive plus qu'une histoire écrite ou racontée avec éloquence. J'éprouve une forte attirance pour les gens qui savent bien s'exprimer, ce qui s'avère parfois problématique, car ce sont généralement de beaux parleurs.

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?

Il y a Bernard Adamus pour ses chansons *trash* juste quand il le faut et imagées au possible. Il y a aussi Simone de Beauvoir pour sa vie pas banale, sa quête d'indépendance et de liberté, son engagement social... Sans oublier Hector de Saint-Denys Garneau pour ses poèmes qui me font regretter d'habiter en ville.

Quelles sont vos occupations préférées pendant vos loisirs ?

Je suis une imposteure, car mon loisir préféré n'est pas de lire, mais de m'asseoir devant mon piano et de jouer encore et encore. Faire de la musique, c'est comme un brossage de dents, ça fait maintenant partie de mon hygiène quotidienne.

Audray Langevin

Cégep de Sainte-Foy

Je suis une artiste opprimée par sa tendance perfectionniste et par son vocabulaire limité. Je suis du genre « moka-sans-coulis-de-chocolat-avec-moitié-moins-de-crème-fouettée-et-du-lait-écrémé » lorsque je vais dans un café, je suis la fille passionnée un jour par la cuisine grecque et le lendemain par le macramé, le genre de personne à défendre la loi 101 tout en échappant parfois un « rais » après un « si ». Bref, je suis tout ce qu'il y a de plus simple. J'adore poser des questions et peux rarement donner des réponses. Je suis le genre d'étudiante à ne pas être capable de rédiger un texte pour se présenter. Je suis moi, mais je peux aussi être qui vous voulez. Pour me connaître, il faut lire *La route des éclairs*, puisque ce texte qui mélange fiction et autobiographie reflète ce que je pense de moi, de la vie et du genre humain en général.

De quelle ville êtes-vous originaire ?

Je suis originaire de Lévis, Lauzon *South Side* pour les intimes. J'y suis née et y mourrai très certainement.



Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous êtes inscrite ?

Je me suis inscrite au Cégep de Sainte-Foy avec l'ambition et la prétention de compléter le DEC en Sciences, Lettres et Arts. Mon goût prononcé pour la procrastination et mon désintérêt pour les sciences naturelles m'ont plutôt poussée à compléter un

DEC en sciences humaines.

Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?

La sociologie est selon moi la discipline qui adopte la vision la plus globale des sciences humaines, car elle s'intéresse à l'humain (le sujet le plus fascinant à mes yeux) sans oublier ce avec quoi il interagit jour et nuit : son environnement social. La philosophie est un coup de cœur du collégial. C'est selon moi le mélange parfait des arts et des sciences et c'est probablement ce qui pourrait sauver l'homme de bien des maux.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?

L'imagination de quiconque ayant complété ses études secondaires au Collège de Lévis a étéensemencée par le charme de Daniel, professeur de français en 3^e secondaire. Ma fascination pour la langue française et ma patience concernant ses caprices me viennent de Valérie Lehoux, professeure de français en secondaire 4 et 5. Au cégep, Alexandre Provencher-Gravel, professeur de philosophie, a su éveiller ma curiosité et m'a prouvé peut-être sans en avoir l'intention que la littérature peut changer le monde une œuvre à la fois.

Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?

À l'automne 2013, j'entame un certificat en création littéraire à l'Université Laval en vue de compléter un baccalauréat multidisciplinaire ou encore un baccalauréat en sociologie.

Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?

Étant timide et peu volubile, la littérature est depuis longtemps une façon pour moi de communiquer, mais avant tout de m'exprimer librement. Je suis aussi en amour avec les subtilités et les difficultés de notre langue. Trop peu de gens savent apprécier la beauté d'un point-virgule déposé exactement au bon endroit ou encore la puissance d'une antithèse. Mon fanatisme passionnel pour le français est néanmoins malsain et me fait abuser des images stylistiques comme les juges de *Critère* me l'ont fait remarquer.

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?

Je me consacre plus aux œuvres qu'à leur auteur, donc je ne suis pas fidèle à un écrivain ou à un artiste en particulier. Michel Tremblay a néanmoins gagné mon cœur avec *À toi pour toujours, ta Marie-Lou* et Marie-Sissi Labrèche a fait de même avec *Borderline*.

Quelles sont vos occupations préférées pendant vos loisirs ?

Je diversifie mes temps libres entre la confection de beignes, la chasse aux licornes et l'écriture d'articles pour le journal étudiant *L'Éclosion* du Cégep de Sainte-Foy. J'aime aussi particulièrement le jeu « 2 vérités, 1 mensonge ».

Élisabeth Tremblay

Collège Lionel-Groulx

Élisabeth joue avec les mots comme on tape négligemment du pied sur la musique, ou qu'on prend conscience du rythme de notre pas, sur l'asphalte.

Élisabeth joue avec les mots comme on définit précisément la forme d'un nuage joufflu, puis qu'on change d'idée, parce que le vent a tourné.

Élisabeth joue avec les mots comme on s'amuse.

C'est que toute petite, dans la contrée joliettaise, en Lanaudière, sa mère lui insufflait des fantaisies à travers sa voix. Au moment de se coucher, c'était l'instant des histoires inventées.

Quand elle a appris à lire, son appétit féroce lui faisait dévorer contes et romans fantastiques, épiques, amoureux, fous. Mais son premier grand amour de lecture, à l'enfance, celui qui la gardait au lit le samedi matin, au détriment de son petit-déjeuner, c'est *Harry Potter* (mais elle préfère Ron pareil.)



Toutefois, l'écriture n'est venue que dernièrement dans sa vie. C'est à travers le théâtre qu'Élisabeth a le plus joué avec les mots. Sa passion est née au secondaire, à travers la concentration théâtre et les comédies musicales en parascolaire, parrainées par Maryse Drainville, professeure d'art dramatique dynamique qui l'a fortement poussée

dans cette direction.

Résultat : après avoir complété un DEC en art dramatique au cégep de Saint-Laurent, elle auditionne dans les écoles professionnelles de théâtre. Acceptée à Lionel-Groulx en 2010, elle entame en 2013-2014 sa quatrième et dernière année avant le grand saut professionnel.

Tout au long de cette aventure de fraternité et d'émotions fortes, Élisabeth écrit timidement, griffonne dans ses cahiers, assez secrètement. Peu à peu, elle partage ses écrits avec ses proches, pour le plaisir de dire des mots, durant des soirées amicales de lecture. Puis, battue de grandes tapes encourageantes dans le dos, elle plonge et écrit de plus en plus.

Ses influences sont multiples : le théâtre, la musique, la course, le mouvement, la respiration, la voix, l'art clownesque, les moments simples de la vie quotidienne, l'urgence de vivre à fond, les personnages plus ou moins farfelus qu'elle rencontre dans la vie et dans les livres.

Du côté littéraire, Alessandro Barrico l'inspire, à cause de la grande poésie qui se dégage de l'ensemble de son œuvre et de l'audace de ses constructions narratives.

Aussi, Élisabeth relit sans cesse le roman *L'élégance du hérisson* de Muriel Barbery, et sans se lasser. Ce livre dégage une grande profondeur philosophique, beaucoup de caractère et énormément de tendresse.

Toutefois, son artiste préféré est Daniele Finzi Pasca, metteur en scène, auteur, clown et chorégraphe. Sa philosophie théâtrale, le Théâtre de la Caresse, inspire beaucoup Élisabeth dans ses recherches d'écriture. Elle s'appuie sur cette quête de simplicité, d'état de

légèreté, qui cherche à faire surgir l'émotion. Finzi Pasca a d'ailleurs inspiré Élisabeth dans un projet de clown à l'école qui, outre le jeu réaliste, est une de ses matières favorites. Elle y apprécie la vulnérabilité, la légèreté et le vœu de bien faire, chez ces personnages tout à fait attachants.

Élisabeth est une touche-à-tout, une curieuse qui souhaite tout essayer.

À travers l'écriture, le yoga, la course, le chant, le théâtre, le clown, la musique, et les moments de rigolade entre amis, elle pense poursuivre ses études dans quelques années dans le domaine de l'art-thérapie, à l'Université Concordia. En attendant, elle ouvre grand les portes à toutes formes de nouvelles expériences et aux projets inattendus qui se présenteront à elle !

Répartition des prix

En 2012-2013, le Concours littéraire Critère a distribué des bourses à huit jeunes auteurs pour un total de 5 000 \$. Toute étudiante ou tout étudiant de niveau collégial, y compris celles et ceux du Service de la formation continue, est admissible à ce concours. Le thème retenu pour l'édition 2013-2014 est *La solitude*. Les auteurs sont libres de développer le sujet en adoptant la forme qu'ils jugent opportune, à savoir celle du récit, de l'essai, du théâtre ou de la poésie. Les textes versifiés doivent contenir de 1500 à 3000 mots ; les textes en prose, quant à eux, compteront entre 3000 et 5000 mots. Les étudiants qui souhaitent participer peuvent consulter le site internet www.cegep-fxg.qc.ca/critere pour obtenir les instructions détaillées, le formulaire d'inscription et tout autre renseignement utile.

Le présent recueil est disponible dans la plupart des bibliothèques collégiales, ainsi que dans plusieurs bibliothèques publiques. Un exemplaire du Livre des lauréats 2012-2013, en vente au prix de 10 \$ (incluant les frais de poste), peut être commandé en écrivant à critere@cegep-fxg.qc.ca.

Les textes des lauréats pourront être consultés en ligne pendant deux ans sur le site internet du Concours Critère (www.cegep-fxg.qc.ca/critere), en accédant à la page des lauréats.

Présentation du thème de 2013-2014

La solitude

Premier prix

Anis Azzoug, *Arnaud le déterministe et son maître*
Cégep de Saint-Laurent

Deuxième prix

Emmanuelle Gauthier, *Same same*
Cégep du Vieux Montréal

Troisième prix

Astghik Aprahamian, *La chair humaine*
Collège Jean-de-Brébeuf

Mentions d'honneur

David Gauthier, *Il apprend*
Cégep de Jonquière

Alice Guéricolas-Gagné, *Le bruit des raisins mûrs qui éclatent*
Cégep Garneau

Cassandra Henry, *Le goût de l'eau*
Collège André-Grasset

Audray Langevin, *La route des éclairs*
Cégep de Sainte-Foy

Élisabeth Tremblay, *Demain ou dans une heure*
Collège Lionel-Groulx

Est-il un état à la fois plus recherché et plus fui que l'état de solitude ?

Un même individu éprouve toute sa vie durant le besoin d'être en présence de ses semblables et celui de s'isoler. Souvent, il cède à des instincts de grégarité et cherche à se mêler à une « gang », à un groupe de gens aux goûts identiques aux siens. Cependant, « la foule est une solitude » et il n'y a pire isolement que celui qu'on connaît au milieu des autres. Les métropoles sont pleines de gens seuls. Daniel Bélanger ne chantait-il pas : « Six milliards / Six milliards de solitude / Six milliards ça fait beaucoup / De seuls ensemble. »

Philosophes et psychologues nous répètent à l'envi que la solitude est notre véritable état naturel. Nous sommes indiciblement seuls, condamnés à la solitude – et pas seulement au moment de naître, à l'instant du trépas. Notre lot à tous serait l'incommunicabilité, soit l'impossibilité d'entrer véritablement en relation avec autrui. Malgré les centaines de textos que frénétiquement nous nous envoyons chaque jour, nous pouvons en effet nous demander si nous parvenons vraiment à communiquer ? Mais que communique-t-on alors ? Notre peur d'être seul ?

L'art, et notamment l'écriture, qui comme la lecture se fait préféralement dans la solitude, l'art peut-être nous permet de *communier* véritablement, par la voie indirecte des œuvres. Anne Hébert disait : « Je crois à la solitude rompue comme du pain par la poésie. ». Molière affirmait pour sa part que « La solitude effraie une âme de vingt ans. » Effraie-t-elle la vôtre ?

À l'occasion de l'édition 2013-2014 du Concours littéraire Critère, les cégépiennes et cégépiens sont invités à se lancer dans la rédaction d'un texte littéraire ayant pour thème la solitude. Pour inscription et plus de précisions, reportez-vous au www.cegep-fxg.qc.ca/critere.